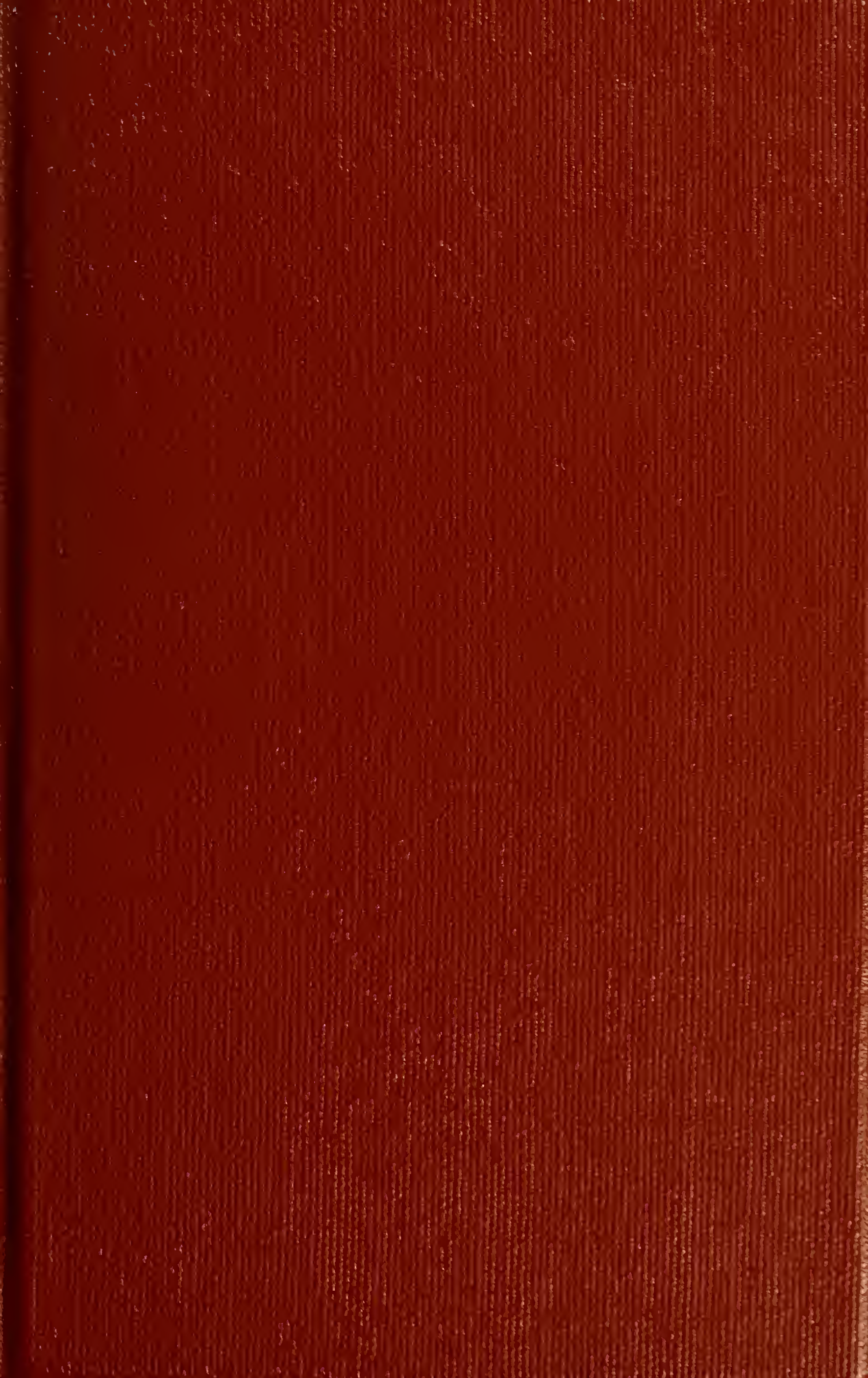



SMITHSONIAN
INSTITUTION
LIBRARIES


SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES

BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

THOMAS BAINES

# VOYAGE DANS LE SUD-OUEST DE L'AFRIQUE

OU

## RÉCITS D'EXPLORATIONS FAITES EN 1861 ET 1862

Depuis la baie Valfich jusqu'aux chutes Victoria

TRADUITS ET ABRÉGÉS

PAR J. BELIN-DE LAUNAY

Et accompagnés d'une Carte et de 22 gravures

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

PRIX : 2 FRANCS



# BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

## POUR LES ENFANTS ET POUR LES ADOLESCENTS

### FORMAT IN-18 JÉSUS

On peut se procurer chaque volume, relié en percaline, tranches jaspées, moyennant 75 centimes; en percaline, tranches dorées, moyennant 1 franc en sus du prix marqué.

**Andersen.** *Contes choisis*, traduits par *Soldi*. 40 vign. par Bertall.

**Anonymes.** *Chien et Chat*. 2e édition. 1 vol. traduit de l'anglais par Mme A. Dibarrart. 45 vignettes par Bayard.

— *Douze histoires pour les enfants de quatre à huit ans*, par une mère de famille. 3e édit. 1 vol. en gros caractères, 18 grandes vignettes par Bertall.

— *Les Enfants d'aujourd'hui*, du même auteur. 1 vol. 40 vign. par Bertall.

**Anonyme.** *Les Fêtes d'enfants*. Scènes et dialogues, avec une préface de M. l'abbé Bautain. 1 vol. illustré.

**Aunet** (Mme L. d'). *Voyage d'une femme au Spitzberg*. 1 vol. 35 vign.

**Barrau** (Th. H.). *Amour filial*, récits à la jeunesse. 1 vol. 41 vign. par Férogio.

**Bawr** (Mme de). *Nouveaux contes*. 2e éd. 1 vol. 40 vign. par Bertall.

**Bélèze.** *Jeux des adolescents*. 3e édition. 1 vol. 140 vignettes.

**Bernardin de Saint-Pierre.** *Œuvres choisies*. 1 vol. 20 vignettes par Bayard.

**Berquin.** *Choix de petits drames et de contes*. 1 vol. 40 vign. par Foulquier, etc.

**Berthet** (Élie). *L'Enfant des bois*. 2e éd. 1 vol. 61 vignettes.

**Blanchère** (de la). *Les Aventures de la Ramée*. 1 vol. 20 vignettes par Forest.

— *Oncle Tobie le pêcheur*. 2e édit. 1 vol. illustré.

**Boiteau** (P.). *Légendes* recueillies ou composées pour les enfants. 2e édition. 1 vol. 42 vignettes par Bertall.

**Carraud** (Mme Z.). *Historiettes véritables* pour les enfants de 4 à 8 ans. 2e édit. 1 vol. 94 vignettes par Fath.

— *La petite Jeanne*, ou le Devoir. 3e édit. 1 vol. 20 vignettes par Forest.

— *Les Métamorphoses d'une goutte d'eau*, suivies des *Aventures d'une Fourmi*, etc. 1 vol. 50 vignettes par Bayard.

**Castillon** (A.). *Les Récréations physiques*. 2e édition. 1 vol. 36 vign. par Castelli.

— *Les Récréations chimiques* (suite aux *Récréations physiques*). 1 vol. 34 vign.

**Catlin.** *La Vie chez les Indiens*, 2e édit. 1 vol. 20 vignettes.

**Cervantès.** *Histoire de l'admirable Don Quichotte de la Manche*, à l'usage des enfants. 1 vol. 54 vign. par Bertall et Forest.

**Chabreul** (Mme de). *Jeux et Exercices des jeunes filles*. 2e édit. 1 vol. 50 vign. par Fath et la musique des rondes.

**Colet** (Mme L.). *Enfances célèbres*. 5e éd. 1 vol. 57 vign. par Foulquier.

**Contes anglais**, trad. par Mmes de Witt. 1 vol. 30 vign. par E. Morin.

**Edgeworth** (miss). *Contes de l'adolescence*. 1 vol. 22 vignettes.

— *Contes de l'enfance*. 1 vol. 22 vignettes.

**Fath** (G.). *La Sagesse des enfants*, proverbes ill. de 100 vign. par l'auteur. 1 v.

**Fénelon.** *Fables*. 1 vol. 20 vignettes par Forest et E. Bayard.

**Foë** (de). *Robinson Crusoé*. édit. abrégée 1 vol. 40 vignettes.

**Genlis** (Mme de). *Contes moraux*. 1 vol. 40 vignettes par Foulquier, etc.

**Gouraud** (Mme Julie). *Cécile, ou la Petite Sœur*. 1 vol. 27 vign. par Desandré.

— *Le Petit Colporteur*. 1 vol. 30 vignettes par A. de Neuville.

— *Lettres de deux Poupées*. 2e édit. 1 vol. 53 vignettes par Olivier.

— *Les Mémoires d'un petit Garçon*. 2e éd. 1 vol. illustré par E. Bayard.

— *Les Mémoires d'un caniche*. 1 vol. illus. de 75 vign. par E. Bayard.

**Grimm** (les frères). *Contes choisis*. 1 vol. 40 vignettes par Bertall.

**Hauff.** *La Caravane*. 1 vol. 40 vignettes par Bertall.

— *L'Auberge du Spessart*. 1 vol. 61 vignettes par Bertall.

**Hawthorne**. *Le Livre des merveilles*. 2 vol. 40 vignettes par Bertall.

**Hervé** et de **Lanoye.** *Voyage dans les glaces du pôle arctique*. 2e édit. 1 vol. illustré de 40 vign.

**Homère.** *L'Iliade et l'Odyssée*, traduites par P. Giguet et abrégées par A. Feillet. 1 vol. 23 vign. par Leberton, etc.

**Islé** (Mlle Henriette d'). *Histoire de deux âmes*. 1 vol. 53 vignettes par J. Devaux

**Lanoye** (Ferd. de). *Les grandes Scènes de la nature*. 1 vol. avec vignettes.

— *La Sibérie*. 1 vol. 40 vign. par Leberton

— *La Mer polaire*, voyage de *l'Erèbe* et de *la Terreur*. et expédition à la recherche de Franklin. 2e édit. 1 vol. illustré de 28 vign. et accompagné de cartes.

— *Ramsès le Grand, ou l'Égypte il y a 3300 ans*. 1 vol. 40 vign. par Lancelot, etc.

# VOYAGE

## DANS LE SUD-OUEST

# DE L'AFRIQUE

# AUTRES VOYAGES

PUBLIÉS

# DANS LA BIBLIOTHÈQUE ROSE

Prix de chaque volume broché : 2 fr. 25. — Cartonné en percaline gaufrée rouge, tranches jaspées : 3 fr. 25. — Tranches dorées : 3 fr. 50.

---

**Agassiz** (M. et Mme) : *Voyage au Brésil*. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte *.

**Aunet** (Mme L. d') : *Voyage d'une femme au Spitzberg*. 4e édition. 1 vol. avec 34 grav.

**Baines** (Thomas) : *Voyages dans le sud-ouest de l'Afrique*. 2e édition. 1 vol. avec 1 carte et 22 gravures *.

**Baker** (sir Samuel White) : *Le lac Albert N'yanza*. Nouveau voyage aux sources du Nil. 2e édition. 1 vol. avec 20 gravures et 2 cartes *.

**Baldwin** : *Du Natal au Zambèse*, 1851-1866. Récits de chasses. 2e édition. 1 vol. avec 24 gravures et 1 carte *.

**Burton** (le capitaine) : *Voyage à La Mecque, aux grands lacs d'Afrique et chez les Mormons*. 1 vol. avec 12 gravures et 3 cartes *.

**Catlin** : *La vie chez les Indiens*. 4e édition. 1 vol. avec 25 grav.

**Hayes** (Dr J.-J.) : *La Mer libre du pôle*. 1 vol. avec 14 gravures et une carte *.

**Hervé et de Lanoye** : *Voyages dans les glaces du pôle arctique*. 4e édition. 1 vol. avec 40 gravures.

**Lanoye** (de) : *Le Nil et ses sources*. 3e édition. 1 vol. avec 32 gravures et cartes.

— *La Sibérie*. 2e édition. 1 vol. avec 48 gravures.

— *La Mer polaire*, voyage de l'*Erèbe* et de *la Terreur*, et expédition à la recherche de Franklin. 3e édition. 1 vol., avec 20 gravures et des cartes.

**Livingstone** (David et Charles) : *Voyages dans l'Afrique australe*. 1 vol. avec 20 gravures et 1 carte *.

**Mage** (L.) : *Voyage dans le Soudan occidental*. 2e édition. 1 v. avec 16 gravures et 1 carte.

**Milton et Chealde** : *Voyage de l'Atlantique au Pacifique*. 1 v. avec 16 gravures et 2 cartes.

**Mouhot** (Charles) : *Voyage dans le royaume de Siam, le Cambodge et le Laos*. 1 vol. avec 28 gravures et 1 carte.

**Palgrave** (W.-G.) : *Une année dans l'Arabie centrale*. 1 vol. avec 12 gravures et 1 carte *.

**Perron d'Arc** : *Aventures en Australie, neuf mois chez les Nagarnooks*. 4e édition. 1 v. avec 24 gravures.

**Pfeffer** (Mme Ida) : *Voyages autour du monde*. 2e édition. 1 v. avec 16 gravures et 1 carte *.

**Piotrowski** : *Souvenirs d'un Sibérien*. 2e édition. 1 vol. avec 10 gravures.

**Speke et Grant** : *Les Sources du Nil*. 2e édition. 1 vol. avec 24 gravures et 3 cartes *.

**Stanley** : *Comment j'ai retrouvé Livingstone*. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte.

**Vambéry** (Arminius) : *Voyage d'un faux derviche dans l'Asie centrale*. 2e édition. 1 vol. avec 18 gravures et 1 carte *.

Tous les voyages ci-dessus marqués d'un astérisque (*) ont été abrégés par M. J. Belin-De Launay.

---

Coulommiers. — Typ. PAUL BRODARD.



Un marabout ou cigogne à sac. (FRONTISPICE.)

THOMAS BAINES

# VOYAGE

## DANS LE SUD-OUEST

# DE L'AFRIQUE

OU

RÉCITS D'EXPLORATIONS FAITES EN 1861 ET 1862

*Depuis la baie Valfich jusqu'aux chutes Victoria*

TRADUITS ET ABRÉGÉS

PAR J. BELIN-DE LAUNAY

Et accompagnés d'une carte et de 22 gravures

TROISIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1880

# INTRODUCTION

L'ouvrage dont nous donnons une traduction abrégée n'a pas encore été mis en français. En tête de l'édition anglaise, le père de l'auteur, en 1864, avertit le public que son fils, attaché en qualité de dessinateur à l'expédition dite du Zambèse et formée en Angleterre l'année 1858, dut cesser d'en faire partie en 1861, sans avoir dépassé Tété, la principale place des Portugais sur le fleuve. Revenu à la ville du Cap, il y fit une dangereuse maladie. Lorsqu'il eut recouvré la santé, il conçut le projet d'arriver au canal de Mozambique en traversant l'Afrique à partir de la baie Val-

fich. Le journal de son voyage a été rédigé au milieu de difficultés de toute espèce et jusqu'à l'arrivée aux chutes Victoria. Là, tout s'est conjuré contre les voyageurs. Une partie de leur troupe a péri par les effets de la peste, de la famine et des assassinats. Ils ont dû revenir sur leurs pas au moment même qu'ils espéraient pouvoir, au bout de quelques semaines, continuer leur chemin en descendant le Zambèse. Enfin, pendant que son récit s'imprimait à Londres, M. Thomas Baines était encore retenu en Afrique; c'était l'époque où le docteur D. Livingstone revenait pour la seconde fois à Londres.

Le voyage de M. T. Baines n'a pas eu les conséquences importantes de ceux de ses contemporains.

Le docteur D. Livingstone, de 1849 à 1864, a été du Cap à Saint-Paul de Loanda et, de cette ville, à Quilimané; il a découvert les lacs Ngami, Dilolo et Chiroua; il a exploré les chutes Victoria, la Rovouma et le Nyassa des Maravis. Speke et Burton, de 1857 à 1859, ont fait connaître le lac Tanganyica, et ont aperçu le sud du lac Victoria. Speke et Grant, de 1859 à 1863, ont été de Zanzibar à Gondocoro, en longeant la côte occidentale du lac Victoria, d'où ils

ont cru voir sortir le Nil (1). Après eux, Samuel Baker, dans l'ouest du Victoria, est parvenu, au mois de mars 1864, en vue du lac Albert qu'il donne pour véritable source au Nil.

Nous le répétons, M. T. Baines ne peut point réclamer de si grandes découvertes ; mais il complète en partie celles de Livingstone. L'objet principal qu'il s'était proposé, c'est-à-dire l'ouverture d'une route commerciale, de l'Océan Atlantique à la Mer des Indes, n'a pas été atteint; mais il est démontré à présent que cette voie est praticable.

Ce livre prouve les soins avec lesquels M. Baines a étudié les lieux et les hommes qu'il a visités.

Pour se faire une idée des difficultés de sa tentative, il faut avoir lu plusieurs relations de voyages dans l'Afrique australe.

Celui qui veut, aujourd'hui que le gros gibier disparaît, traverser cette région, doit emmener des troupeaux considérables de gros bétail qui sert à la fois de bêtes de trait et de course et qui, avec le petit bétail,

(1) Notre collection d'abrégés des *Voyageurs contemporains* contient déjà, sur l'Afrique, les *Sources du Nil* de Speke et les *Explorations dans l'Afrique australe* de D. et C. Livingstone.

contribue à le nourrir; pourvu que les bœufs et les chevaux soient épargnés par la maladie pulmonaire et par la venimeuse tsetsé. De fait, le voyageur y devient un pasteur, pour lequel l'herbe et l'eau sont des objets de première nécessité. Aussi les eaux potables, dont l'emplacement marque nécessairement la route que doivent prendre les négociants et les chasseurs, commencent-elles à être des propriétés lucratives, appartenant à des chefs qui n'en permettent l'usage qu'à des conditions avantageuses pour eux. Comme cette route n'est pas construite, il faut ou se l'ouvrir à travers les taillis, ou marcher sur la trace des autres, soit dans des lits de rivières desséchées, soit en franchissant des amas de sables mobiles. Comme du temps de Levaillant, on a des wagons de douze pieds de long sur cinq de large, véritables maisons roulantes. Ils sont montés sur deux paires de roues et recouverts d'une grande toile en forme de tente. Deux vastes coffres, dont l'un sert de siége au cocher et dont l'autre se place en arrière du chariot, sont destinés à recevoir les provisions de bouche. Sous la voiture est suspendu ce qu'on appelle la trappe, où l'on entasse les ustensiles de cuisine ainsi que les outils destinés à réparer les

accidents, inévitables dans une longue route. Ce lourd chariot est traîné par un attelage de bœufs dont le nombre peut varier de cinq à dix paires et qui ne se compose pas toujours de bêtes ni dociles ni dressées. Trois hommes sont nécessaires pour diriger un chariot : le cocher, le conducteur et le bouvier qui conduit les bœufs de relai (1). Ajoutez-y les hommes qui mènent les bœufs de course et les bêtes destinées à la boucherie; les guides et les autres gens de service, avec leurs femmes; et vous verrez que le négociant ou le voyageur africain est un chef de caravane, investi naturellement des droits de justice et de guerre, mais obligé de tout pratiquer au besoin, le métier du cordonnier comme l'art du médecin. On parcourt ainsi en moyenne cinq kilomètres à l'heure et une trentaine par journées.

Quant à l'ethnographie, nous ne ferons ici qu'une remarque. M. Baines réhabilite les Boschimans et fait des Betjouanas, si appréciés par Livingstone, un tableau peu flatteur. Ce sont deux témoignages contraires. Pour juger, attendons-en un troisième.

(1) V. le ch. VI de notre abrégé des voyages de Mme Ida Pfeiffer et la *Revue des deux Mondes*, nos du 15 juin et du 15 août 1866.

Nous finirons nos indications préliminaires, comme le livre lui-même se termine, en parlant des célèbres chutes du Zambèse. Appelées jadis *Séongo* ou *Chongoué*, ce que D. Livingstone traduit par Chaudière fumante ou par Endroit de l'arc-en-ciel; plus récemment nommées *Mosi-oa-Tounya* ou la Fumée qui fait le bruit du tonnerre, elles ont reçu la désignation anglaise de Chutes Victoria. Il est bon de dresser la chronologie des faits qui s'y rapportent et dont ceux qui concernent MM. J. Chapman et T. Baines sont ignorés de MM. Livingstone. En 1851, D. Livingstone et Oswell s'approchent des chutes à deux journées de marche. En 1853, J. Chapman s'embarque pour descendre jusqu'à elles le Zambèse, mais en est empêché parce que la peur des Tébélés retient ceux qu'il a engagés pour ce trajet. En 1855, D. Livingstone, Oswell et Sékélétou font, avec une suite de deux cents hommes, une visite superficielle de cette cataracte. En 1860, D. et C. Livingstone l'étudient attentivement et y rencontrent le chasseur Baldwin, qui y était retenu prisonnier dans une île. En 1862, au mois de juillet, T. Baines et J. Chapman examinent, sous tous ses aspects, cette merveille de la nature, qui est

revue de nouveau par sir Richard Glyn et par les frères Bart, en 1863.

La description que M. T. Baines donne de ces chutes est d'un style bien plus travaillé que le reste et prouve que l'auteur a, dès à présent, les qualités principales de l'écrivain unies au coup d'œil observateur de l'artiste.

Bordeaux, décembre 1867.

# VOYAGE

## DANS LE SUD-OUEST

# DE L'AFRIQUE

## CHAPITRE I

### DE LA BAIE VALFICH A OTJIMBINGUE

Départ de la ville du Cap. — Baie Valfich ou des Baleines. — Le littoral et ses sables. — Inoculation pour éviter aux bœufs la maladie pulmonaire. — Les Damaras. — Sand Fontein ou Fontaine des Sables. — Départ pour Otjimbingue. — Hykom-kop. — Vallée de la Souakop. — Courikop. — Second départ pour Otjimbingue. — Le désert. — Cruauté des Hottentots.

Le mercredi, 20 mars 1861, j'ai eu le plaisir d'embarquer au port de la ville du Cap le matériel de mon expédition projetée; je l'ai mis à bord d'un petit brigantin léger, jaugeant environ cent dix tonneaux et appelé *l'Elizabeth-Mary*. La plupart de mes ballots étaient naturellement descendus à fond de cale; mais les deux bateaux en cuivre, que j'avais dû faire moi-même, parce que je n'avais trouvé ni un constructeur

capable de travailler le métal, ni un serrurier en état de comprendre ce que je demandais, avaient été laissés sur le pont et attachés avec soin de chaque côté sous les parapets des passavants.

Le lendemain, nous mettions à la voile.

Au bout d'une semaine de navigation, nous nous dirigeâmes vers la terre. Bientôt, sans rien apercevoir, on entendit le ressac; c'était vers le soir; nous mîmes nn panne; mais dans la nuit nous repartîmes. Le vendredi 29, qui était le vendredi saint, nous retombâmes dans le calme, au milieu d'un brouillard si dense que, bien qu'il n'y eût pas à se tromper au bruit du ressac, nous ne pouvions distinguer aucune apparence de terre. Enfin vers le déjeûner, nous reconnûmes une partie d'une longue chaîne de hauteurs sablonneuses avec une quantité d'objets indéfinis qui, fort probablement, étaient des rochers dont l'état de l'atmosphère exagérait les contours. A mesure que le brouillard s'éclaircissait, la chaîne des hauteurs sablonneuses s'allongeait; bientôt nous aperçûmes une montagne assez avancée dans l'intérieur et du côté du nord-est. Vers midi nous découvrîmes ce long et bas éperon de sable qu'on appelle la pointe Pélican (1); elle s'étend assez vers le nord pour couvrir la baie Valfich ou baie des Baleines, bassin où les vents du sud, qui dominent

(1) Cette pointe abrite la baie des Baleines, qui, dès à présent séparée de l'ancrage par un banc de sable, ne tardera pas sans doute à n'être qu'une lagune peu profonde. — J. B.

dans ces parages, suffisent à peine à soulever sur l'eau une ride capable de mettre un bateau en danger. Notre capitaine était naturellement très-impatient d'entrer en rapport avec le principal consignataire de sa cargaison, M. Latham, et je ne l'étais pas moins de voir Chapman, mon ami, mon futur compagnon de voyage, qui m'avait précédé; mais nous fûmes informés que l'un, après avoir fait naufrage près de l'île Itchaboe et avoir été apporté à cent trente kilomètres au sud, dans le havre Sandwich, s'était rendu à quelque distance dans l'intérieur, et que l'autre s'était déjà avancé dans les terres depuis environ deux mois.

Le 30, le capitaine et moi nous descendîmes à terre. La maison de M. Latham était bâtie sur une fondation de sacs de sable à peine à deux mètres au-dessus du niveau de la marée, qui venait presque toucher les huttes des pêcheurs. Une espèce de treillis, formé de perches, supportait une grande quantité de poissons qui séchaient et dont les têtes monstrueuses formaient des monceaux sur la côte. Un peu plus loin était une cage ou trappe avec une porte tombante et un hameçon amorcé, pour prendre des chacals; mais franchement, même pour leur flair subtil, l'odeur de l'amorce devait être bien forte pour lutter avec celles que produisaient les masses en train de pourrir le long du littoral.

Un peu au delà, il y avait une large flaque remplie

de chats et de chiens de mer et d'autres poissons fréquentant la vase. S'étant aventurés trop loin avec la dernière marée, ils avaient été délaissés à distance de leur élément et chacun d'eux ajoutait maintenant son odeur particulière à la vieille senteur de poisson qui envahit toute cette plage. Plus loin encore dans l'intérieur, on rencontrait une quantité de petit bois flotté, qui avait été apporté longtemps auparavant, je le suppose, lorsqu'il y avait de l'eau dans quelques-uns des canaux qui séparent les collines de sable. Enfin, après avoir marché environ quatre kilomètres, nous atteignîmes le pied de la première chaîne et, quand nous eûmes gravi trois ou quatre mètres pour nous procurer une vue plus étendue, nous n'éprouvâmes plus l'effet d'un mirage qui avait créé l'illusion d'une pièce d'eau semblant située entre nous et la maison.

L'action du vent sur ces sables toujours agités est digne d'observation. Sec et léger, le sable est amoncelé en tas par le premier souffle capable de faire un creux dans la surface; peu à peu il s'avance semblable à une vague de mer, ayant son côté le plus escarpé sous le vent et le sable qui s'échappe de la crête ressemblant presque exactement à l'embrun qui monte de la mer. Plus à l'intérieur, on voyait quelques buissons noirâtres perchés sur les portions les plus rouges du sable, comme s'ils eussent cherché par le contraste à mieux faire ressortir leur verdure.

Une fois la cargaison débarquée, je m'installai en

attendant Chapman chez M. Latham, qui, m'assurait-on, serait enchanté de me recevoir chez lui, et *l'Elizabeth-Mary* reprit sa route sur Rio-Janeiro.

Le 9 avril, j'accompagnai des wagons qui étaient venus charger à la Baie pour le compte de M. Andersson, et je remarquai que la plupart des bœufs qui les accompagnaient avaient perdu leur queue. On m'informa (ce qui me parut d'abord assez extraordinaire) que c'était à cause de la maladie pulmonaire dont généralement ces animaux sont attaqués. Peu après on m'expliqua qu'on avait la coutume d'inoculer le bétail en bonne santé en lui passant une aiguillée de fil, préalablement imbibée du virus d'un poumon malade, à travers la peau de la queue. L'opération a pour résultat de causer une enflure pénible qui, si l'aiguille a touché l'os en passant, s'étend à tout le quartier postérieur et peut occasionner la perte de la queue ou même de l'animal. On m'assura que le bétail, s'il n'avait pas été soumis à l'inoculation, mourait cinquante sur cent, et que l'on ne perdait que vingt-cinq pour cent des animaux lorsqu'ils avaient subi l'opération; mais personne ne put m'apprendre comment cet usage avait été introduit dans le pays.

Les indigènes se montraient rarement. Ce sont des Damaras parmi lesquels on voit de temps à autre des Hottentots namaquois. Plusieurs de ceux-ci, qui sont venus aider à débarquer la cargaison, nous ont fort amusés en s'agenouillant à trois dans le sable pour

rouler un baril de goudron ou en se mettant quatre pour porter un sac de farine, dont un seul de nos pêcheurs venait aisément à bout. Nous en avons vu d'autres en expédition de chasse montés à dos de bœuf et portant le fusil avec le canon derrière le bras tandis que la crosse est contenue par un sac placé en avant du genou droit. Ils avaient ordinairement un pantalon de cuir, une veste de molleton et un chapeau de feutre. Leurs ornements indigènes étaient de longues bandes de cuir roulées comme des cordes autour de leurs hanches, avec d'autres faisant les franges au-dessous du genou. La première dame de cette tribu à laquelle on nous présenta avait pour vêtement principal un faisceau de bois à brûler, garni des cordes nécessaires pour l'attacher sur ses épaules.

Dans l'après-midi du dimanche 21, je m'avançai le long de la piste que suivent les wagons, par-dessus les bas-fonds, durant environ trois kilomètres, puis je tournai un peu sur la gauche et gagnai Sand Fontein, après avoir parcouru à peu près la même distance à travers les dunes. Ce hameau se compose peut-être d'une demi-douzaine de huttes de l'espèce la plus primitive; en fait, ce n'étaient que des branches d'arbre jetées sur une grossière charpente sans avoir la moindre prétention à servir d'abri contre le vent ou contre la pluie. Pour tout meuble, on n'y voyait que des auges de bois propres à contenir de l'eau. On ne nous

y demanda que du tabac. Les naturels en fourrent une certaine quantité dans le tibia d'un mouton; et, pleins de joie, ils appellent alors cet os d'un nom qui signifie *pipe* et se hâtent d'essayer de fumer ainsi.

L'eau se trouve en cet endroit sous le sable, à la profondeur d'un mètre cinquante, mais elle disparaît, dit-on, si on brise la couche de mince argile qui la maintient, et on ne la retrouve plus qu'après avoir creusé encore quatre à cinq mètres. Elle vient, à ce qu'on croit, des rivières Souakop et Cuisip qui, n'ayant pas assez de force pour s'ouvrir un canal extérieur, s'écoulent ainsi sous terre.

Le 1er mai, M. Runcie, arrivant de l'intérieur, m'a remis une lettre de Chapman qui s'était rendu de Barmen à la résidence d'un Hottentot nommé Amral, auquel il voulait acheter du bétail, parce que, de cent quarante têtes, il n'en avait conservé que dix-sept. Le jeudi, M. Latham est rentré chez lui, en compagnie de M. Kisch, par lequel j'ai reçu une seconde lettre de M. Chapman, dont le frère, Henry, devait arriver sous fort peu de temps.

Le lendemain, des wagons commencèrent à se montrer et il finit bien par y en avoir une douzaine à la fois réunis autour de la maison. Au nombre des nouveaux venus, nous eûmes le plaisir de voir Mme Latham, Mme Andersson, qui allait par mer rejoindre son mari au Cap où il se rendait par terre, et M. Wilson,

négociant africain, un des premiers parmi les Européens qui ont visité le lac Ngami (1).

Le dimanche 5 mai, par une journée belle et assez claire, avec une fraîche brise soufflant de l'ouest, nous préparâmes nos attelages, et, le lundi matin, Henry Chapman arriva. Il passa la journée à retirer de son wagon de l'ivoire, des têtes, des cornes, des tambours indigènes et d'autres articles de commerce et de curiosité. Le mardi, nous commençâmes à charger. Au fond, on mit les sacs de farine. Par-dessus on plaça deux des plus grandes sections de notre bateau, remplies d'objets légers qu'on empaqueta de façon à nuire le moins possible au cuivre; elles furent recouvertes des deux autres sections renversées, en sorte que la convexité de leur fond remplissait toute la bâche du wagon, au point de laisser à peine l'espace nécessaire pour attacher les sections de proue et de poupe mises bout à bout, la large portion de l'une touchant par derrière la portion étroite de l'autre. Quand, à cela, on eut joint quelques-unes des choses les plus nécessaires à la route, une couple d'assez grosses futailles pleines d'eau, des pots, des chaudrons, les vêtements et les *karosses* ou manteaux en pelleterie des conducteurs (2), etc.,

(1) La première description du lac Ngami est due à D. Livingstone qui, en compagnie de M. Oswell, a vu ce lac le 1er août 1849. Voyez le chap. 1 de notre abrégé des *Explorations dans l'Afrique australe*. — J. B.

(2) C'est le vêtement que Levaillant appelle *kross*. — J. B.

un chat de taille ordinaire n'aurait certainement pas pu trouver de place pour s'y coucher commodément. Le wagon partit le soir même ; nous le retrouvâmes le lendemain près de la Fontaine des Sables (Sand Fontein).

Dès que la chaleur du jour fut diminuée, nous repartîmes. Les roues du wagon enfonçaient profondément dans le sable mouvant et en soulevaient des quantités semblables à celles de l'eau que font jaillir les aubes d'un bateau à vapeur. Vers quatre ou cinq heures, nous avions atteint la lisière de la plaine, plateau sablonneux où rien ne poussait. Le maigre tamarix, la *ganna*, l'*underbosch* et les *naras*, que les naturels avaient dépouillés de tous leurs fruits, étaient restés en arrière ; il n'y avait plus une seule maigre fleur qui « remplît de ses parfums l'air de la solitude. » Le sable se mêlait de petits cailloux de quartz, arrondis comme les galets d'une plage, et, de distance en distance, il laissait percer à la surface la roche sous-jacente. Durant la nuit, nous atteignîmes la Dupa, rivière où, depuis dix ans, on ne se souvient pas d'avoir vu d'eau, non plus que dans la Cuisip. Nous nous résolûmes donc de nous rendre à Hykom-Kop, pour faire une visite à M. Eckardt, missionnaire, né près des bords du Rhin.

Après avoir franchi une étroite trouée dans les collines, nous sommes entrés dans une petite vallée à l'apparence désolée. qu'entouraient des pyramides dé-

pouillées, des cônes, des précipices aux formes fantastiques et dont les teintes dénonçaient la stérile aridité. Le gris jaunâtre de l'ensemble des roches y était relevé seulement par des lignes de couleur plus foncée, que rayaient des bandes rose tendre de quartz, coupées par des filons noirs de minerai de fer, ou mouchetées d'une substance noire qui se fendait aisément en minces feuillets étincelants. Toute la surface des roches paraissait subir une désagrégation rapide. En de certaines places, il semblait dangereux de poser le pied sur ce qui avait l'air d'un roc solide, mais où il y avait danger de s'enfoncer. Le rocher était partout creusé de trous et de cavernes ou déchiqueté en pics et en blocs de toute espèce. J'en ai dessiné un qui avait, à s'y méprendre, la forme d'une tête et d'une figure de géant, et M. Dixon m'apprit que d'autres roches portaient les noms de Samson, de Hansom Cab, etc., selon les apparences qu'elles affectaient.

Cependant, depuis environ sept années, on avait importé dans cette vallée la culture d'un arbuste appelé le tabac sauvage. Il s'y était rapidement multiplié, et formait déjà un trait caractéristique du paysage avec ses fleurs tubulaires de couleur jaune et ses feuilles qui semblaient enduites d'un frais vernis vert. Les mimosas, l'acacia-girafe et un arbre semblable au chedak d'Australie poussaient parmi les roseaux qui bordaient le lit sablonneux de la Souakop. Quant à l'eau, j'en cherchai vainement; pourtant je dois avouer

qu'un de nos Damaras nous en rapporta plein un seau.

M. et Mme Eckardt, qui s'occupaient à mener paître les chèvres et à préparer le café, nous firent dans leur petite demeure une cordiale réception. Comme les autres habitations, celle-ci était construite en roseaux plutôt pour s'y abriter contre la chaleur du soleil que pour s'y garantir même de la moindre averse. Tout à côté, M. Dixon en élevait une pareille pour M. Latham.

Un peu plus bas, je rencontrai de l'eau qui, à ce qu'il paraît, s'échappe d'une petite source située dans le lit de la rivière, et qui maintenant est assez forte pour courir environ seize cents mètres avant d'être absorbée de nouveau.

Vers dix heures du matin, nous nous étions remis en route à travers une autre plaine plus inégale. On n'y trouvait pas autant de sable, mais elle était presque pavée de cailloux et de morceaux de quartz qui abîmaient les pieds de nos pauvres bœufs. Là on peut dire que rien ne poussait; car les buissons gris et sans feuilles y faisaient l'effet de balais de bouleau qu'on y aurait oubliés; quant aux taches d'un gris verdâtre qu'on apercevait de loin en loin, on reconnaissait bientôt que ce n'étaient que des pierres ayant cette couleur. Sur notre gauche, s'élevaient ces collines ravagées que j'ai déjà décrites. Quand nous en approchions, les bandes quartzeuses y devenaient plus distinctes et les

noirs filons de minerai de fer qui bordaient le sommet de plusieurs de ces éminences avaient assez l'air d'ornements grossiers tracés par un dessinateur malhabile. Enfin, de temps à autre, elles nous permettaient d'apercevoir encore le chaos des roches nues qui parsèment la vallée desséchée de la Souakop.

Le samedi 11, le soleil levant nous fit voir que le sol commençait à se couvrir maigrement d'un petit gazon aux feuilles étroites. Bien que peu visible, si on le regardait de haut en bas, il avait l'air, comme par un effet de mirage, de se multiplier quand l'œil parcourait la plaine éloignée.

A mesure que le brouillard se dissipait, paraissait la fière figure du Roodeberg, avec ses pics dénudés, mais avec ses flancs légèrement colorés par les aloès nains et les buissons qui se cachaient au milieu des gros blocs de grès.

Mais, quelle que fût la beauté du paysage et les teintes chaudes de l'horizon, une chose bien plus importante, le plus précieux des trésors pour le bétail altéré, restait, à mon insu, tout près de nous, dérobée à nos yeux par la digue grise et nue des rochers. Quand je vis la digue escaladée par celles de nos bêtes qui restaient en liberté, je crus que celles-ci coupaient au plus court; mais nos chiens revenaient avec leurs pattes ruisselantes et nos hommes portaient sur leurs épaules des barils remplis; il fallut bien alors que je comprisse qu'enfin nous avions rencontré une eau

dont j'avais entendu parler. Au sommet même de cette basse falaise de rochers, un caprice de la nature avait cavé un creux assez grand et presque circulaire, réservoir où s'était conservée la pluie tombée dans cette localité.

A mesure que la contrée devenait plus ouverte, la végétation prenait meilleure tournure. Le gazon et les fleurs sauvages étaient encore chétifs; mais l'on voyait poindre fréquemment des buissons d'euphorbes, aux feuilles semblables à des tiges qui atteignaient, sous forme de baguettes vertes d'un centimètre, la hauteur de deux à trois mètres.

Le 15, en essayant de trouver une girafe, je rencontrai entre deux rochers une crevasse où s'était conservée de l'eau pluviale. Des hommes la puisaient pour donner à boire aux bœufs. A l'entour, s'étendaient des mares environnées de boue fraîchement piétinée par de grosses bêtes, dont je vis, ce jour-là, les traces pour la première fois. Peu à peu le pays s'améliorait. L'acacia-girafe commençait à donner du caractère au paysage; des aloès et beaucoup d'autres plantes tapissaient les vallées ou les penchants raboteux des collines déchirées; cependant de temps à autre affleuraient de grosses masses de granit nu, arrondi et poli, n'offrant que des plantes aventureuses qui arrachaient leur subsistance aux rares fissures de la roche, boursoufflée en forme de montagnes au milieu de cette plaine que nous avions pris l'habitude de voir unie. Vers midi,

je rattrapais l'avant-garde, et à la nuit je dormais à Chobie.

Le lendemain, nous arrivions chez M. Jones, dont la résidence est appelée Courikop. Elle est agréablement située sur la rive méridionale de la Souakop, qu'il faut passer trois fois d'ici à Otjimbingue. Enveloppée par un bosquet de mimosas et d'acacias-girafe, elle est précédée par un frais rideau d'arbres semblables à des saules et qui bordent le lit sablonneux de la rivière. L'eau pourtant n'y est pas visible, et c'est à peine si le toucher y constate quelque humidité dans la terre. Mais, lorsqu'on y fait un trou avec les mains, on trouve, sous la surface, ce précieux fluide garanti par la Providence de toute évaporation. La rivière coule ainsi durant des kilomètres dont j'ignore le nombre, recevant de droite et de gauche des cours d'eau parfaitement identiques. Effectivement, M. Vero, qui a voyagé tout le long de la côte pour porter assistance à des naufragés, pense qu'il n'y a pas de fleuve qui, entre la Souakop et l'Orange, aille se jeter dans la mer.

Après avoir vu à Otjimbingue, partir pour le Cap, M. Andersson et y avoir achevé mes affaires, je revins à la baie des Baleines où j'étais de retour le 30 mai. Nous ne tardâmes pas à en repartir et je pus constater au grand jour l'existence du désert le plus désolé que j'eusse jamais rencontré. A l'éblouissante clarté du soleil, bien que dans cette saison il soit éloigné vers le nord, j'avais peine à contempler ce spectacle. Quant à

se rendre compte des distances, on y devait renoncer. La teinte généralement blanchâtre de cette plaine sablonneuse donne du relief aux éminences calcaires et, d'après l'angle sous lequel celles-ci réfléchissent les rayons du soleil, tantôt elle en rapproche les blanches saillies jusqu'au voisinage du spectateur, tantôt elle les efface dans une pâle nuance grise qui les éloigne de plusieurs kilomètres en quelques minutes. Alors, du sein d'élévations de couleurs neutres et qui peuvent être n'importe où, émerge quelque chaîne de roches durement accentuée, rudement bordée de minerais ferrugineux, dont la noirceur, que n'éteignent pas ces brumes de l'atmosphère auxquelles le paysage emprunte dans nos pays un charme si grand, prend une telle valeur qu'elle détruit immédiatement tous les calculs qu'on aurait pu imaginer. En fait, rien, selon moi, ne peut donner l'idée de cette région du pays des Damaras mieux que la vue, sous la lumière étincelante du gaz, d'un plan en relief de Paris, en plâtre, encore défiguré par les bavures du coulage dans le moule, et qu'on n'a pas peint.

Le 8 juin, comme je sortais d'un de ces défilés, où se trouve de l'eau ou bien le lit d'une rivière sablonneuse et desséchée entre ses deux berges, qu'on appelle ici un *poort*, j'aperçus, en même temps que mon conducteur Onésimus, quatre couaggas, arrêtés près d'un arbre épineux. Onésimus avait un bon fusil à deux coups, à canons unis, qui lui avait coûté douze bœufs.

Il s'avança avec prudence ; mais, comme il arrivait presque à portée, les chiens du wagon s'élancèrent, et le gibier détala. Onésimus se mit en chasse, et sans espoir, à ce que je m'imaginais. Pourtant la course rapide d'un étalon couagga arrivant au milieu d'un nuage de poussière montra que, dédaignant de s'enfuir devant un ennemi si méprisable, l'animal revenait pour combattre les chiens et couvrir la retraite de ses femelles. Durant quelques minutes, la lutte fut vigoureusement soutenue; mais enfin les chiens battus se sauvèrent, pour se réfugier auprès de leur maître. L'instant d'après, nous vîmes le vainqueur tomber sur le flanc et mordre la poussière. Je reconnus bientôt dans l'animal abattu, non pas un couagga, mais un zèbre, dont les raies transversales étaient complètes. Il avait la hauteur d'un poney de taille modérée et il était aussi bien proportionné pour la force que pour la vitesse.

Ensuite, nous suivîmes la grande route en laissant sur la gauche Courikop, le domaine de Jones, et, après une halte dans le *poort* près d'Otjimbingue, j'atteignis ce village vers quatre heures de l'après-midi du mardi. La fin de la semaine se passa à décharger le wagon, à faire mes arrangements pour notre voyage et à m'occuper d'une foule de détails absolument indispensables.

Onésimus me dit qu'il y a peu de temps que les Damaras ne savaient pas faire même une sagaïe et qu'ils achetaient leurs armes dans l'Ovampo. Ce sont

les incursions des Hottentots qui les ont forcés à développer en ce sens leurs moyens inventifs. On a des preuves trop nombreuses de la froide cruauté qu'exercent les Hottentots dans leurs ravages. L'autre jour encore, un garçon presque épuisé de besoin a été amené à M. Hutchinson et lui a raconté que les Hottentots, après avoir fusillé sa famille, n'avaient jamais cessé de mêler des cendres de bois aux maigres rations de lait qu'on lui donnait à boire. On le soigna d'abord pour les ulcérations que ce mode de nourriture avait fait déclarer dans sa bouche, puis on le mit parmi les serviteurs pour qu'il y essayât de se refaire un peu de viande sur son squelette décharné. Une autre victime des incursions à Bok-Berg est employée dans le *kraal* ou parc à bétail. Les Hottentots lui ont coupé les deux mains au poignet, et pourtant ce manchot reste actif et sait se rendre utile. Voilà les habitudes d'un peuple qu'on a dépeint au lecteur anglais comme des Africains pleins de douceur et de mélancolie, comme des gens ayant le goût de la paix, etc.

---

# CHAPITRE II

## D'OTJIMBINGUE A L'AWASSBERG

Bois des annas. — Parure des Damaras et de leurs femmes. — Grand Barmen. — Les Hottentots veulent instituer le hongo. Sources chaudes près de Barmen. — Je rencontre Chapman près d'Eikhams. — Apica. — Le wagon dans les sables. — Les jeunes Damariennes.

Le 22 juin 1861, arriva, de la baie Valfisch, M. Hoachanas amenant le wagon de M. Runcie. Je me laissai persuader par lui de me rendre au bois des annas, chez M. Runcie, environ à une quarantaine de kilomètres au nord-ouest. Nous y arrivâmes vers onze heures, après avoir traversé dans la même nuit sept ou huit fois la Souakop. Nous fîmes halte devant la maison à l'ombre des plus magnifiques annas que j'eusse encore vus dans le pays. Ces arbres sont des espèces d'acacias épineux. Depuis Otjimbingue, la rivière présente partout un lit large, nivelé, sablonneux, avec des berges hautes de deux à trois mètres de chaque côté, puis des collines plus ou moins rapprochées. L'eau



Mistress Kanva en costume européanisé, matrone Damara (p. 19).

avait de soixante à quatre-vingt-dix centimètres de profondeur, en sorte que des bateaux d'un léger tirant y auraient pu naviguer aisément pendant un certain nombre de kilomètres. Il est peut-être avantageux que les crues subites, causées à de rares intervalles par les ondées accompagnées de tonnerre, ne s'écoulent pas, mais restent absorbées dans ce lit sablonneux qui les garantit de l'évaporation. Ainsi, au bois des annas, on dit qu'il y a toujours de l'eau à la surface, et le fait est que ces gigantesques arbres épineux doivent avoir pour croître de cette façon un terrain bien arrosé.

Comme il fallait que je revinsse à Otjimbingue le 24, j'employai la matinée du dimanche à dessiner la maison de M. Runcie et les nobles arbres qui la couvrent de leur ombre. Quelques-uns d'entre eux doivent bien avoir vingt-sept mètres de haut et un mètre quatre-vingts ou deux mètres de diamètre à la base. Leur feuillage était celui des acacias; leurs fleurs pendaient en chatons plutôt qu'elles ne ressemblaient aux globules dorés que forment celles du mimosa. Le bois est léger, facile même à travailler tant qu'il est frais, et très-flexible jusqu'à ce qu'il soit sec. On dit que l'arbre vivant est exempt de vers et qu'il en est de même du bois qu'il produit, si on le travaille à la scie et non à la hache. On affirme aussi que les vers ne s'y mettent presque jamais, quand on le coupe dans la saison où nous sommes. On s'en sert beaucoup pour bâtir; mais il n'a pas le grain assez

serré pour qu'on en fasse des wagons; le bois à cet usage est importé du Cap avec une différence de 75 pour cent en plus sur le prix. Durant cette journée, je vis arriver un chef hottentot, nommé John Harris, en compagnie de son épouse, qui est une fille de Jonker et se surnomme elle-même la Victoria du pays des Damaras. Lorsqu'il eut avalé un ou deux verres de vin, denrée de luxe dans ces parages, il se montra communicatif au point de nous exposer les motifs qu'a son beau-père pour ne pas permettre aux blancs de pénétrer dans l'intérieur. En tête de la liste des griefs, était Andersson. Il avait écrit à Jonker d'envoyer chercher un *liguer* d'eau-de-vie et Jonker n'avait pas manqué de faire partir son wagon, qui ne lui en avait rapporté qu'un *anker* (1)!

Evidemment, il y avait eu là quelque méprise; car il n'est pas vraisemblable qu'Andersson ait jamais pensé à envoyer à Jonker un *liguer* d'eau-de-vie. Sa connaissance des mesures coloniales est trop exacte pour rien écrire de pareil, s'il n'ignorait pas qu'il ne pouvait disposer que d'un *anker*.

Le 27 juin, je suis allé accompagner M. Hutchinson dans la visite qu'il a faite ce matin à son parc à bétail, situé à plus de mille six cents mètres au sud de la ville. Le kraal a été plusieurs fois changé de place parce qu'il

(1) De ces mesures je ne connais que l'*anker*, mesure qui, à Berlin vaut 37 litres 450. — J. B.

paraît que tout ce qui s'est trouvé en contact avec des animaux attaqués de la maladie pulmonaire peut communiquer à d'autres l'épidémie. Cinq ou six de ces malades, reconnaissables à leur toux particulière, y étaient encore enfermés. Heureusement cette affection, quoiqu'elle ronge complétement les poumons, ne détériore pas la viande, et le bœuf qu'on servait à notre table aurait supporté la comparaison avec celui qu'on mange ordinairement en Angleterre. On dit qu'on a employé avec succès le chlorure de potasse pour combattre cette maladie. S'il en est ainsi, ce sera un inestimable bienfait pour ces gens qui n'ont pas d'autre richesse que leur bétail.

Dans l'après-midi, un certain nombre de Damaras vinrent du kraal poser pour leur portrait. Les hommes sont de taille ordinaire et généralement bien prise; leur couleur est d'un riche brun foncé, comme celle des Cafres; et leur chevelure est généralement tenue droite et tressée en nattes, longues de sept centimètres ou plus et pommadées de graisse mêlée à de l'argile rouge. Leur vêtement consiste en cent ou cent soixante mètres de minces lanières de cuir, repliées autour des hanches avec une petite pièce de peau passant entre les jambes et dont les bouts sont remontés et attachés par devant et par derrière dans les courroies des hanches. Ils portent pour ornements des verroteries, des bagues de fer, et des bandes d'étain ou de cuivre; quand ils sont assez riches pour faire cette dépense,

ils mettent dans leur chevelure, au centre du front, une coquille de bucarde. En vérité, je pense que, si quelque ami d'Europe consentait à avancer trois sous pour acheter ces mollusques et, après son repas, à m'en adresser les coquilles, je ferais ici ma fortune. Le costume des femmes est encore plus singulier. Des cordons de perles, soit en verroterie ou en fer ou en coquilles d'œufs d'autruche, sont pendus à leur col ou à leurs hanches; elles portent une ceinture large et lâche, ornée de broderies en morceaux de coquilles ou en verroteries blanches. Aux chevilles, elles ont des anneaux de fer tortillés sur des lanières de cuir et qui sont superposés l'un à l'autre en sorte que l'inférieur tombe sur le talon et sur le cou-de-pied. D'ailleurs le fer, en forme de bracelets pour les différentes parties du bras, ou de cercles et de colliers pour celles du corps, et façonné diversement, est un métal qu'elles emploient avec profusion. Mais la pièce la plus extraordinaire de leur parure est certainement leur coiffure. Un bonnet de fort cuir, dessinant le derrière de leur tête, est orné de trois grandes oreilles aussi de cuir, une à chaque côté et la dernière sur l'occiput, toutes trois arrondies, creusées et redressées avec art, et enduites de graisse et d'argile rouge. Ce bonnet est ordinairement décoré de garnitures d'écailles communes; la portion de cuir qui en retomberait sur les yeux est attachée et roulée au-dessus du front, de façon à descendre le long des joues jusque sur les épaules.

Par derrière et au milieu du bas de la coiffure, on attache une queue longue de soixante à quatre-vingt-dix centimètres et large de quinze à vingt, qui est faite de petits tubes d'étain ou de fer blanc, enveloppant des lanières qu'on coud à côté l'une de l'autre, sur une pièce dont l'extrémité est découpée en franges. Les enfants n'ont qu'une ceinture, qui forme frange par devant et dont la grandeur varie selon la fantaisie des parents ou d'après la quantité de cuir qu'ils ont à leur disposition.

Comme règle générale, je m'étais résolu en quittant Otjimbingue, à atteler le plus tôt possible, le matin, afin d'éviter les importuns. Mais à mesure que la nuit devenait plus froide et la bouteille plus vide, le caractère naturel du Hottentot reparaissait, car il s'agissait de décider à présent la question du permis de voyager. Jonker, qui, à ce qu'il paraît, savait que j'étais en route, avait envoyé deux hommes dire à Harris que, s'il était content, Jonker le serait aussi ; que « celui qui ne plairait pas à Harris ne plairait pas non plus à Jonker, » enfin qu'une part du tribut obtenu par Harris devait être exactement transmise à son supérieur. Quand je lui demandai comment, à présent qu'il avait tout bu, il pourrait remplir ses instructions? Harris n'hésita pas à me proposer de dérober une portion de la liqueur qui appartenait à Chapman. En réponse, je le chargeai de porter mes salutations respectueuses à Jonker, et de lui dire que je comptais lui faire

visite à mon retour, si j'en avais le temps; mais que la demande qu'il m'avait adressée ne pouvait pas être résolue par moi, car ce que je lui avais donné était de ma part une libre reconnaissance de l'amitié qu'il me portait; mentir était hors de mes habitudes; conséquemment, il ne trouverait pas une seule goutte de liqueur de plus, même quand tout le chargement de mon wagon lui passerait par les doigts.

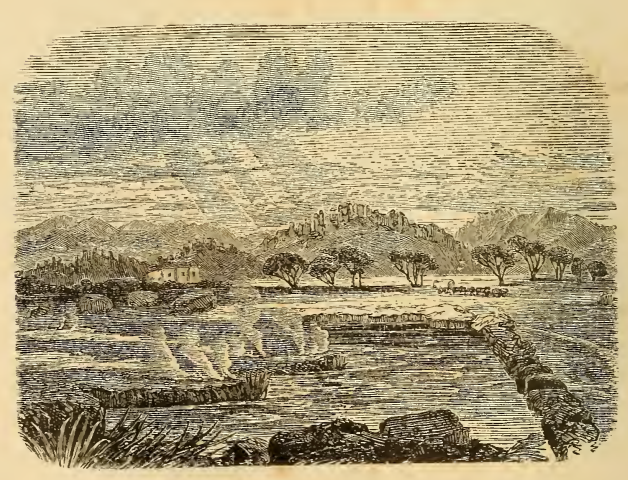
Le 14 juillet, au moment du départ des wagons, Harris et moi nous nous séparâmes dans les meilleurs termes. Plusieurs fois, durant cette journée, nous traversâmes la Souakop, qui, à la distance de quelques centaines de mètres, redevenait un lit large et plat de sable sec. Nous marchions vers le sud-est, ayant des montagnes à notre gauche jusqu'à notre arrivée en vue des maisons de Grand Barmen, où l'eau reparaissait à la surface de la rivière, la dernière fois que nous dûmes la passer. Nous traversâmes le jardin où se trouvaient deux palmiers, donnant des fruits, je le suppose, de deux saisons l'une; puis nous franchîmes le sillon tracé par l'eau dans un sable noir et humide, et, sous la conduite de Daniel Cloète, nous allâmes dételer à l'ombre de quelques beaux arbres épineux, juste après la maison de M. Hahn. Nous l'avions prise à première vue pour l'église.

Daniel est un métis, fort digne de considération. Il nous informe que l'absence de M. Hahn avait déjà duré près de deux années. M. Polson qui nous avait





Chasseurs Namaquas de la baie Valfich (p. 6).



Sources chaudes dans le Mainchiste ou Grand Barmen (p. 25).

précédés était, après y avoir séjourné quelques jours, parti pour déférer à une invitation de Jonker, mais on l'attendait le lendemain. Suivant toute apparence il aurait eu des difficultés avec Jonker au sujet du paiement pour obtenir la liberté du passage, surtout parce que Cator et Smutz avaient eu la faiblesse de se soumettre à de pareilles exactions. Il est incontestable qu'ils ont eu tort en cette circonstance; car je ne doute pas que, s'ils avaient montré du sang-froid et de la fermeté, ils n'eussent dominé les prétentions qu'on leur laissait voir; qu'ils n'eussent étouffé dans son germe un mal dont le développement est inévitable, car les Hottentots se garderont bien d'oublier ou de négliger ce précédent (1).

Un matin, je suis allé voir dans les environs de Barmen quelques sources d'eau chaude. Elles sortent d'une roche qui paraît être du mica ou du schiste et qui s'élève de un mètre quatre-vingts à deux mètres cinquante au-dessus d'une mare. Du côté le plus bas, on a construit une digue qui, par ses ouvertures, laisse échapper le trop plein, pour l'arrosage de la terre. M. Cator, dans des notes qu'il m'a laissées, estime la

(1) Les Hottentots essaient donc d'établir l'usage de ce hongo qui a causé une guerre acharnée dans l'est de l'Afrique équatoriale entre les trafiquants arabes de Cazé et Manoua-Séra et qui a été la source de tant d'ennuis pour MM. Speke et Grant. V. *Les Sources du Nil*. Dans notre édition, les chapitres II et III. — J. B.

chaleur de la source principale à 149° (Fahrenheit, = 65 centigr.) et celle de la seconde, qui est à quelques pas de là, à 119° (= 48° environ). En plusieurs endroits, sourdent des filets d'eau tiède; mais ils peuvent n'être que le surplus de la source principale, arrivant par de plus longs passages à la surface et se refroidissant dans leur cours.

Après avoir traversé la rivière Barmen, nous avons marché sur des collines arrondies, formées d'un schiste bleu presque noir, étincelant de petits morceaux de mica et enveloppant des veines de quartz ou même des blocs, autour desquels il avait l'air d'avoir été déposé. Lorsque nous eûmes marché une partie de la journée dans le lit de la Souakop, nous vîmes le sable montrer de l'humidité sous nos pieds, et peu après des lignes étroites d'eau s'étendaient comme des serpents qui reposent.

Un Damara, nommé Tapyinyoca, auquel j'ai confié la charge de faire mon lit, a enlevé, de sa chevelure et de sa chemise, la graisse et l'ocre qui jusque là en avaient fait les principaux ornements; il a enfourché une paire de pantalons en toile à voile, s'est coiffé d'un chapeau de paille; maintenant il commence à se considérer comme un homme civilisé.

Sur l'avis de Cloète, nous nous sommes décidés à faire marcher en avant les bœufs sains qu'on nous avait adressés, en ayant soin de ne pas les laisser se mêler à notre attelage que la maladie infecte, puis à



Femme Damara portant de l'eau dans une jarre et tenant des œufs d'autruche à chaque main (p. 27).

nous arrêter à une légère distance d'Eikhams, où nous nous rendrions sans le wagon, pour acheter ou pour louer toutes les bêtes qui pourraient nous être indispensables afin de compléter un nouvel équipage bien portant. Sur ces entrefaites, les courroies attachées aux jougs, les jougs eux-mêmes et tout ce qui pourrait avoir été souillé par la bave de notre bétail, seraient lavés et nettoyés à fond, ce qui nous permettrait de reprendre notre route en parfait état de santé.

Ma troupe s'est accrue de quatre Damaras que Daniel Cloète envoie avec moi à la Fontaine de l'Eléphant pour prendre soin du bétail. Un ou deux hommes sans engagement et suivis de leurs femmes, portant leurs calebasses dans des paniers sur la tête, avec leurs bonnets aux trois oreilles qui flottent par derrière, font route avec nous pour profiter des bribes que délaissent nos gens. Ces nouveaux venus, joints à la troupe de Cloète, au troupeau de moutons et de bêtes à cornes et aux trois wagons avec leur bâche blanche qui éclate au soleil, à mesure qu'ils s'ouvrent un passage au-dessous des acacias-girafe, forment une caravane de bonne tournure et même pittoresque. Quant à moi, suivant les occasions, je vais à pied où à cheval, n'ayant d'autre bagage que ma boussole, un couteau de voyage et mon album, oubliant presque que j'ai dans le wagon une arme telle qu'un fusil. Depuis mon départ d'Otjimbingue, je n'ai vu qu'un petit chevreuil; et, bien que les loriots et les pigeons soient assez nom-

breux, je ne les tire point, parce que, en quittant la ville du Cap, je n'ai pas pu me passer la fantaisie d'un léger fusil de chasse, et que le fusil double de Chapman est trop lourd et gaspille terriblement les munitions.

Le lendemain, après une marche sinueuse de trois heures et demie, nous établîmes notre camp à l'ombre de plusieurs acacias-girafe, au bord d'un affluent de la Souakop. Cloète m'y envoya pour mon dîner une couple de faisans très-bien accommodés. C'est un garçon qui me paraît fort digne d'estime et nous entretenons ensemble un échange de bons offices.

Partis de grand matin, le 20 juillet, nous avions atteint vers dix heures la dernière eau, où, dans notre prudence, nous avions résolu de laisser s'abreuver et se repaître notre bétail suspect ; déjà nous allions dételer et nous nous préparions à continuer notre route à pied vers Eikhams, pour essayer de nous procurer des bœufs bien portants, quand nous aperçûmes une file de chevaux qui nous amenaient rapidement une espèce de véhicule fort bas. C'était Chapman qui arrivait. Nous le vîmes bientôt perché, ainsi que son cocher, sur un coffre de wagon attaché sur un essieu. Après une rencontre des plus amicales et quelques brèves explications au sujet des obstacles que chacun de nous avait trouvés et vaincus, nous convînmes que je pousserais avec le wagon jusqu'à l'eau prochaine, mais que je renverrais tout de suite les bœufs sans les y laisser boire. J'irais essayer d'en obtenir d'autres du

jeune Jonker, tandis que Chapman continuerait son chemin sur Barmen pour tâcher de se rencontrer avec Polson. C'est ici que je me séparai de Cloète.

Comme le jour était sur le point de finir, nous entrions dans le poort que domine Awassberg et nous passions encore la Souakop. En cet endroit, l'inclinaison du terrain étant plus forte, les eaux du fleuve ont la rapidité nécessaire pour entraîner le sable fin, de sorte que le lit y est plus pierreux qu'à l'ordinaire. Un peu plus loin, nous quittions encore le fleuve et, tournant vers l'est, nous avancions en laissant Awassberg au sud. Quand nous dételâmes, un Hottentot, qui m'eut l'air d'être chargé de cette commission, se présenta et apprit avec plaisir que je me préparais à renvoyer immédiatement les bœufs sans même les laisser s'abreuver. A présent que j'ai réussi à rejoindre mon ami, il me semble que nos difficultés vont être allégées et nos plaisirs doublés.

Le dimanche matin, nous avons vu arriver un certain nombre de gens qui désiraient vendre du bétail ; mais je n'en achetai qu'à un Damara qui avait besoin de retourner chez lui, assez loin d'ici. Pour un petit bœuf, je lui donnai mon second vêtement ; pour un plus grand, trois chemises ; deux gros moutons me coûtèrent quatre gobelets de graines de café, et deux moindres, deux gobelets. Je me servis comme interprète en cette affaire, d'un grand jeune homme aux traits hottentots fortement caractérisés, et qui s'appelait Hendrich Jager.

On déclara la vente terminée et ceux qui résidaient dans les environs reçurent l'avis d'amener leur bétail le lendemain. Durant ce temps, j'avais toujours employé la théière, prenant pour moi et pour Jager les premières tasses et distribuant les autres au public.

Peu après midi, on nous amena huit chevaux. Sur l'un d'eux, Jager mit sa femme à califourchon ; il en monta un autre et, prenant avec lui quelque provision, il partit pour Eikhams. Dans l'après-midi, un vieux capitaine nommé Piet Koper se présenta pour examiner mes vestes; mais je n'ai qu'un seul vêtement de ce genre et il est resté à la demeure de Cloète; d'ailleurs, je ne me soucie pas d'arriver parmi les Portugais sans être habillé convenablement; en conséquence je ne veux pas vendre celui que j'ai. Pourtant je donnai au capitaine un gilet en lui disant que je verrais son bétail le lendemain; il emporta une petite quantité de café; puis il m'envoya un peu de lait en demandant en échange du sucre plein un gobelet.

Sur ces entrefaites, après avoir séparé des harnais les courroies, nous les tendîmes au moyen d'une moufle entre deux arbres, on les goudronna et on les roula dans la poussière; quant aux jougs et au timon, ils furent rincés dans de l'eau soigneusement retirée et éloignée de l'abreuvoir. Le vieux Piet Koper nous amena un mouton et deux boucs que j'achetai pour cinq gobelets de sucre; un Hottentot qui l'accompagnait me troqua un veau contre deux gros mouchoirs

et une pièce de toile à voile suffisante pour faire une paire de culottes.

Les jours suivants, j'ai essayé vainement de me procurer des bœufs de trait; et définitivement il m'a fallu mettre un terme à l'achat du bétail de boucherie, d'autant plus que les prix sont en hausse. Chapman est arrivé de Barmen dans l'après-midi. Il m'a dit y avoir vu plusieurs femmes qui, dans les anciennes razzias, avaient été estropiées par des misérables auxquels il avait paru plus commode de leur couper les pieds que de prendre la peine de leur retirer les cercles defer qu'elles portaient aux chevilles.

J'ai fait le croquis d'un kraal et d'un village damariens appartenant à un nommé Apica. Cet homme, je crois, a dû naître dans les régions au nord du Zambèse. Amené au Cap dans un négrier, capturé à la côte orientale, il a fini par s'établir dans le Damara. C'est à peu près le seul homme qui possède un jardin et qui cultive le tabac. Un certain nombre de ses gens se réunirent autour de notre feu; quelques-uns étaient si enduits de graisse et d'ocre que même les ornements de fer des femmes avaient la couleur du brillant rouge des Indes. Deux jeunes filles, auxquelles on assura qu'il n'en résulterait pour elles aucun mal, consentirent, sur l'ordre d'Apica, à poser pour moi. A proprement parler, elles n'étaient pas vêtues; mais elles portaient comme ornements de larges ceintures composées de rangs de coquilles d'œufs d'autruche, qui ne

descendaient pas assez bas pour les gêner, lorsqu'elles s'asseyaient. Par devant, pendaient de longues lanières de cuir, arrivant jusqu'aux pieds et ombrageant gracieusement les membres sans les cacher. Ces pauvrettes posèrent très-patiemment jusqu'à ce que, vers la tombée de la nuit et du froid, ayant assez avancé mon dessin pour pouvoir l'achever à loisir, je les laissai s'en aller. La différence de la température est grande; je ne puis en donner une idée qu'en disant que, le jour, j'ai assez d'un vêtement de léger tissu ; mais que, la nuit, je n'ai pas de trop d'un fort surtout de coton et quelquefois même d'une couverture par dessus.

Le 25 juillet, en sacrifiant une caisse de thé et un sac de poudre à canon, Chapman parvint à louer une demi-douzaine de bœufs pour nous conduire hors de cette vallée. Les jeunes bœufs qu'on nous avait amenés n'étaient pas encore dressés, et leur opiniâtreté était telle que l'un d'eux reçut sans bouger une terrible flagellation. Pourtant c'étaient les mains de notre cocher, homme plein de force et de jugement, qui maniaient le fouet. Bonnie, après avoir soigneusement calculé ses distances, avait pris place sur une légère éminence et, de là, il cinglait coup sur coup; le long fouet boer marquait sa trace ensanglantée de l'épaule à la hanche; enfin un coup plus utile étant tombé juste sur la trace d'un coup précédent, l'obstination céda et l'animal, couvrant de sang caillé les courroies sous lesquelles il se mettait, appliqua toutes ses forces

à pousser le joug. Une dizaine de jeunes Namaquois pleins d'ardeur vinrent à notre aide ; ils criaient et hurlaient, ils tortillaient et mordaient les queues ; excepté le feu, ils employaient tous les moyens imaginables pour punir nos animaux rétifs et enfin ils réussirent à nous faire faire huit cents mètres avant le coucher du soleil. En même temps de vrais marmots, comme les gamins de tous les pays, se figuraient nous être très-utiles en pesant de toutes leurs forces sur les rayons de nos roues de derrière.

Le 26, nous eûmes une répétition de la même scène, avec cette aggravation que nous fûmes obligés de décharger le devant du wagon avant de réussir à le faire sortir du sable de la rivière. A un autre monceau de sable, le wagon engrava encore. Rien ne pouvait décider nos bœufs à l'en retirer; ce n'est pas qu'il fût alors trop chargé; mais notre bétail était encore mal dressé à cette fatigue. Un des bœufs de devant se coucha et ne consentit à se remettre sur ses pieds qu'après que le troisième conducteur eut enveloppé son corps d'un coup de son long fouet. Nous invitâmes nos aides à rester à souper avec Bonnie ; mais, à ce qu'il nous parut, les peaux jaunes ne trouvent pas convenable de manger avec une peau noire.

Au milieu de ces sables et des ennuis que nous donnaient soit nos bœufs mal dressés soit les vols ou la malveillance des indigènes, nous avons eu une distraction : le spectacle qui nous procura l'effronterie

séduisante de deux jeunes et jolies drôlesses : elles voulaient tout avoir; se pourchassaient et luttaient ensemble pour les cadeaux qu'on leur faisait; puis, jetant de côté les cotonnades de Manchester et leurs karosses ou manteaux pour ne conserver que leurs jupons de peau, ornés de verroteries et de glands, elles se mettaient à tourner autour des roues du wagon, à pousser en avant la planche qui nous servait de lit et enfin se livraient à toute espèce de jeux acrobatiques capables de faire mourir de rire les dieux de l'Olympe.

---

# CHAPITRE III

## DE L'AWASSBERG A L'ABREUVOIR DE L'ÉLÉPHANT

Jonker exige le droit de passage. — Son village est un nid d'impudents vagabonds. — Vallée de la Noosop. — Les brigands de Wittvlei. — Amral. — Gobabies ou Fontaine de l'Eléphant. — Mme Amral. — Lamert. — Apollos. — Combat entre les Damaras de Chapman et les Boschimans du Haut-Pays. — Nous inoculons la maladie pulmonaire à nos bœufs. — Conséquences de l'inoculation. — Le fer travaillé excite la convoitise des Hottentotes.

Jusqu'au 30 juillet, nous avions généralement marché vers le sud ; mais alors l'Awassberg nous contraignit à changer de direction, et nous tournâmes vers l'est en longeant la base de la montagne à travers les vallées et par-dessus des collines assez raides, jusqu'à ce que, laissant derrière nous la dernière des sources de la Souakop, nous rencontrâmes la première de la Quiep ou de la Rivière de l'Eléphant, vers quatre heures de l'après-midi. Là, nous engravâmes dans un monceau de sable assez insignifiant, où les jantes des

roues n'enfonçaient que jusqu'à la moitié de leur hauteur. La soirée fut employée par Chapman à me raconter ses aventures, ses épreuves et les souffrances que lui avaient causées la maladie, le pillage et la trahison de guides envoyés exprès par les chefs pour le perdre dans la région des tsetsés (1), et comment il avait recouvré la propriété de ses biens, grâce à la frayeur qu'inspirait aux voleurs la magique influence de son cahier de notes.

Le lendemain, Chapman a acheté un bœuf pour deux sacs ou quatre kilogrammes cinq cent trente-quatre grammes de poudre, et un mouton pour trois gobelets de café. J'ai eu une chèvre pour une grosse chemise de coton. On nous avait dit qu'Adam Kok, après avoir demeuré au Cap et s'être engagé à entrer dans le pays qui n'est possédé par personne entre la Colonie et Port-Natal, et à s'y établir en qualité de sujet anglais, avec le consentement et sous la protection du Gouverneur, avait fait une visite aux tribus qui sont devant nous; aujourd'hui nous savons qu'il s'agit non d'Adam Kok, mais de Jan Blom, chef des Coranas, (2) qu'accompagne une multitude de chevaux.

Vers neuf heures du soir, le 3 août, les frères Polson

(1) Mouches venimeuses sur lesquelles on trouvera des renseignements dans notre chapitre x. — J. B.

(2) Les Kok sont une famille puissante des Gricouas et qui avait quitté Griquatown par suite de sa rivalité avec Waterboer, chef nommé par les Anglais et dont Livingstone fait un grand éloge.

arrivèrent avec deux wagons, et campèrent un peu avant nous. Le vieux Jonker les avait obligés à payer le passage trente sacs de poudre, s'il m'en souvient bien. Leur résistance avait été poussée aussi loin que possible, mais l'abjecte soumission de Cator et de Smutz (qui avaient été de fort grands vantards à Otjimbingue) avait doublé les exigences du vieux chef. Maintenant il prétendait empêcher ceux qui ne lui paieraient pas tribut de voyager sur « sa » route; or, cette route n'est formée que par les traces qu'ont laissées les wagons des blancs et par les percées qu'ils se sont ouvertes dans les fourrés, la hache à la main. Enfin l'indispensable nécessité qui oblige les voyageurs à renvoyer leur bétail, dès qu'il est suspect de la maladie de poitrine, les met plus que jamais à la merci de ces sauvages.

Ce jour-là il a commencé à tomber un peu de pluie. Durant les nuits du dimanche et du lundi, l'eau pluviale s'est couverte d'une légère couche de glace.

Le lundi, nous avons attelé de bonne heure sans prendre le café, et c'est avec plaisir que nous avons secoué la poussière de nos pieds contre le village de Jonker, ce nid de vagabonds, dont l'impudence, heureusement pour nous, n'avait d'égale que la lâcheté.

(Voir le chap. I de notre abrégé des *Explorations dans l'Afrique australe.*) Les Coranas sont une branche des Namaquois; ils ont pris leur nom de leur chef Cora, vivant sur la côte occidentale à l'époque où l'Afrique australe a été découverte.— J. B.

J'ai enfermé sous clef mon revolver de peur de ne pouvoir pas résister à la tentation de m'en servir un de ces jours. Ainsi, ce matin, pour la première fois, j'ai mis la main sur un individu et l'ai lancé de l'autre côté du feu parce que, se tenant sur ma route, il m'avait obligé à passer parmi les épines de notre enclos pour rapporter au wagon les divers outils et instruments dont je m'étais servi. Je me gardai bien de le frapper, car ces gens-là ne demanderaient qu'un prétexte de représailles pour se réunir en force contre nous, afin de nous piller.

Le chef Jan Jonker vint nous faire une visite et, tant qu'il fut présent, l'ordre fut assez bien conservé. Il se plaignit de ce que les trafiquants se hâtaient si fort de passer que, si les Hottentots avaient besoin d'étoffes ou d'autres marchandises, ils étaient obligés de courir après les wagons ; et, dans le dessein de prévenir les disputes ou les inconvénients que causaient ses gens en grimpant dans les wagons, il proposait que l'on retirât et que l'on étalât par terre deux échantillons de chacun des objets qu'ils contenaient. Les Polson consentirent à se rendre à ses désirs et à demeurer tout le jour suivant ; mais notre wagon dut rester intact parce qu'il ne s'y trouvait rien dont Chapman voulût se défaire. En preuve des progrès faits par ce chef dans les goûts de la civilisation, je ferai remarquer que sa première demande eut pour objet de l'eau de Cologne, dont il avait besoin pour réchauffer son estomac; et

que sa seconde fantaisie, dont l'expression nous fut transmise par son *alter ego*, était de se procurer du thé pour boire chez lui, parce que ce chef ne pouvait pas marcher dans l'air (c'est-à-dire, durant la nuit).

Après dîner, le cocher des Polson décida deux jeunes filles namaquoises à poser pour moi dans leur costume indigène. La plus âgée était petite, assez épaisse et aurait pu être jolie, si elle avait été lavée de façon à faire disparaître les lignes tracées avec de l'argile bleue sur les sourcils, le nez et les joues. La plus jeune, qui pouvait bien avoir quinze ans, était presque de la même taille que l'autre, mais plus élancée ; elle portait, attachée à un collier de perles rouges, blanches et bleues, dont les couleurs étaient brillantes , une petite boîte en bois pour des herbes aromatiques. L'une et l'autre avaient des jupons courts en peau, bordés de perles grises, et des souliers grossièrement faits.

Le 7 août, nous sommes entrés dans la vallée de la rivière Noosop, et nous avons fait une bonne trotte le long de son lit qui est à présent dur et uni comme une route macadamisée ; cependant le sillon creusé par un wagon, du petit nombre de ceux qui avaient laissé des traces derrière eux, montrait que le sol avait été assez mou à une période précédente pour permettre aux roues de s'y enfoncer de cinq à sept centimètres. Ici enfin le paysage était animé par un certain nombre des animaux propres au pays. Les pintades couraient

par troupes au milieu des bas buissons, mais elles sont trop petites pour qu'on les tire à balle. Nous ne pûmes pas résister à l'envie de tirer de loin sur trois autruches, et nous blessâmes un steinbok (1) qui, fuyant sur ses trois jambes, nous fatigua, Chapman et moi, dans une poursuite inutile, et nous échappa.

Vers midi, nous fîmes halte au centre d'un bosquet d'acacias couverts des nids du gros-bec sociable et de plusieurs autres espèces d'oiseaux. Parmi les nids qu'avait construits le gros-bec, il s'en trouvait d'assez larges pour procurer une ombre suffisante à une demi-douzaine de gens; ceux des autres oiseaux étaient isolés ou parfois groupés au milieu des branches. Le soir, nous nous arrêtâmes pour prendre le café sans ôter nos bêtes de leur joug; puis nous continuâmes à marcher jusqu'à trois heures du matin; alors un messager vint nous informer que la maladie pulmonaire régnait à Wittvlei et que nous ne pouvions pas y abreuver nos bœufs.

Le 9, un peu avant dix heures du matin, nous passâmes la rivière Noosop, à sec comme d'habitude. En approchant de cet amas de brigands qu'on appelle Wittvlei, j'aperçus un rassemblement qui enveloppait Chapman et sa charrette, tandis que, plus loin, une autre troupe dont les fusils brillaient au soleil semblait s'agiter autour d'une des huttes principales. Je

(1) Ou pourourhou; c'est l'antilope *ibex*. — J. B.

ne tardai pas à apprendre qu'ils avaient eu l'intention de s'opposer à notre passage; mais, soit qu'une querelle se fût élevée entre eux ou qu'ils ne fussent pas d'accord sur la réussite de leur entreprise, ils avaient renoncé à leur projet. Ils nous suivirent à notre campement. Là, comme ces gens en agissent ordinairement quand il n'y a pas dans le voisinage un chef qui leur impose, toutes les importunités recommencèrent. Jamais aucun d'eux n'aurait eu de lui-même l'idée de nous offrir une goutte de lait; et, quand nous leur demandions quel mot en namaquois veut dire merci, ils nous répondaient que ce mot n'existe pas dans la langue.

D'ailleurs, il était évident que nos conducteurs avaient plus de sympathie pour eux que pour nous et que, en cas de querelle, nous ne pouvions en aucune façon compter sur eux. A dire vrai, ils paraissaient croire que c'était à eux plutôt qu'aux propriétaires des wagons, qui n'avaient à leur avis qu'une voix secondaire dans la circonstance, de décider si l'on devait ou non avancer. Enfin nous avions le malheur que le cocher de Polson possédât sur les autres la supériorité d'un nez long et d'une barbe peu fournie, attributs qui lui conféraient le droit de s'asseoir ainsi que son second avec nous. De cette façon se formait un trait d'union entre nous et les Hottentots, en sorte que ceux du voisinage venaient s'asseoir à tous nos repas. Bonnie seul, qui valait mieux que les neuf dixièmes d'entre eux, était empêché, à cause de la noirceur de sa peau, de

prendre sa nourriture au même vase que les hommes jaunes !

Amral lui-même a l'air de désirer établir un peu d'ordre, car il y a quelque temps il a voulu faire fouetter les chefs des gens de Wittvlei qui avaient pris part à une razzia ; mais, dès qu'il a eu le dos tourné, les juges ont commué la peine en une amende d'une paire de bœufs. De là vient que tous les ennemis de l'ordre et de la loi sont venus se réfugier dans cette caverne de bandits qui s'appelle Adullam. On nous a même rapporté qu'Amral a réellement fait fouetter un homme convaincu d'avoir assassiné son serviteur damara. Nos gens font tous leurs efforts pour nous entraîner à désapprouver l'irrégularité de ces procédés ; mais, si le récit qu'on nous en fait est digne de foi, nous les regardons au contraire comme des actes de pure justice et tout à fait à l'honneur du chef et de son conseiller le missionnaire.

Nous avons reçu la nouvelle que le bétail, acheté dans ces pays par Chapman et envoyé à quelques centaines de kilomètres en avant, était attaqué de la maladie pulmonaire et mourait en grand nombre. Si le fait est vrai, il constituera le plus terrible obstacle que nous ayons encore rencontré.

Le samedi, à force de remontrances et de menaces, nous avons fini par éloigner du feu nos paresseux bouviers ; vers midi seulement, nos bœufs, qui auraient dû être gardés toute la nuit, furent réunis ;

quelques-uns n'avaient même été rattrapés que dans un dangereux voisinage de l'eau pestilentielle de Wittvlei. Après avoir marché jusqu'à la nuit, nous rencontrâmes M. Stauffer qui amenait un wagon vide. Chapman nous faisait savoir que le chef Amral ne permettrait pas à un seul bœuf venant de la côte de boire à son eau; mais que, probablement, il nous désignerait un abreuvoir situé à la distance d'une journée de marche au-delà du sien. Stauffer et John, ayant immédiatement pratiqué l'inoculation, n'avaient pas encore perdu une seule bête; mais les préjugés des naturels sont tels que cette opération, qui est une garantie réelle pour leurs intérêts, aurait été considérée par eux comme une raison suffisante de nous empêcher d'avancer. Nous traversâmes de nuit toute cette plaine aride. Avant le lever du soleil, nous passions la rivière Nu Domi et nous nous trouvions en vue de Gobabies. C'est le village et la mission qu'on nomme la Fontaine de l'Eléphant. Nous étions sur une colline pierreuse où ne s'élevaient que des acacias sans feuilles. Notre bétail altéré s'élança vers les flaques peu profondes que l'eau formait dans le lit de la rivière, et nous fûmes obligés d'avoir la cruauté de les en éloigner, malgré toutes les précautions que nous avions prises pour satisfaire aux règlements sanitaires. Le chef Amral, petit vieillard à la figure ridée mais assez agréable, vint prendre le café avec nous. A part la stricte interdiction de son eau, sévérité dont nous ne

pouvions guère le blâmer, il ne se montra ni exigeant ni déraisonnable. Ses gens, même sans tenir compte de la retenue que leur imposait sa présence, nous parurent d'une caste supérieure à ceux de Wittvlei. Un grand nombre d'entre eux étaient des métis, issus du mélange des blancs et des femmes de couleur; un d'eux venait même du Cap, je le parierais, et avait plus l'habitude de manier la rame et le filet que le fouet du wagon. Le chef griquois, Waterboer, de Philippolis, s'est joint à notre société. Il est ici depuis quelque temps et, à ce qu'on dit, est entré ou va entrer au service d'Amral. Le bruit sonore d'une trompe formée d'une corne de bœuf a convoqué les fidèles au service du dimanche matin. Ensuite, j'ai été faire une visite au missionnaire, M. Kraphol. Le chef dînait dans la même chambre, mais à une table à part. D'après ce qu'on nous apprend, nous serons parmi les derniers auxquels il sera permis de visiter cette place. Un pareil ordre ne me paraît pas facile à faire respecter. Cependant on va jusqu'à nous prier de nous en aller d'ici le plus tôt possible. Nous ne demandons pas mieux; mais nous ignorons encore de quel côté nous dirigerons nos pas. Tous les réservoirs dans un rayon de deux cents kilomètres nous sont interdits. Comment ferons-nous pour passer près du lac Ngami sans qu'il s'établisse un contact entre notre bétail et celui des habitants du pays? Peut-être y renoncerons nous pour cette année. Néanmoins nous pouvons nous féliciter d'une chose : c'est

que nous avons déjà dépassé les plus mauvais des Hottentots; maintenant, pourvu que nous puissions préserver une partie de nos bœufs de l'infection des autres, nous serons encore en mesure de continuer notre route.

Le lundi fut employé à transférer, du wagon de Lamert que nous devions laisser ici, la cargaison qu'il fallait mettre dans celui de Chapman Mme Amral, soit qu'elle ait pensé y être autorisée par les priviléges de son rang ou peut-être à titre de gratification, nous a dérobé la lampe dont nous nous servions pour lire la nuit. Je ne saurais pas dire qui s'est emparé de nos cafetières : l'une a disparu à Wittvlei, l'autre ne se retrouve plus.

Après avoir pris congé de Bonnie, qui a dans ce pays des propriétés et qui est le fils réel ou l'enfant adoptif d'Amral, nous quittâmes Gobabies vers quatre heures du soir, le 14. Nous n'avions pas fait huit cents mètres que le nouveau cocher Andries nous informa qu'une blessure, reçue peu auparavant au bras, le mettait dans l'incapacité d'employer le fouet. Il m'avait l'air d'avoir une bonne conduite, et les renseignements que nous avions eus sur lui étaient bons; je lui proposai donc de louer un homme qu'il aurait sous ses ordres jusqu'à sa complète guérison; mais il a préféré s'en retourner chez lui. Chapman, qui était resté en arrière pour rallier notre bétail dispersé, m'a envoyé un autre cocher nommé Luther qui, dans la matinée du 14, m'apprit que l'engagement conclu entre Chapman et

lui était terminé. Après réflexion, il a consenti à conduire le wagon quelques kilomètres plus loin, jusqu'au poste de bétail que surveillaient les Damaras de Lamert. Ici, bien que nos bœufs fussent parfaitement exempts de toute maladie, autant qu'on en pouvait juger, les femmes et les enfants, en l'absence des hommes qui étaient partis à la chasse, accoururent pour s'opposer à ce que nos bêtes touchassent à leur eau. Ce n'était pourtant qu'une misérable mare. La faiblesse même de ceux qui en défendaient les abords ne rendaient leurs scrupules que plus respectables. J'ordonnai donc à mes hommes de détacher une auge de bois du panneau de derrière, et de prendre dans un assez grand puits de l'eau pour les animaux altérés. Dans la soirée, l'administrateur du kraal qui s'appelait, je crois, Apollos, nous a fait une visite. Il partagea notre café, notre pain et notre viande séchée, à laquelle nous étions forcés d'avoir recours ; puis il nous proposa d'échanger contre les siennes nos marmites de fer qui, contenant quatre à cinq litres de plus, seraient plus commodes pour faire bouillir la soupe.

Le lendemain nous vîmes arriver, à la suite l'un de l'autre, une pinte de lait dans un petit bol de bois, Apollos et un mouton. Ce dernier fut troqué contre les deux seuls couteaux de poche qui nous restaient. Nous devions le manger avec ses accessoires en compagnie du susdit Pollos. Tandis qu'on apprêtait le déjeûner, Chapman survint apportant un petit sac

de plomb, un peu d'eau-de-vie française que M. et Mme Kraphol avaient la bonté de nous envoyer; et, de sa part, un bon appétit. L'ami Luther eut bientòt éventé le parfum des eaux de feu et en sollicita une part avec une adresse et une persévérance qui méritaient un meilleur succès. Le règlement de sa solde fut un sujet de négociation compliquée. Il refusa dédaigneusement des culottes toutes faites en toile à voile, et Chapman m'assura que le coutil lui-même n'est plus regardé ici que comme une espèce plus fine de toile à voile. Où la civilisation nous conduira-t-elle?

Chapman m'apprend qu'à son départ on l'avait informé qu'on tiendrait le lendemain une *raad* ou assemblée, dont l'objet réel était de délibérer si l'on devait employer d'autre moyen que la persuasion pour l'empêcher d'arriver au lac. Quel que soit le résultat de ce conseil, je suis persuadé qu'à l'avenir nous entendrons fort peu parler des hommes qui l'auront composé.

Nous suivions le bord du plateau et, de temps à autre, les déchirures du sol vers le midi nous permettaient d'apercevoir la large vallée et le bas pays qui, de là, nous paraissaient aussi noirs et aussi bleus que l'océan l'est au lointain. Nous fîmes un détour vers le sud et nous dételâmes au commencement d'un autre creux où une couple de puits, profonds de quatre mètres cinquante à six mètres, nous fournirent une maigre provision d'eau.

On nous annonce qu'un conducteur, puni par Chapman pour avoir donné à plusieurs reprises des preuves qu'il n'y a rien de trop chaud ni rien de trop lourd pour lui, s'est arrêté avec le bétail qu'on lui avait confié dans le domaine d'un Hottentot. Ayant célébré son mariage avec une des filles de la tribu en sacrifiant deux de nos plus beaux bœufs de trait, il a pris le temps où nous nous trouvions dans son voisinage pour se mettre en voyage de noce, mais il a eu la fort louable prudence de laisser ailleurs le fusil de son maître, afin que celui-ci ne fût pas recouvré au cas où on le prendrait lui-même.

Une autre nouvelle encore bien plus inquiétante est celle qui nous confirme le bruit que les Damaras de Chapman ont profité de son absence pour emprunter les fusils à son domestique John, vétéran du 74e régiment des Highlanders, qui a servi dans la marine en même temps que moi. Au lieu d'en user pour chasser, suivant leur promesse, ils ont attaqué les Boschimans du haut pays, leur ont tué quelques hommes et sont revenus chargés d'un butin presque sans valeur. Cette attaque, qui a son origine dans quelque vieille querelle, aura pour effet probable non-seulement de nous valoir l'hostilité des Boschimans, mais même de donner aux Hottentots, qui prétendent exercer une juridiction sur ces malheureux, l'occasion de s'en servir de prétexte pour arrêter notre voyage.

Le 19, au bout de plusieurs heures laborieusement employées à nous tirer des sables, nous arrivâmes sur un sol garni de maigres touffes d'herbes hautes et presque blanches, parsemées de buissons épineux qui parfois prenaient l'apparence de grands arbustes. Les oiseaux s'y montraient en petit nombre. Une sorte de pluvier hante les trous où il y a de l'eau ; un rollier bleu, qu'on appelle l'oiseau de Mosilécatzi sur la rive orientale de l'Afrique, quelques pigeons et enfin, mais non le moins important, un énorme vautour noir, qui laisse nonchalamment pendre ses grandes ailes sur la cime d'un petit acacia, mais qui est assez alerte pour s'enlever lourdement quand on essaie de l'approcher : tels sont les principaux volatiles qu'on trouve ici.

Les travaux du lendemain ont commencé par l'abattage d'un bœuf atteint de la maladie pulmonaire. On en a retiré le poumon dont le virus a été employé pour imbiber complétement une mèche de coton. Ensuite on a attiré les nouveaux bœufs dans le kraal ; on les a attachés l'un après l'autre par une jambe de derrière et on les a jetés du côté opposé en leur tirant vigoureusement la queue. Alors, à la partie postérieure de la touffe des crins, on a pratiqué dans la peau, en ayant bien soin de ne pas toucher l'os, un trou où l'on a introduit avec une aiguille de sellier un morceau de la mèche saturée de virus ; et, pour qu'elle ne ressortît pas, on a recousu le tout.

Chapman, dès son arrivée au camp, s'était occupé

à faire une enquête au sujet de l'attaque dont s'étaient plaints les Boschimans. Il n'avait pas réussi à trouver d'indices suffisants pour lui permettre de punir ses gens ; car il conservait trop d'incertitude à cet égard. Un autre récit affirmait que des Hottentots, qui, je le crois, n'étaient pas régulièrement au service de M. Chapman, mais qu'il avait fortuitement chargés de lui retrouver des bœufs égarés, avaient rencontré un certain nombre de Damaras occupés à les tuer, et qu'ils avaient, comme ils s'en vantaient, tiré sur ceux-ci avec succès. De pareils accidents, s'ils sont vrais, sont au plus haut point désagréables pour un voyageur désireux de vivre en paix avec tout le monde ; et, d'autant plus, s'ils sont le fait d'individus sur lesquels il n'exerce aucun contrôle, mais qui peuvent néanmoins se faire passer pour ses agents.

Nous avons encore lieu d'espérer pourtant que, comme un Hottentot fait aussi peu de cas de proférer un mensonge que de tuer un Damara, cette histoire, comme d'autres, n'est que le produit de l'exagération ou même d'une pure invention destinée à servir de mauvaise excuse. En tout cas, les Boschimans et les Damaras sont à présent en grand nombre autour de nous, et ne semblent pas avoir d'autre intention que celle de tirer le plus grand avantage possible de la maladie dont notre bétail est attaqué.

Le surlendemain, un jeune taureau et un beau bœuf bien dressé sont morts des suites de l'inoculation. Déjà

on avait coupé leurs queues jusqu'à ce qu'il n'en restât plus que les tronçons; mais l'inflammation avait gagné tout le corps et leurs quartiers de derrière s'étaient considérablement enflés. Dans les dernières heures de leur vie, ces animaux souffraient beaucoup des spasmes fréquents qui leur causaient des contractions soudaines, l'arrondissement du dos et des tremblements réitérés. L'écume leur sortait des naseaux; leurs yeux devenaient sombres et caves; peu à peu, les pauvres bêtes tombaient sur le flanc et respiraient avec peine jusqu'à ce que leur vie s'éteignît. On donna leurs corps à la foule qui les attendait; mais auparavant celle-ci eut à passer par une épreuve de patience qui dut sembler à ces sauvages extrêmement déraisonnable. S'asseoir ou se tenir debout autour du cadavre d'un bœuf, s'entendre dire qu'on va le leur mettre en morceaux, et rester là, en attendant que la chambre obscure ait fixé des images : voilà qui est vraiment par trop absurde, ce dont les Damaras ne pouvaient pas se rendre compte, et ce que nos chiens comprenaient moins encore. Enfin une épreuve photographique fut passablement réussie. Alors les assistants purent, tout leur soûl, se gorger dans des repas dont la description soulèverait le dégoût des Européens.

Les rognures du métal dont je me sers forment un des ornements les plus désirés du beau sexe; et, si je consens à les tailler en pièces carrées d'un centimètre et demi, les femmes me montrent une reconnaissance

sans limites. Les garnitures et les vis en cuivre brillant de l'appareil photographique exercent aussi sur elles une tentation irrésistible. Comme la chaleur a relâché beaucoup de ces vis, il y a grande chance, quand l'une d'elle est tombée, qu'elle ne se retrouvera plus. Les clefs pareillement sont en grande estime. On les vole à l'ordinaire, non pas pour s'en servir afin d'ouvrir furtivement nos serrures, mais simplement pour en faire des ornements curieux et pleins de valeur, parce que leur forme est plus travaillée que celle du fer qu'on a ici. Je me rappelle avoir vu la lame d'un couteau faire partie du collier d'une dame; mais on l'en pouvait vraisemblablement détacher toutes les fois qu'on en avait besoin. Ici les jeunes femmes, soit par habitude soit par impossibilité de suffire à la dépense d'un pareil article, ne portent pas le bonnet à trois oreilles; elles se contentent de faire avec leurs cheveux de longues et lâches tresses, graissées avec de l'ocre, et qui pendent droites et maigres de tous les côtés. Quelques-unes de ces femmes sont remarquablement petites, ayant à peine un peu plus d'un mètre vingt centimètres. Leur peau est vraiment d'un léger brun, tirant sur le jaune; mais elle a l'air d'être presque noire à cause de la crasse qui s'y est amassée. Je ne me souviens pas d'en avoir vu se peindre avec de l'argile rouge comme font les Damaras.

---



Damaras et Boschimans traînant un bœuf mort (p. 52).



Petit Damara humant de l'eau avec son tuyau de pipe.

# CHAPITRE IV

## DE L'ABREUVOIR DE L'ÉLÉPHANT A COOBIE

Les Damaras sont frileux et paresseux. — John coupe la queue aux bœufs. — Les Boschimans. — Dokkie et surtout Bill, les plus coupables du dernier combat, sont provisoirement punis. — Gert se joint à nous. — L'Otchombinde. — Puits de Wahlberg ou Gnazaïs. — Nous en défendons l'approche contre notre bétail. — Gert est prié de cesser son service. — Rébellion de nos Damaras. — Gert nous vole sept chevaux. — Les Boschimans se procurent du feu en frottant des bâtons. — Nous renonçons à poursuivre Gert. — Ghanzé. — Plantes épineuses de l'Afrique australe. — Racines pour la soif. — Fontaine du Loup ou Fontaine Puante. — Arrivée à Coobie.

Le 24 août, nous partîmes de l'Abreuvoir de l'Eléphant (Elephant Kloof), un des rares endroits où les voyageurs puissent sur cette route se procurer toujours de l'eau. Nous marchions vers l'est, accompagnés par des femmes damariennes qui portaient sur leur tête des seaux d'eau et par des hommes qui en tenaient sur la paume de leurs mains, élevées jusqu'à la hauteur de l'épaule. On avait eu le soin de remplir aussi les bar-

riques et tout ce qui, dans les wagons, pouvait contenir une portion de ce précieux liquide.

Comme auparavant, le pays que nous traversons est couvert de sable mouvant et rougeâtre, avec de l'herbe longue, d'épais buissons d'arbustes épineux et quelques mimosées.

La nuit suivante, j'eus beaucoup de peine à décider les Damaras à se lever vers minuit pour chercher le bétail. En somme, il y avait trop de contraste entre la chaleur des huttes ou les agréments des marmites pleines de viande et la vivacité de l'air de la nuit sur ces plateaux. Si je n'avais pas été obligé de hâter la marche avant que la chaleur du jour attaquât les bœufs, je me serais sans doute laissé toucher, j'aurais laissé tranquille tout mon monde jusqu'au matin. Mais, dans le cas actuel, j'éparpillai les braises du feu, laissant aux femmes le soin de les ramasser après le départ des hommes; puis, assisté par le serviteur de M. Chapman qui travaillait avec les naturels, je finis par mettre deux à deux sous le joug nos longs attelages et par faire partir nos wagons.

Ces Damaras redoutent le froid au point que, même enveloppés d'une quantité de sales guenilles sous lesquelles suffoquerait un Européen, ils ont l'air d'être tout engourdis aussitôt que le soleil ne les échauffe plus; mais ils sont autant paresseux que frileux et, dès que je m'étais retiré pour vaquer à quelque observation astronomique, ils délaissaient le labeur que je leur avais

distribué. Si je les laissais faire, ils se déchargeraient, sur une vieille femme qui nous a accompagnés, de tous les travaux dont s'acquittent les femmes dans leur pays. Non-seulement ils lui feraient porter leur eau, mais même ils l'enverraient la nuit nous chercher du bois dans des endroits où ils refuseraient de se risquer sans une garde armée qui les protégeât contre les lions. Evidemment cette pauvre vieille n'a guère jusqu'ici connu de bons traitements. Quand, après mes repas, je l'appelle pour lui donner mon reste de café ou un morceau de biscuit, elle rampe jusqu'à moi sur les genoux et sur les mains, comme un épagneul qui ignore si on l'appelle pour le battre ou pour le caresser.

Vers dix heures, le 27, nous avons rencontré, assis sous un arbre et enveloppé dans ses couvertures, un des Damaras de Chapman ; il était porteur d'un billet où mon ami m'annonçait qu'il se mourait de soif, mais qui ne m'empêcha pas de continuer la route que nous avions prise.

Je trouvai John occupé, dans le camp qu'il avait installé, à amputer les queues du bétail inoculé, opération qui n'exige pas une grande adresse anatomique. Comme dit le proverbe des matelots, « un couteau effilé et une bonne conscience suffisent à tout. » Le bœuf dont la queue s'enflait était pris et retenu au moyen d'un nœud coulant passé à un des pieds postérieurs et, d'un seul coup, on le débarrassait de son

appendice caudal. En comparant la hauteur méridienne du soleil et l'excellente carte de M. Andersson, j'ai calculé que nous ne pouvions guère être à plus de seize ou vingt-quatre kilomètres de l'eau. Pourtant je crois que ce pays s'est fort desséché dans le court intervalle écoulé depuis le voyage d'Andersson et que les observations faites alors, tout exactes qu'elles ont pu être, ne le sont plus aujourd'hui. Dokkie m'ayant assuré que les wagons peuvent franchir cette distance en une nuit, j'ai pensé qu'il valait mieux en courir la chance.

Enfin vers onze heures, nous arrivions à un des nombreux foyers que nous avions aperçus de loin. Il brûlait près du petit abri que Chapman s'était bâti entre les troncs de quelques acacias assez grands. Chapman avait une bonne provision de lait et de viande; j'apportais dans mon wagon du thé et du biscuit; nous pûmes donc improviser rapidement un souper.

Environ vingt-cinq Boschimans qui sont demeurés avec nous toute l'après-midi, se sont laissé volontiers dessiner par moi. Quelques-uns d'entre eux étaient assez bien faits et en bon point dans leur petite taille, qui généralement n'atteignait pas un mètre cinquante. Le seul qui s'élevât plus haut était le fils du vieux chef, un fort gars, aux muscles bien développés Les pommettes de ses joues supportaient une quantité de chair qui les arrondissait et faisait ressembler sa tête à une poire renversée, dont la partie mince serait représentée par le haut du crâne. Les rares touffes de laine de sa che-

velure sont soigneusement étirées sur son front à leur plus grande longueur, deux ou trois centimètres; mais elles sont plantées si loin qu'un observateur superficiel serait tenté de lui croire un front élevé. Cependant, à un second coup d'œil, on voit bien que la lumière réfléchie par le faîte du front trace une ligne au milieu de l'espace qui s'étend entre la naissance des cheveux et les yeux. Le genre de beauté qu'ils trouvent à leur protubérance postérieure et la nécessité qu'ils éprouvent de rejeter en arrière les épaules pour supporter le poids d'un estomac démesurément développé par les quantités de racines, de melons et d'autres mauvaises nourritures qu'ils y engloutissent, ont été l'objet de si fréquentes descriptions qu'il est inutile d'en parler ici. Quelques-uns ont les cheveux rasés le long des tempes et des oreilles, et derrière la tête; ce qui leur en reste sur le haut du crâne est arrangé, à force de graisse et d'argile rouge, en une sorte de gros toupet où ils fourrent par devant et par derrière des ornements de différentes espèces, comme des verroteries et des fragments de coquilles d'œufs d'autruche, larges comme des boutons de chemise, etc. Un morceau de tendon, arraché à l'épine dorsale d'un animal et quelquefois déchiré en filaments, leur fait un collier; de petits rubans de poil de girafe ou d'éléphant sont liés autour de leurs membres; une queue de girafe sert à la fois de sceptre et de chasse-mouches au vieux chef. Quant à l'ampleur, leur vêtement en manque, car il se borne à une

étroite ceinture de cuir d'où tombe par devant un angle qui passe entre leurs jambes pour aller se rattacher à la lanière dans une place où, à cause du grand développement des muscles, il disparaît tout-à-fait. Chapman, dans ses voyages précédents, a établi que ces hommes habitent, entre les Hottentots et les tribus Betjouanas, assez loin pour n'obéir ni aux uns ni aux autres et pour conserver, dans le caractère, plus d'indépendance que leurs moins fortunés compatriotes. Quelquefois cependant, les Hottentots, dans leurs expéditions de chasse, pénètrent jusque dans les districts qu'ils habitent; et, en battant de jour le pays, en veillant la nuit auprès des eaux, ils y détruisent d'immenses quantités de gibier et dépeuplent pour ainsi dire le pays à plusieurs kilomètres à la ronde. Ce n'est pas d'ailleurs sans plaisir que j'ajoute, par égard pour la vérité, que la tenue de ces visiteurs était civile et respectueuse, et qu'ils nous ont épargné les fréquentes tentatives de vol auxquelles nous avions été si fort exposés de la part des Hottentots.

Chapman avait alors près de lui, sinon précisément à son service, des Damaras habitant près de l'Abreuvoir de l'Eléphant. Un d'eux lui a fait au sujet de la batterie qui nous préoccupait le récit suivant. Lorsque Dokkie et Bill avaient reconnu la trace des Boschimans, il leur avait conseillé de s'arrêter; mais les autres avaient dit: « Les Boschimans ne nous feront rien parce que nous sommes des Damaras au service des hommes

blancs » Pourtant, à leur approche, les Boschimans leur avaient tiré des flèches; on avait répondu à cette attaque par des coups de fusil, et Dokkie avait tué un des agresseurs. Ce récit donnait à l'affaire l'apparence d'un acte de légitime défense. S'il était fondé en vérité, nous pouvions sans doute regretter qu'il y eût eu querelle, mais non adresser aucun reproche à nos gens sur ce sujet.

Néanmoins Chapman voulut profiter de l'occasion que lui présentait la réunion de tout notre monde pour examiner l'affaire à fond. John, serviteur de M Chapman, déposa que, parmi les Damaras, à l'Abreuvoir de l'Eléphant, il y en avait un qu'avaient blessé les Boschimans; et que, comme on parlait de représailles, John avait conseillé aux hommes de rester étrangers à toute querelle qui ne les concernait pas personnellement; que, Bill et Dokkie lui ayant demandé des fusils pour aller à la chasse, il leur avait promis, s'ils travaillaient bien, de leur donner des armes, des vivres et un jour de liberté à cet effet; qu'enfin, au lieu de prendre la route du terrain de chasse désigné, ils avaient immédiatement suivi celle qui menait au kraal des Boschimans, d'où ils étaient bientôt revenus chargés de traits, de flèches et d'autres objets enlevés, suivant toute apparence, aux Boschimans.

Dokkie nia qu'il eût tué l'homme, mais reconnut avoir fait feu; il ajouta que, M. Barry ou Stauffer

ayant exprimé l'opinion que les Boschimans étaient supérieurs aux Damaras, il avait répondu : « Si l'on nous donne des fusils, nous verrons bien. » Mais John établit évidemment que cette remarque était postérieure à leur retour de l'expédition, et l'interrogatoire finit par arracher à Bill l'aveu que, bien que Dokkie eût tiré le premier, c'était lui qui avait commis le meurtre. Il ne nous restait plus de doute que sur le côté d'où était partie l'agression. Malheureusement nous ne pouvions avoir le témoignage d'aucun Boschiman du village, non-seulement à cause de la distance qui nous en séparait, mais aussi parce que le maître devait être considéré comme complice de l'action de son serviteur. Un autre Boschiman, spectateur de la querelle, se trouvait absent et, à moins d'en avoir fait l'expérience, on ne peut pas s'imaginer quelle difficulté on éprouve à estimer au juste la valeur des dépositions des naturels. Nous courions un égal danger à punir injustement ces hommes à raison des faussetés qu'ils débitaient pour acquérir notre faveur ou à les amnistier à cause des mensonges proférés d'autre part.

Nous suspendîmes un instant notre enquête pour nous permettre de réfléchir. Quand nous la reprîmes, bien que la plupart de ceux dont le témoignage était demandé prétendissent avoir été absents pour une raison ou pour une autre, la preuve se fit peu à peu ; mais, à mesure que la prévarication s'évanouissait et que l'évidence apparaissait au milieu des dépositions con-



Groupe de trois autruches.



Première rencontre d'une girafe.

traires, l'affaire prenait un aspect si grave que nous finîmes par douter que nous eussions le droit de la punir comme elle le méritait. On renonçait enfin à prétendre que l'attaque était venue des Boschimans. Ils s'étaient, disait-on à présent, pris de querelle avec les Damaras qui buvaient leur eau ; on avait commencé à se battre, alors le Damara qui n'était pas engagé avait, à plusieurs reprises, frappé d'un bâton noueux son adversaire; Dokkie avait fait feu sans effet, et Bill, au moment de lâcher son ennemi, lui avait mis le canon au flanc et avait tiré son coup.

Nous ne voulions pas prendre sous notre responsabilité le pouvoir de vie et de mort à l'égard d'un des deux partis; il nous était également impossible de laisser passer sous silence un pareil méfait. Le seul moyen qui restât à notre disposition était de nous borner à juger ce qui nous concernait le plus spécialement. Nous annonçâmes donc que, suivant toute probabilité, Lamert les jugerait dès qu'ils auraient quitté notre service et les punirait de mort pour le meurtre qu'ils avaient commis ; mais que, pour s'être servis des fusils de leur maître contre des gens avec lesquels celui-ci n'avait aucune hostilité et pour avoir recélé dans son wagon le butin qu'ils avaient volé, Dokkie, en qualité de cocher de wagon, recevrait cent coups de fouet ; Bill, comme simple conducteur qui avait pu ne faire qu'obéir à son supérieur, en aurait soixante-quinze; et les autres Damaras autant, pour avoir en-

traîné nos serviteurs à cette attaque. J'avais conseillé, afin d'établir plus de distinction, que les deux qui avaient fait usage des armes à feu fussent déshabillés et subissent leur châtiment attachés à la roue du wagon ; mais cela n'eut pas lieu : on les fit coucher à terre, l'un après l'autre, et les coups furent administrés au moyen d'une espèce de cravache.

Le 1[er] septembre, un Hottentot boschiman, espèce de chef et fort habile chasseur, mais dont la réputation équivoque nous avait déjà fait refuser les services à notre départ de l'Abreuvoir de l'Eléphant, nous a rattrapés. Il se nomme Gert. On a trouvé trop dur de lui faire faire quatre-vingts kilomètres pour s'en retourner chez lui, et, malgré les défiances, trop justifiées par les événements, comme on le verra bientôt, cette funeste recrue fut admise dans notre troupe.

Le lendemain, nous avons examiné le lit de la rivière Otchombinde ou Rivière des Acacias. Il a de cent à cent cinquante mètres de large ; ses rives basses se montrent de loin en loin, formées de grès ; l'herbe qui y pousse était si sèche, si blanche, si plumeuse, qu'on aurait dit que jamais l'eau n'avait jamais coulé là, que jamais elle n'y coulerait. On y remarque beaucoup de petits creux. D'après Chapman ce sont les animaux sauvages qui les ont formés en venant toutes les nuits y lécher le sel.

Comme, le 3, nous suivions à cheval le lit de la ri-

vière, nous avons vu cinq ou six élans (1) courir au vent ainsi qu'ils font lorsqu'ils sont effrayés; nous nous sommes élancés pour les couper, et Chapman a eu la chance d'abattre le sien. C'était une belle femelle, plus délicate de forme que le mâle, avec un pelage plus généralement jaune brun et qui était sur le point de mettre bas. Comme nous avions une longue course sans eau à fournir encore, je me contentai d'abord de prendre de notre animal une esquisse au crayon; mais peu après je pus l'achever, car, des Boschimans qui nous suivaient nous ayant rejoints, Chapman les enrôla immédiatement pour porter cette bête à notre wagon. Ordinairement, ils rendent des services de ce genre en échange de l'épine dorsale qu'on leur attribue; mais cette désignation est largement interprétée par eux.

A vingt-cinq kilomètres plus loin, nous rencontrâmes Gert. Envoyé pour conduire au puits les Damaras, il s'était assis avec un groupe de Boschimans pilant le contenu des melons, comme si l'écorce leur eût servi de mortier, et buvant le liquide obtenu par ce procédé. Heureusement nous trouvâmes pour notre propre usage, une petite citerne que les Damaras avaient ouverte pour étancher leur soif, car je ne pense pas qu'ils aient beaucoup de goût pour l'insipide melon.

(1) Il ne faut pas les confondre avec les élans du nord; ce sont des antilopes *oreas*. — J. B.

Le large *vlei* (marais, étang, petit lac) où, du temps d'Andersson, les éléphants venaient se baigner, se trouve aujourd'hui presque à sec. Les environs conservent encore de nombreuses trappes; même, dans l'une d'elles, on avait pris peu de temps auparavant une girafe. Les Boschimans furent donc chargés de signaler les fosses qui pouvaient se rencontrer sur la route de notre bétail. A quatre cents mètres d'une station, au milieu des rochers de grès et de pierre calcaire, nous aperçûmes nos Damaras qui venaient de découvrir un vieux puits et commençaient à l'approprier. A mesure que la nuit tombait, les uns allumaient des feux sur les anfractuosités, les autres tenaient des torches ou des touffes d'herbes enflammées au-dessus des travailleurs. Les Boschimans et Gert, notre nouvelle acquisition, s'étaient accroupis sur les étages des rochers et ressemblaient à des spectateurs rangés dans un amphithéâtre. Derrière eux, les formes noires de nos patients chevaux se dessinaient sur le ciel étoilé. Il résultait de cet ensemble un tableau pittoresque et même plein d'attraits pour nous, qui surveillions avec anxiété le rassemblement de l'eau boueuse.

Le lendemain, elle s'était amassée sur une profondeur de quinze centimètres et montait bien à neuf hectolitres. Nous l'entourâmes d'une enceinte afin que les bœufs de course amenés par Gert ne détruisissent pas notre ouvrage avant l'arrivée du troupeau. L'escarpement des bords était, pour les pigeons et les autres

oiseaux, une cause de cruel désappointement, car les petits pinsons étaient les seuls qui pussent se poser à portée de l'eau. Le plumage des oiseaux nous offrait une variété de couleurs des plus extraordinaires. Le brun et le gris terne s'y mêlaient et y alternaient avec le cramoisi foncé, le bleu et le pourpre. Tantôt ces teintes prenaient des reflets métalliques, tantôt elles passaient par toutes les nuances, du brun grisâtre au jaune serin le plus brillant. Un joli pigeon namaquois s'épuisait en voletant pour attraper une goutte d'eau ; et les corneilles au cou blanc perchées à l'entour formaient un conclave solennel, qui ne me paraissait en venir à aucune décision propre à leur donner les moyens de boire.

Durant la nuit suivante, une perdrix s'est noyée dans le puits ; les Boschimans ont refusé de la manger. Chapman a remarqué qu'ils apportent dans leur nourriture plus de délicatesse que les Damaras ou les Betjouanas, probablement parce que, se procurant plus aisément de la viande fraîche, ils ne sont pas obligés de manger tout ce qui leur tombe sous la main. Ceux que nous avons vus jusqu'à présent ne sont enduits de graisse que dans leur chevelure nattée, et n'offrent pas un voisinage aussi désagréable que celui des Damaras. Quelques-uns portent la chevelure un peu plus longue que leurs compatriotes du Cap ; ils la rasent autour des oreilles et des tempes, et le reste, à force d'argile et de graisse, forme une coiffure qui rappelle le bonnet écossais, d'où s'échappent une

série de petites tresses cordelées et faisant par derrière une frange de sept à huit centimètres de long.

Afin d'éviter toute confusion, il était nécessaire de donner à ce puits un nom qui le distinguât des autres. Chapman a proposé de lui faire porter celui d'un malheureux Suédois, le professeur Wahlberg, voyageur et naturaliste, qu'a tué un éléphant dans l'intérieur de cette région. Les observations qui se rapporteront au puits seront donc mentionnées sous ce nom. Quant aux Boschimans, ils l'appellent Gnazaïs, c'est-à-dire d'un mot qui, réellement, commence par un coup de la langue contre le palais ou la partie antérieure de la gencive, suivi du son *a*, continué par un autre coup de la langue contre les dents, suivi du son *aï*.

Le puits ne contenait plus d'eau, même pour nos bœufs détachés. Chapman se chargea de mener ces derniers au puits suivant, pour laisser à celui-ci le temps de se remplir de nouveau avant l'arrivée du reste du troupeau. En attendant, j'employai les hommes à retirer la terre qu'avait fait tomber le piétinement des bœufs et, cette fois, je fis construire une petite rive sur laquelle les oiseaux pussent se poser pour étancher leur soif.

Dans l'après-midi, John nous envoya le reste du bétail qui ne pouvait plus marcher sans boire. Il s'ensuivit une scène difficile à décrire. Dès que les bestiaux avaient de loin flairé l'humidité, ils étaient partis au trot d'abord; mais, à mesure qu'ils avan-



Arrivée au puits (p. 67).

çaient, ils hâtèrent le pas, si bien que, peu de minutes encore, et ils allaient s'élancer sur les bords du puits où les premiers, poussés par ceux qui les suivaient, n'auraient pas manqué de faire le plongeon et d'encombrer l'eau de leurs cadavres. Chacun fut alors mis en réquisition. Les hommes athlétiques, les femmes et les filles, les vieux et les jeunes, les gras et les maigres : tout le monde environna le puits, et se forma en cercle pour repousser la charge. Les pierres et les bâtons noueux jouèrent librement. Les cris et les hurlements sauvages des hommes, les aboiements des chiens, les éclats perçants des voix du beau sexe, qui dominaient la basse des bestiaux beuglants et mugissants : tout cela faisait un concert infernal.

Un homme dans le puits et un ou deux sur les bords se passaient l'eau et la versaient dans un creux où les animaux, à tour d'admission, venaient boire plusieurs à la fois, se poussant et se battant dans leur impatience. La provision fut épuisée avant que la moitié du bétail eût été satisfaite. Mais deux ou trois braves garçons de nos gens se mirent à l'ouvrage avec ardeur et, après qu'ils eurent dégagé l'orifice, nous firent bientôt entendre la douce musique de l'eau limpide tombant sur le grès. J'eus soin qu'ils ne creusassent pas trop profondément, car il arrive parfois que, l'argile étant défoncée, l'eau se perd. Grâce à ces précautions, nous nous sommes procuré assez d'eau pour tous nos besoins.

Le nombre de nos compagnons qu'avait attirés la mortalité sévissant parmi nos bestiaux était, comme nous l'avons déjà dit, trop considérable pour nos ressources, à supposer que nous eussions le bonheur de voir la maladie diminuer et nos animaux survivre à l'inoculation. En conséquence, nous nous déterminâmes quelques jours plus tard à renvoyer Gert et ses gens, d'autant plus volontiers que celui-ci ne voulait rien faire que fumer en inspectant le travail des autres et qu'il ne mettait même pas à notre service les talents qui le distinguaient en qualité de chasseur.

Chapman s'arma donc de patience pour lui représenter les difficultés où nous nous trouvions et pour lui faire accepter le prix libéral de l'ouvrage, qu'il n'avait pas fait depuis Tounobis; enfin, comme Gert ne pouvait pas remmener ses bœufs, qui avaient gagné la maladie des nôtres, Chapman les lui acheta un bon prix, afin qu'on ne pût pas penser que cet homme eût souffert le moindre tort de sa réunion à nous, bien qu'elle eût eu lieu sans que nous l'eussions demandée. Nous nous mîmes ensuite à écrire des lettres dont nous avions l'intention de le charger.

Presque au même instant, nos Damaras refusaient d'aller ouvrir le puits à Ghanzé, sous prétexte qu'on ne leur avait pas donné une suffisante quantité de viande. Chapman résolut de profiter de l'occasion pour faire un choix, en appelant chaque homme séparément devant nous et lui demandant s'il était décidé

à demeurer à son service. Bill, celui qui avait tué le Boschiman, n'osait pas retourner dans le pays des Hottentots; il consentit donc à rester. Dokkie, impliqué également dans cette affaire, malgré ses nombreuses tentatives d'en éviter la responsabilité, avait assez d'intelligence pour ne pas se jeter dans le danger en perdant en outre par sa désertion la solde qui lui était due. Otjihouro, animé des sentiments d'un fidèle serviteur, déclara qu'il resterait, naturellement ainsi que sa famille; mais Jem, proclamant qu'il était un enfant des Damaras, se joignit au parti le plus fort. Nous envoyâmes réclamer à ceux-ci le tabac qu'on leur avait remis pour leur voyage à Ghanzé, avec les ustensiles de cuisine et tous les objets qui ne leur appa tenaient point, et nous établîmes entre eux et nous une ligne de démarcation absolue. Bientôt nous entendîmes des querelles s'élever parmi eux. Les voix de femmes qui répondaient aux rebuffades des hommes finirent par l'emporter sur toute la ligne, réduisant les hommes au silence à l'exception de quelque remarque isolée, semblable à ces coups de feu que l'ennemi tire de temps à autre par hasard ou par obstination. Ces pauvres femmes savaient bien, après tout, qu'elles auraient à supporter toutes les misères de la séparation; elles appréciaient nettement la différence qu'elles trou veraient sans doute entre le léger service que nous réclamions d'elles, nous qui les rémunérions par de bonnes rations, et la dure tâche qu'elles allaient avoir au re-

tour de porter les bagages de leurs hommes et d'arracher pour eux des racines. Les rebelles les plus compromis étaient les meilleurs et les plus braves de nos gens, que les lâches comploteurs avaient poussés en avant: ils revinrent les premiers à leurs devoirs et partirent pour aller au puits avec les mêmes outils et les mêmes vivres qu'on leur avait remis auparavant. Les autres, nous ne les reprîmes qu'après un intervalle assez long, pour leur faire comprendre ce que nous pensions de leur conduite. Jem seul fut d'abord refusé en dépit de ses protestations qu'il n'avait refusé de marcher qu'à l'exemple des autres.

Cependant Gert était parti sans attendre nos lettres et sans passer par les formalités de prendre congé de nous. Il nous devint suspect; c'était d'ailleurs un fripon endurci qui avait volé tous ceux avec lesquels il avait voyagé. Nous trouvions donc bien peu probable qu'il nous eût ainsi quittés sans un butin qui valût la peine d'être emmené. L'étendue de nos pertes ne nous fut connue que trop tard. Jeudi matin, tout ce qui nous restait de notre haras, c'étaient les traces des sept chevaux de Chapman accompagnées de celles de Gert et de son Boschiman hottentot Jan; quant à notre huitième cheval, qu'on ne pouvait pas monter, il avait été dédaigneusement laissé dans le bois. John Laing s'offrit immédiatement pour partir en chasse du voleur, et, avec le consentement de Chapman, je me joignis à lui. Jem voulut aussi nous accompagner; mais, bien que

je consentisse à lui pardonner, je refusai de l'emmener afin qu'il n'eût pas lieu de croire qu'on lui pardonnait parce que ses services nous étaient devenus nécessaires.

Les bœufs furent amenés et nous nous mîmes en chasse, escortés par Dokkie, Bill et Kalokolo montés, et par trois piétons, qui servaient de traqueurs. De même que la tortue à l'égard du lièvre, nous ne pouvions fonder d'espérance que sur quelque sentiment de sécurité qui entraînerait notre fuyard à s'attarder près de quelque eau, assez longtemps pour que nous pussions l'atteindre. D'abord nous avions peur qu'il n'eût persuadé aux Boschimans, qui étaient une centaine, de se joindre à lui; mais la piste montra qu'il marchait seul avec un ou deux autres. Il avait passé près du puits de Wahlberg et était allé boire au petit puisard à dix kilomètres plus loin; ensuite il avait pris par le territoire de chasse de Lamert, en se détournant légèrement au sud de notre ancienne route. Nous vîmes un troupeau de magnifiques élans et un certain nombre d'autres dispersés dans le fourré; mais, si nous en avions abattu quelqu'un, tous nos compagnons nous auraient laissés là pour le manger. Durant la nuit, nous entendîmes du bruit dans le bois à notre droite, vers le nord. Je conçus l'espoir d'enrôler de notre côté quelques Boschimans et, laissant les bœufs sous la garde de John, je m'avançai seul en poussant des cris, afin que nos voisins fussent bien assurés que nous ne venions pas les attaquer par surprise. Aussi, dès qu'ils

eurent vu nos figures et nos vêtements, ils déposèrent les arcs et les carquois qu'ils avaient saisis au premier moment, et ils nous apprirent, par l'interméd'aire de Dokkie, qu'ils avaient vu vers midi passer Gert avec sept chevaux.

Trois des Boschimans, tentés par notre promesse de leur donner des couteaux et du tabac à notre retour aux wagons, consentirent à nous accompagner. Je leur offris en outre une gratification si, grâce à leur habileté, ils réussissaient à prendre Gert sans le tuer. Pendant plusieurs heures, ils coururent avec nous ou devant nous. Un d'eux, qui était petit, prenait de temps en temps mon poignet avec des doigts aussi doux que ceux d'une dame et me plaçait la main sur les empreintes des fugitifs. La nuit cependant exerçait sur nos Damaras son influence ordinaire, et il devint impossible de les faire avancer. Pendant que nous les attendions, j'eus occasion de voir que nos amis Boschimans connaissaient la méthode usitée sur le Zambèse et parmi d'autres peuplades pour se procurer du feu. Ils choisissaient deux bâtons de bois assez durs : dans l'un, qui était un peu plus gros qu'un crayon, ils faisaient une petite entaille où ils inséraient la pointe de l'autre, qui était plus mince et plus dur ; ils faisaient rapidement tourner celui-ci entre les paumes des mains jusqu'à ce qu'ils eussent ainsi produit assez de chaleur pour enflammer une petite touffe d'herbe sèche et soigneusement choisie. Si l'un d'eux ne réus-

sit pas à allumer du feu, un autre s'assied en face de lui et, quand les mains du premier sont descendues à l'extrémité du bâton, il le saisit par le haut et le tient en mouvement jusqu'à ce que l'autre ait relevé ses mains. Naturellement nous nous opposâmes de tout notre pouvoir à ce qu'ils allumassent autre chose que leurs pipes, ce que même nous aurions bien fait d'empêcher.

Quand la lune se coucha, nos gens étaient loin en arrière; le dernier qui fût resté près de nous, Canoa, s'assit en disant qu'il retournerait jusqu'aux wagons. Nous crûmes qu'il reviendrait après s'être reposé un instant; mais nous ne le revîmes pas, non plus que les autres Boschimans, dont l'un portait mon fusil. Pourtant nous continuâmes notre course en la guidant sur les étoiles, car la nuit nous cachait la piste jusqu'à l'arrivée de l'aube; alors, après une heure de repos, nous repartîmes avec le jour et, comme nous nous trouvions sans vivres et sans eau, nous fûmes obligés de tourner au nord vers Tounobis afin d'y étancher notre soif. Après beaucoup de déceptions, nous reconnûmes la véritable chaîne bleue de la rivière. En y entrant, John découvrit deux melons d'eau. Il valait mieux les manger que de boire : nous ôtâmes leur croûte desséchée et nos lèvres en furent humectées bien plus longtemps. Vers midi, nous aperçûmes des chevaux qu'on menait à l'abreuvoir, mais ce n'étaient pas les nôtres. Ils appartenaient à Septembre, un des

hommes de Lamert, qui était en route pour porter une lettre à Chapman. John lui acheta un morceau de côte d'élan, et, après l'avoir mangé, j'écrivis à Lamert un billet pour l'informer du vol commis à notre préjudice par son homme, et un autre à M. Kraphol pour le prier d'user en notre faveur de son influence sur le chef Amral.

J'ai demandé à Septembre de m'embaucher une paire de Boschimans pour venir avec nous et pour suivre la piste avec l'intention de marcher vers l'ouest jusqu'à l'endroit où le sentier de Lamert rejoint la route de l'Abreuvoir de l'Eléphant, et, si Gert n'avait pas encore paru dans le pays, d'essayer de retourner sur lui du côté de l'eau. La maxime du Namaquois est « rien pour rien; » mais, comme j'avais un petit mouchoir de soie attaché sur le devant de ma chemise, je l'échangeai contre un peu de viande; puis, partageant ma couverture avec John, nous dormîmes tous les deux jusqu'à ce qu'il fît assez clair pour reprendre notre voyage. Les Boschimans, trouvant insuffisante la petite quantité de tabac que John avait avec lui, nous ont quittés sous le prétexte d'aller chercher de l'eau. Quant à nous, nous avons marché jusque vers midi, où nous nous sommes arrêtés. Alors, considérant que nous ne trouverions pas d'eau pour nous avant une soixantaine de kilomètres ni pour nos bœufs avant quatre-vingts, nous décidâmes qu'il était inutile de pousser plus loin nos bêtes déjà harassées. Un

parti de Boschimans que nous rencontrâmes nous donna deux melons en échange de notre reste de tabac. Comme nous n'avions pas de briquet sur nous, et que nous ne voulions pas gaspiller notre poudre pour faire du feu, ils essayèrent de s'en procurer en frottant deux bâtons suivant leur usage ; mais ils n'y réussirent point, peut-être à cause de la chaleur intense que produisait alors le soleil. Mon bœuf étant devenu boiteux et ne pouvant plus suivre que lentement, John eut la bonne idée d'aller à l'eau où il trouva trois de nos Damaras et d'où il me renvoya, par quelques Boschimans, une cantine pleine. Ceux-ci nous annoncèrent qu'ayant repris la piste dans la matinée, ils avaient trouvé deux ou trois de nos chevaux, parmi lesquels un de nos meilleurs, trop gros pour que Gert, qui était petit, pût le monter ; on les avait égorgés afin qu'ils ne fussent pas employés contre ce misérable, qui, en outre, avait engagé un certain nombre de Boschimans, pour nous surveiller et pour l'avertir en cas de danger. Par la suite, nous avons découvert qu'il s'était représenté comme autorisé par Lamert à voler à Chapman ses chevaux. J'ose espérer que c'est un mensonge inventé seulement pour expliquer comment il les possédait. Parmi les hauts faits de ce scélérat, il faut, à ce qu'il paraît, compter l'assassinat d'un Damara et de sa femme, qui nous suivaient avec l'espoir d'avoir une part de notre nourriture et qu'il rencontra lorsqu'il courait sur nos traces

après notre départ de l'Abreuvoir de l'Eléphant. En revenant, nous dormions quand la fatigue nous empêchait d'avancer, et nous nous remettions en selle après avoir pris quelque repos. Nous étanchions notre soif avec des melons d'eau ; ou, quand ils nous manquaient, nous sucions, comme les Boschimans, à l'aide d'un roseau, l'eau amassée sous le sable (1), ou bien nous allions au puits boire l'eau salie par les bestiaux. On peut à peine concevoir le mal que nous avions à monter nos bœufs surmenés. Un cheval fatigué est déjà désagréable ; mais l'ennui que donne un bœuf est au-delà de toute expression. Il n'y a pas de fouet qui suffise à le faire lourdement trotter au-delà d'une douzaine de mètres, et on ne peut que rester assis sur lui avec la patience d'endurer le mal que vous font les reins tandis qu'il parcourt à pas comptés une interminable route. Enfin, le dimanche soir, comme nous approchions des wagons, nous rencontrâmes Tapyinyoca en compagnie de plusieurs autres qui nous apportaient des provisions et nous le laissâmes passer derrière nous. Au bout d'un kilomètre et demi, nous finissions notre course et je pouvais, avec mon ami, me consulter sur les mesures à prendre dans notre malheur.

Le lundi 16, Chapman a fait venir le vieux Dikkop et, lui exposant ainsi qu'à un ou deux autres l'impos-

(1) Voir *Explorations dans l'Afrique australe*, par D. Livingstone, et, dans notre abrégé, le chap. 1. — J. B.

sibilité où nous nous trouvions de fournir de la nourriture à tout notre monde, à présent que nous n'avions plus les moyens de courir après le gibier, ainsi que l'importance des lettres dont on le chargerait, il le pria de retourner à Otchombinde et de remettre en passant ses dépêches à Amral, en le consultant sur la façon de se procurer de quoi vivre en route et de se faire payer en rentrant chez lui. Dikkop n'a pas le moins du monde envie de s'en aller et, tous deux, nous regrettons de nous séparer de lui; mais la nécessité de diminuer le nombre de nos gens est absolue. Malgré les irrésolutions que nous donnent les circonstances où nous sommes, nous demeurons pleins de courage et d'espérance et, avec l'aide de Dieu, nous irons jusqu'au bout.

Chapman a écrit une réponse à la missive du chef Amral. Il l'informe que notre voyage est déjà trop avancé pour que nous retournions à la Fontaine de l'Eléphant; que, quant à envoyer les deux hommes qu'il réclame, ce serait de la folie puisqu'il n'y a pas d'escorte pour les conduire; que d'ailleurs nous les avons déjà punis pour avoir apporté dans nos wagons le butin fait sur les Boschimans; qu'enfin le mieux sera, pour faire une enquête sur la mort de leur victime, d'attendre notre retour, afin que nous, ou le frère de mon ami, pussions être présents et veiller à l'équité du châtiment qu'on ordonnera.

Dikkop a plaidé de tout son cœur sa cause pour demeurer avec nous : les femmes, a-t-il dit, ne deman-

deront pas de viande et vivront comme elles le pourront des racines qu'elles arracheront; quand la viande sera rare, on n'en distribuera qu'aux hommes de service. Nous y avons consenti; les femmes n'espèrent plus la chance de faire un bon repas que quand la viande sera abondante.

Nous avons donc choisi Kalokolo, Cahitsi, Jaquette-Rouge, et un autre, pour nos envoyés. On leur a tué un bœuf et on a pourvu à leur nourriture subséquente ainsi qu'à la solde de leurs gages, à Otchombinde. On leur a confié les lettres pour Amral et pour la malle d'Angleterre, puis, avant la fin du jour, ils s'étaient mis en route.

A Ghanzé, où nous étions, on se procure l'eau en creusant un trou formé par la rupture des molles stratifications du calcaire, dont les bords, au côté septentrional, s'élèvent en une falaise de $0^m90$ à $1^m50$ de profondeur. On y reconnaît trois dépôts horizontaux de trente à quarante-cinq centimètres d'épaisseur et perforés de trous verticaux. Par dessous, le déplacement du calcaire laisse à découvert des sommets de roche dure, gris vert, dirigée de l'est à l'ouest et contenant de belles veines de quartz. Je ne puis pas décider si c'est une roche originairement ignée ou du grès altéré et partiellement réduit en fusion par la chaleur. Les roches supérieures doivent être de formation tout à fait récente; car, sur leur surface, à quatre-vingt-dix centimètres au-dessus du sol, nous avons trouvé une

dent molaire d'un animal de moyenne taille ayant encore tous les caractères d'un os, et la partie plate du creux est pleine d'empreintes émiettées de pieds d'éléphant, produites à l'époque où la pierre était encore molle. Il n'y a pas beaucoup de temps qu'ici l'eau s'étendait assez pour qu'un homme, à l'affût d'un côté de l'étang, ne pût que rarement toucher de sa balle le gibier qui buvait de l'autre côté.

Nous dételâmes dans un petit bosquet situé à trois cent cinquante mètres au sud du puits. Les plantes épineuses y étaient en grand nombre. D'abord je remarquai la grande capsule à crochets de la plante grimpante qu'on appelle parfois haak-doorn, mais, avec plus de raison, l'accrocheuse ou la plante à grappins. J'en vois un noble échantillon qui pend sur mon wagon; les branches, tout de leur long, sont garnies d'épines, petites, mais très-fortes, en forme d'hameçons aigus, disposés deux par deux et déchirant le plus cruellement du monde la chair qu'elles attrapent. Les ramilles de la *wagt-een-beetje* sont armées d'une épine droite; mais les épines en crochet y poussent en paires, opposées l'une à l'autre. Il faut bien en effet *s'arrêter un peu,* comme le nom l'indique en hollandais, si cette plante prend une fois vos vêtements. Ensuite vient le haak-en-steek, dont le croc très-court vous tient ferme et de façon à ce que, si vous voulez vous en débarrasser brusquement, il vous enfonce une paire d'épines droites qui ont cinq centimètres de long et

sont aiguës comme la plus fine aiguille. Enfin voici le motjiharra ou la mère des Damaras, avec ses rudes pointes cruciformes; la mimosa commune aux épines blanches, l'acacia épineux, et tant d'autres que je n'en sais pas les noms (1).

En fait il n'y a pas d'autre classification à faire avec ces sortes de plantes que d'imiter la division du docteur Kirk : la première classe déchire les vêtements; la seconde déchire la chair ; la troisième, les vêtements et la chair tout à la fois.

Nous avons attendu ici le retour de nos aventuriers

(1) Il est utile de comparer à ce passage un extrait des *Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe*, par le docteur Livingstone, p. 386, auquel se trouve joint l'image d'une capsule de la plante à grappins : « Il y a dans le sud une immense quantité de plantes et d'arbres épineux de toute espèce et des épines de toutes les tailles et de toutes les formes : droites, longues et minces, courtes et grosses, en crochets, en hameçons, en fers de lance, en alènes, et si fortes et si coupantes qu'elles tranchent le cuir comme un rasoir; les gousses, les noix, les capsules, en un mot tous les *étuis* qui renferment les graines de ces plantes, sont épars au milieu de ces appendices : l'un est plat comme un schilling et porte deux épines au centre, afin de s'attacher au pied du premier animal qui marchera dessus par hasard et de se faire transporter, parfois, à une distance considérable ; un autre qui appartient à l'*uncaria procumbens*, appelée vulgairement *plante à grappins*, est armée d'une quantité d'épines effroyables, qui lui permettent de s'accrocher à tout ce qui passe; lorsqu'il s'attache au mufle d'un bœuf, le pauvre animal s'arrête et mugit de douleur et d'impuissance. » Le wagt-en-beetje est aussi fort bien nommé acacia *detinens* ou *qui arrête*. — J. B.

partis pour dépister Gert jusqu'aux confins du désert. Là, il vivait loin de toute eau, ne faisant jamais abreuver les chevaux deux fois à la même mare. Trois ou quatre élans avaient été tués par lui et, outre son sérail personnel, il avait attiré une tribu de Boschimans, dont quelques-uns allaient chaque jour à la découverte des partis que nous pourrions envoyer à sa poursuite. Ces précautions avaient empêché les nôtres de parvenir dans son voisinage et le seul plan qu'ils pussent nous proposer était de se cacher dans un des camps des Boschimans pour y attendre l'occasion où ils pourraient mettre la main sur notre larron.

Le mardi 24, après les avoir bien récompensés de la peine qu'ils avaient prise, et sans avoir encore rien décidé sur le parti à tirer de leur rapport, nous avons quitté Ghanzé et nous avons marché en avant. Quand nous avions soif, les Boschimans nous arrachaient des racines. L'une d'elles avait, dans sa plus large circonférence, un mètre et, dans la moindre, soixante-quinze centimètres. J'ai constaté cependant que ce sont celles dont la dimension est modérée qui sont le plus agréables; leur jus a l'apparence et le goût du lait. Les graines tiennent à une sorte d'écheveau de fibres, dans de longues gousses en fuseau rond, de dix à quinze centimètres en longueur et plus épaisses qu'une plume d'oie. Ce don inestimable que la Providence a fait à cette terre sans eau s'appelle markwhae ou

marfwhae (1). D'après mon expérience, il vaut mieux pour se désaltérer en mâcher même un petit morceau que d'avaler n'importe quelle quantité d'eau

Quand nous eûmes marché douze heures, nous dételâmes près d'un puits appelé par les Boschimans Zaounce et par les Betjouanas Lietjie Pierie, noms qui tous deux signifient la Fontaine du Loup, c'est-à-dire de l'Hyène. C'est la Fontaine Puante d'Andersson.

Un Boschiman qui arrive de Coobie nous apprend que notre bétail n'a encore eu d'eau qu'en partie et que la place manque complétement de gibier; cependant, suivant Chapman, il n'y a jamais fait défaut. Alors le Boschiman nous a dit cette phrase qu'il empruntait aux Betjouanas : « Le Très-Haut a tué ce pays. »

Chapman a pris les devants pour aller vers l'eau ; je suis resté pour mettre à jour ma carte achevée déjà jusqu'à l'Abreuvoir de l'Eléphant. Avant le coucher du soleil, le bétail est retourné, nous avons attelé immédiatement et nous sommes partis à travers le bois, malgré des temps d'arrêt sans cesse renouvelés ; enfin, vers onze heures et demie, nous avons trouvé Chapman établi sous un bosquet à une centaine de mètres au sud des puits de Coobie.

(1) Levaillant (1er voyage) appelle *kamero* une racine de la forme d'un radis, grosse comme un melon, merveilleuse pour étancher la soif, et *kaanap* une espèce de pomme de terre dont on suce le suc laiteux et très-doux. — J. B.

Le dimanche 29, nous avons été visiter les puits que les Damaras sont en train d'élargir, parce que nos bœufs n'ont pas encore d'eau à leur contentement. Jadis il y avait ici un *vlei* ou petit lac d'au moins cent mètres en ligne droite (1). Au dernier voyage encore, Chapman y a trouvé en abondance de l'eau pour ses bœufs et pour ceux de Lamert. Maintenant, après avoir creusé huit pieds à travers la boue, la pierre calcaire et un lit de cailloux, nous avons à peine trouvé de quoi en prendre dans des seaux pour le bétail. La piste des éléphants a régulièrement fait une coupure dans la boue séchée par le soleil et, à ce que je crois, elle se durcira avec le temps comme celle qui est à Ghanzé. Nous avons rangé les wagons à plus de huit cents mètres au nord de l'eau; nous avons disposé notre pavillon et notre paravent, et fait tous les préparatifs pour camper ici peut-être deux ou trois mois. Un acacia à gomme douce ombrage les wagons, et nous faisons à l'entour une enceinte avec les mêmes arbres pour tenir les chiens à distance. Précaution inutile! puisque le passage que nous devons laisser libre pour nos allées et venues ne peut pas leur être interdit.

(1) La carte de M. Baines indique que, le 30 mai 1863 un grand étang s'était reformé en cet endroit. — J. B.

# CHAPITRE V

## SÉJOUR A COOBIE

L'inoculation est-elle une garantie pour le bétail? — Bill est le plus laborieux de nos Damaras. — Toilette de Couloloa. — Décence damarienne. — Circoncision. — Jeunes filles boschimanes. — Léchoulatébé, chef des Betjouanas du lac Ngami. — Il convoite nos fusils. — Ses chiens. — Le santalier et le baobab. — Effets des premières pluies. — Je me fais des formes. — Cajumbie conduit une expédition pour recouvrer nos chevaux. — Les eaux reçoivent le nom de leurs possesseurs. — Plaintes réciproques des gens envoyés contre Gert. — Comment les Africains fument. — Snyman. — Son accord avec nous. — Le Boschiman Coobie du lac Coobie.

Nous avions conçu l'espérance que la mortalité diminuerait parmi notre bétail; mais on vient de nous dire que sept ou huit bêtes refusent de manger ou montrent les symptômes préliminaires, c'est-à-dire ont une toux âpre et courte. En fait, l'inoculation en beaucoup de cas ne semble pas une garantie; nous ne saurions pas en expliquer la raison : peut-être le virus n a-t-il pas eu d'effet, peut-être la queue a-t-elle été

coupée trop tôt. Nous avons à ce sujet de fréquentes consultations ; nous prenons en considération et nous examinons mûrement toutes les causes que nous pouvons imaginer à notre malheur. Je n'ai eu sur ce sujet aucune expérience et Chapman en avait eu fort peu ; penser que nous sommes en train d'en acquérir est donc la seule consolation qui nous reste. Dans un ou deux cas, où le bétail est mort dans l'isolement et où rien n'a manifesté la maladie à laquelle il a succombé, nous soupçonnons l'usage des flèches empoisonnées que porte un de nos bouviers ; le désaccord des relations que nous font nos hommes, combiné avec plusieurs observations que John nous a transmises, comme l'eau trouvée dans la panse, une effusion récente de sang, etc., nous donne lieu de croire que la mort d'un bœuf de monture, lorsque nous courions sur la piste de Gert, a eu pour cause unique le peu de désir que les Damaras avaient de nous suivre.

D'après le rapport des Boschimans, il y a près du lac Ngami deux wagons. Or Chapman pensait y rencontrer un négociant qui lui doit plusieurs centaines de livres pesant d'ivoire. John s'est donc offert pour aller examiner si nos espérances étaient fondées et surtout s'il y aurait, dans ce cas, moyen de troquer une partie de la dette pour des chevaux, ou d'en payer le prix avec l'ivoire que le chef doit avoir réuni près du lac pour Chapman. Comme nous ne voulons pas transporter la contagion parmi les troupeaux des naturels, nous

envoyons des Damaras qui, à mi-chemin, nous ramèneront nos bœufs de monture, et John est chargé d'informer le chef que nous irons le trouver aussitôt que nos bœufs seront tout à fait rétablis.

Ici les Boschimans n'ont aucun dégoût pour manger de la viande de bœuf domestique ; ils viennent donc nous en demander leur part quand nous en tuons un, et nous apportent des morceaux de défense que les éléphants cassent en fouillant le sol pour arracher des racines ; quelquefois une touffe de plumes d'autruche ou une peau de léopard, à troquer pour du tabac.

En voyant que, de temps à autre, nous demandons aux Boschimans de petits services, nos Damaras se sont imaginé qu'ils ne pouvaient faire rien de mieux que d'imiter notre exemple ; mais, à dire vrai, ils ont perfectionné la méthode d'une façon merveilleuse. Ces mêmes drôles, qui naguère s'élançaient pour obéir au moindre mot d'un Hottentot tandis qu'ils délibéraient sur la convenance de faire notre service, rejettent maintenant leur tâche sur nos visiteurs, avec un ton si impérieux que nous nous voyons obligés de leur rappeler qu'ils sont payés et nourris pour nous servir, et que les Boschimans ne le sont point. Je ne voudrais pas dire que la politesse n'a aucun effet sur un sauvage ; mais, en vérité, il semble que la majorité d'entre eux n'accompliront une tâche que s'il leur est absolument impossible de s'y soustraire sans crainte de châtiment. Même leurs vêtements, ils ne les rac-

commoderont pas tant qu'ils auront lieu de croire qu'ils en recevront de neufs en nous en demandant. L'autre jour, Chapman a dû s'établir en surveillance et presque forcer ces individus à se mettre à préparer la peau d'un veau pour s'en faire des brodequins. Comme j'avais jadis fondé quelque espérance sur Tapyinyoca, je lui ai donné des vêtements et des couvertures et lui ai fait toutes les faveurs possibles ; pourtant la façon d'une paire de sandales damariennes que j'attendais en retour a été retardée de jour en jour, jusqu'à ce que Chapman, qui m'avait entendu lui en dire quelques mots, ait fini par se donner la peine d'aller aux huttes des Damaras pour obliger Tapyinyoca à se mettre à l'ouvrage.

Bill jusqu'ici est le seul qui travaille sans y être forcé ; lui et la jeune fille Couloloa sont devenus notre Ganymède et notre Hébé, pourvu qu'on entende bien que le nectar qu'ils nous versent est le thé ou le café. Bill est aussi le seul de nos gens qui nous ait, avec son fusil, rendu quelque service. Dans les deux dernières journées, il nous a apporté cinq pintades qui, en compagnie d'autres oiseaux altérés, étaient venues boire à notre eau. Je crois que les femmes y vont régulièrement chaque matin repêcher des pigeons, des perdrix et des pinsons qui s'y sont noyés. Leur butin dépasse deux douzaines d'oiseaux tous les jours.

Couloloa a perdu sa blanche ceinture de jeune fille ou en a disposé d'une ou d'autre façon ; le fait est

qu'elle ne porte plus par devant que le tablier à franges et par derrière qu'un petit morceau de cuir souple. Cette ceinture consiste en petites pièces circulaires de coquilles d'œuf d'autruche, percées au milieu et attachées comme des boutons, avec les côtés plats posés conjointement; les cordons sont ensuite mis à côté l'un de l'autre jusqu'à ce qu'ils composent une ceinture large de quinze à dix-sept centimètres en travers de laquelle on coud pour la maintenir des pièces de cuir raide, à peu près comme les baleines dans un corset. La coiffure de ces Damariennes demande beaucoup de travail. La calotte est en cuir fort, appliqué et plié de manière à prendre, lorsqu'il est encore mou, la forme de la tête; on la lui conserve par des piqûres qui servent d'ornement; les oreilles semblent un peu moins épaisses et sont aussi piquées d'une façon qui leur donne le creux convenable. En avant, l'espèce de rideau ou de voile, destiné à garantir du soleil, est de cuir très-souple, qu'on roule plus ou moins à volonté. Par derrière, les longs cordons de tubes de fer qui pendent sur le dos étaient jadis faits de bon et véritable fer acheté, comme les sagaies et les autres ornements de métal, dans l'Ovampo. Maintenant, depuis que les Anglais visitent ce pays, on substitue ordinairement au fer des morceaux d'anneaux et d'étain.

Le poids d'une pareille coiffure est vraiment considérable. Aussi, un jour que je croyais voir Couloloa qui me servait de modèle, fatiguée, je l'engageai à me



Homme et femme Damaras (p. 88).

laisser son bonnet et à se retirer dans sa hutte ; mais j'appris alors que ce serait la plus terrible inconvenance dont une femme de cette tribu pût se rendre coupable. Si Dikkop n'était pas mort de honte en voyant sa fille rentrer avec sa tête rasée, sans coiffure, il l'aurait certainement tuée pour la punir de paraître à ses yeux dans un semblable déshabillé. Une infidélité prouvée ne serait rien parmi ces gens-là comparée à l'injure d'une pareille indécence. Les ornements de fer qu'on porte sur les chevilles en guise de guêtres sont aussi ordinairement fabriqués dans l'Ovampo. Les sandales, dans une peinture, paraîtraient trop grandes; mais on les fait ainsi exprès : les extrémités pointues s'en projettent à sept ou dix centimètres au-delà des doigts et des talons; la lanière passe à travers la semelle entre le grand orteil et le doigt voisin, enveloppe le talon et est retenue vers le milieu du pied par une plus petite, attachée de chaque côté à la semelle.

Un jour, tout notre monde a été employé à rassembler le bétail pour examiner si l'enflure des queues était venue au point nécessaire pour l'amputation. A dire vrai, la vue de ce troupeau de jeunes veaux de toutes grandeurs, destinés à passer leur vie sans pouvoir se défendre contre les attaques des mouches qui désireraient se régaler du sang de pauvres bêtes dépourvues de queues, m'inspirait de la pitié.

Nous avons reçu de John une lettre où il nous informait que le chef du lac était fort satisfait de la précaution prise par Chapman, pour le prévenir de la maladie de son bétail; il avait de l'ivoire et montrait grande envie d'entamer les affaires; mais John n'avait trouvé aucun cheval à vendre.

Les Boschimans viennent de célébrer une cérémonie qui n'a pas lieu tous les ans et dont les rites sont tellement secrets qu'aucun homme de la tribu n'a le droit d'en parler, au moins en présence d'étrangers; il paraît même qu'aucun homme, si ce n'est l'espèce de prêtre qui est chargé de la cérémonie, n'en connaît à fond les mystères. Elle concerne celles des jeunes filles qui atteignent à peu près en même temps leur douzième ou leur quatorzième année (1), et a pour objet de sanctifier le commencement de l'éducation qui les prépare aux duretés de la vie qu'elles auront à mener. A cet effet, les jeunes filles sont classées, dès le temps de leur naissance, et, durant l'année de leur initiation, elles sont dressées sous la direction de vieilles matrones à tous les devoirs domestiques. Sans vêtements, et par le froid perçant du grand matin, on les envoie prendre de l'eau aux puits les plus éloignés; elles coupent et portent sur la tête de lourdes charges de bois, elles manient du fer chauffé au feu; elles passent par

(1) Il est singulier que le médecin français, Em. Godard, qui a si prématurément été enlevé aux sciences et à sa patrie, ait trouvé cette coutume pratiquée à l'autre extrémité de l'Afrique, en Egypte. V. *Egypte et Palestine*, chap. III, § 2. — J. B.

tout le train-train et par toutes les fatigues pénibles qu'elles retrouveront après le mariage (1). Mais, pendant ce temps, elles jouissent de certains priviléges. Si elles attrapent un jeune garçon, elles peuvent le tourmenter de toutes les façons et lui donner des leçons pareilles à celles que reçoivent les hommes de Succoth, c'est-à-dire à coups de verges et d'épines; à tel point que ces douces institutrices s'enorgueillissent à qui mieux mieux du traitement qu'elles ont infligé et en raison du temps qui s'écoule avant que la leçon soit effacée de la mémoire, comme de la peau, de leur infortunée victime. Une habitude superstitieuse assure à leurs excès de pouvoir l'impunité. Personne n'ose leur résister et les hommes mêmes n'échappent pas toujours de leurs mains sans emporter des traces profondes du traitement qu'elles leur ont fait subir.

Ce que j'entends dire me donne lieu de croire que Léchoulatébé, le chef du lac, est doué d'un caractère assez remarquable. Chapman m'a raconté, à peu près comme Anderson l'a publiée, l'histoire des deux Boschimans qu'il a liés à une couple de chevaux précédemment perdus par eux, et qu'il a ensuite fait jeter dans un ravin, en leur ordonnant de veiller désormais à ne plus perdre les chevaux qu'on leur confierait. Plus tard, j'ai appris qu'en 1854, lorsqu'il fut attaqué,

(1) L'éducation des garçons, qui forme la contre-partie de l'éducation des filles, est décrite par Livingstone. Voir *Explorations dans l'Afrique australe*, et notre abrégé, chap. II. — J. B.

à ce que je crois, par Sékélétou (1), les Boschimans, qui étaient de son parti, trouvèrent l'occasion bonne pour lui enlever une portion de son bétail. Ses gens ne purent pas repousser, ni n'osèrent poursuivre, ces *serpents* du désert. Léchoulatébé laissa croire qu'il supposait qu'on l'avait regardé comme mort, et son bétail, comme dépourvu de maître. Les Boschimans avaient eu faim. L'affaire parut donc oubliée. Plus tard Léchoulatébé envoyait aux Boschimans un homme pour troquer du tabac contre des peaux. Il effaça chez eux toute inquiétude par les égards perfides qu'il leur témoigna longtemps. Puis il annonça une grande battue; mais le gibier qu'il y traqua, ce furent les Boschimans eux-mêmes. On les surprit, on les désarma, on les amena devant son tribunal. Il présida à leur égorgement, de sang-froid, rendant leurs derniers moments plus amers par toutes les railleries et tous les sarcasmes que son imagination pouvait lui suggérer. Un des acteurs de ce drame sanguinaire, qui plus tard se trouvait au service de Chapman, racontait avec un plaisir évident le rôle qu'il y avait joué. Si je ne me trompe pas, c'est alors que Léchoulatébé avait envie de se faire justice aux dépens de notre ami Gert, et que Chapman intercéda pour sauver la vie à ce

(1) Les commencements des règnes de Léchoulatébé et de Sékélétou sont racontés dans les *Explorations de l'Afrique australe*. Voir notre abrégé, chap. I et II, et pour la mort de Sékélétou et la décadence des Cololos, le chap. VII. — J. B.

drôle. Une autre fois, les Damaras s'étant révoltés, Léchoulatébé était tout disposé à saisir l'occasion pour noyer dans le sang quelque vieille querelle; Chapman et Edward refusèrent l'offre qu'il leur fit d'y prendre part et, lui empruntant des chevaux, réussirent, par des moyens plus humains, à ramener les fugitifs à leur devoir.

C'est le 11 octobre que John a été de retour de son excursion au lac. Léchoulatébé l'avait bien reçu, et, comme on l'a dit plus haut, s'était montré fort satisfait de nos précautions pour tenir son bétail à l'abri de la contagion qui décimait le nôtre. Cependant il était si pressé de commencer les affaires qu'il proposait de nous envoyer une demi-douzaine de ses bœufs à la rencontre d'un de nos wagons pour apporter chez lui les mousquets, la poudre, et tout ce que nous voulions vendre. L'explication de son empressement se trouve probablement dans la guerre que se font Sékélétou et Licomo, qui se disputent l'autorité chez les Cololos, et la crainte que le vainqueur, après la défaite de son rival, ne fasse une invasion dans le pays du lac. Naturellement Léchoulatébé désire être prêt à toutes les éventualités et se montre fort désappointé de ce que nous n'avons pas tué Gert et de ce que nous manquons de chevaux à vendre.

Les environs du lac abondent en gibier. John a vu sur sa route des troupes de gnous tavelés, et de springboks, quelques girafes, deux rhinocéros, etc. En tour-

nant une pointe du lac, les naturels lui ont signalé un alligator, qu'à leur grande joie il a envoyé au fond de l'eau avec une balle dans le crâne. Des bulles d'air qui, longtemps après, montaient à la surface, indiquaient sans doute l'endroit où il se mourait. Lorsqu'un coudou ou waterbok, littéralement une gazelle des eaux, entre dans les roseaux, les Boschimans lui ferment toutes les avenues et généralement arrêtent et tuent l'animal, quand il essaie d'en sortir. On nous a apporté six ou sept défenses d'éléphant qui sont probablement le produit d'une chasse dont nous avons entendu parler. Cependant il nous paraît vraisemblable que la cause même qui facilite notre voyage vers le Ngami, c'est-à-dire la saison pluvieuse remplissant les citernes et les sources le long de la route, va permettre au gibier de se répandre dans tout le pays, en sorte que le lac n'en aura plus lorsque nous y arriverons.

Léchoulatébé est un véritable amateur de fusils, et on dit qu'il juge mieux de leurs qualités que la plupart des Européens. La portée de la carabine raccourcie dont se sert John l'a frappé. Dans le cours de ses questions sur les armes que nous avions, il a appris que je possède une carabine se chargeant par la culasse : « Ah ! a-t-il dit, j'en ai une pareille qui peut tirer sept coups de suite. » C'est sans doute une arme de Colt, que Green lui a vendue.

Il a une meute de chiens sauvages, issus d'un chien que Chapman lui a cédé jadis ; il en a, par l'éducation,

amélioré les facultés et en a fait les gardiens de son harem. S'ils déchirent de temps à autre un homme ou une femme, cela rentre dans leurs exercices. Pendant que John était à la ville, ils ont jeté à terre une malheureuse femme; personne n'y a fait attention. John a ramené trois hommes. L'un est serviteur de Snyman, qui doit à Polson et à Chapman un millier de livres pesant d'ivoire. Les deux autres viennent de la part de Léchoulatébé chercher un présent de thé, de café, de sucre et surtout d'eau-de-vie. Leur mission est d'espionner le serviteur de Snyman. Un d'eux l'accompagne toujours et partout, si bien que celui-ci ne peut être chargé d'aucun message dont les termes ne soient pas transmis au chef.

Durant ces derniers jours, un petit arbre, appelé santalier, s'est orné de belles fleurs d'un jaune pâle, qui tombent avec beaucoup de grâce de ses longues et délicates ramilles. En les examinant pour les dessiner, j'ai constaté que des fleurs de la même grappe portaient des étamines en nombre variable de douze à plus de vingt; mais le pistil échappa longtemps à mes recherches. Nous envoyâmes cueillir des branches à plusieurs arbres et enfin nous reconnûmes que quelques-unes des grappes avaient, mêlées aux fleurs qui portaient les étamines, deux ou trois fleurs nanties d'un pistil se déployant en six parties sur un petit réceptacle central en forme de sphère. Chapman m'apprit ensuite qu'il avait trouvé un petit mowana ou

baobab (1). Je fus très-surpris de le voir sous la forme d'un grand bloc de racine irrégulière ayant l'apparence d'un rocher, d'où sortait un tronçon de plus d'un mètre vingt en hauteur, plus semblable à un saule étêté qu'à un autre arbre, avec des groupes de jeunes ramilles, les unes fraîches, les autres brisées, sortant de ses flancs décharnés et donnant au premier coup d'œil toute autre idée que celle de la jeunesse et de la vigueur. Les plus petits baobabs que j'avais vus sur les bords du Zambèse ayant trente centimètres de diamètre, étaient des arbres élancés, de bon port et à l'air jeune. Ceux de l'Australie, avant que la vieillesse eût rendu leurs troncs goutteux, étaient lisses et ronds, avec un long col comme celui d'une bouteille de champagne; en effet si, au bouchon de cette bouteille on fichait un petit rameau qui en sortît, on aurait une assez fidèle représentation des baobabs australiens.

Chapman a remarqué, comme moi, qu'il est fort rare de voir un jeune baobab, et est étonné que j'en aie vu un de trente centimètres de haut.

Des Boschimans sont venus un jour nous dire que le chef Amral avait fait poursuivre Gert et qu'il est désolé qu'un de ses gens ait *gâté la route* dont se servent les Anglais et par laquelle les Namaquois reçoivent leurs provisions d'armes, de munitions, de

(1) L'*Adansonia digitata*. On en trouvera l'image dans les *Explorations de l'Afrique australe*, par le docteur Livingstone, p. 411. — J. B.

vêtements, etc. La mauvaise habitude qu'a prise Dokkie de toujours vouloir répondre aux questions, même quand il ne sait rien de ce qu'on lui demande, nous a fait croire que Gert avait été obligé de couper la gorge au reste de nos chevaux, que ceux qui étaient à sa poursuite lui avaient enlevé son fusil et qu'ils avaient avec eux une couple de wagons appartenant à des blancs. Mais le vieux Boschiman qui sait parler la langue des Betjouanas est arrivé le vendredi 18, et, dès-lors, Chapman a pu apprendre que Gert a brisé son fusil en chassant les élans; qu'il a encore nos chevaux; que ceux qui le poursuivent sont à pied et que les prétendus wagons n'existent pas. Nous avions conçu l'espérance que c'étaient ceux d'Henry Chapman et véritablement nous avons de la peine à y renoncer.

Les effets du peu de pluie qui est encore tombée deviennent de plus en plus sensibles. La surface meuble du sol paraît aussi sèche que jamais; mais, en fouillant à une dizaine de centimètres, on s'aperçoit que l'eau a filtré à travers et est arrêtée, retenue par le sol inférieur. Les feuilles, brûlées par le soleil et desséchées des divers bulbes reprennent de la vigueur, et nous voyons avec curiosité quelques centimètres de feuille, en forme de langue fraîche et verte, terminés par une extrémité, semblable à un ciseau, sèche et jaune. Les arbres ont aussi leur part de la vivifiante influence, et celui qu'on appelle motjiharra, ou mère

des Damaras (1), juste en face de mon wagon, prend réellement un bel aspect avec ses grappes de semences inclinées, richement colorées en un jaune brun, qui s'enlève sur le vert du nouveau feuillage dont l'effet adoucit et voile à moitié les parties anguleuses de la tige.

La méthode qu'emploient ordinairement les Namaquois, et à peu près toutes les tribus de l'Afrique méridionale, pour fabriquer des chaussures est exactement celle que, d'après la tradition, les montagnards suivaient encore en Ecosse il y a moins d'un siècle. Le pied, posé nu sur le cuir, est dessiné de façon à donner une semelle exacte; ensuite on taille et on adapte de la même manière les parties qui forment l'empeigne. Aujourd'hui, je me suis imaginé de procéder dans l'art du cordonnier en abandonnant la méthode primitive pour une plus civilisée, et de donner en outre aux échantillons des bois de ce pays une utilité qui empêchât désormais qu'on les rejetât du wagon à mesure qu'il s'emplirait. « Je me suis donc fait », comme dit Robinson Crusoé, une paire de formes avec le bois de l'acacia gommier.

D'abord, les Damaras se montraient passablement étonnés de voir ce pied de bois se dessiner peu à peu; puis, quand ils eurent observé comment je m'en servais pour faire des chaussures qui m'allassent bien,

(1) Cet arbre déjà noté pour ses redoutables épines, p. 80, est amplement décrit au chap. VI. — J. B.

ils comprirent immédiatement et admirèrent l'utilité de la forme.

Le 23 octobre 1861, mon thermomètre, placé dans le wagon, qui est l'endroit le plus frais que je connaisse, marquait à midi 35 degrés centigrades. Un second thermomètre qui, comparé avec le premier, marquait un peu plus de 36° 1/2 quand on s'en servit, descendit dans une bulbe humide à 20°; montrant 16° comme effet de l'évaporation; dans l'eau fraîchement tirée du puits, il indiquait 25°; au soleil, il s'éleva jusqu'à 57°.

Comme les Boschimans affirmaient qu'il leur était aisé à présent de rattraper nos chevaux, parce que, disaient-ils, on les laissait paître jour et nuit, depuis que Gert, ayant brisé son fusil, n'avait plus occasion de les monter, Chapman en a chargé un ou deux d'aller avec les Damaras à leur recherche. Les autres, avec toutes les formalités requises, entrèrent à notre service, nous tenant lieu d'otages pour la bonne conduite de leurs compatriotes. C'était une pauvre garantie après tout, car rien ne peut les retenir, si ce n'est l'idée exagérée qu'ils se font de notre pouvoir et la perspective de recevoir chaque jour leur ration.

Au grand mécontentement des cochers, espèces de jeunes présomptueux qui atteignaient leur âge viril, les Damaras furent mis sous les ordres d'un beau garçon nommé Cajumbie, l'un des vieux serviteurs de Chapman. Ils reçurent l'ordre de se borner exactement

au service dont on les chargeait, d'obéir à leur chef, de se bien comporter avec les Boschimans, tout en les surveillant scrupuleusement, afin de les empêcher de nous tromper. Surtout il leur était enjoint de prendre bien garde de ne pas se laisser voler leurs fusils, attendu qu'un seul Hottentot à cheval, pourvu d'un de leurs fusils à deux coups, suffirait amplement pour les abattre tous les huit comme des oies.

Nos gens étaient en route un peu après midi; nous les suivîmes quelque temps du regard. Tout ce qu'ils ne voulaient pas porter, ils l'avaient chargé sur les épaules de leurs guides et nous avons lieu de craindre que le penchant qu'ont tous les sauvages, lorsqu'ils le peuvent, à tyranniser ceux qui sont plus faibles qu'eux ne fasse avorter l'entreprise.

Chapman est fort disposé à contester que je puisse appeler cet endroit Cobis suivant l'orthographe d'Andersson. Le Boschiman qui l'habitait jadis s'appelait Coobie, dit-il, comme se nomme encore son fils qui est parmi nous. L'endroit est considéré comme une espèce d'avant-poste ou de piquet des Betjouanas. En Afrique, l'eau où boit un homme en prend bientôt le nom, que continue à porter, par effet de convenance, celui qui succède à l'autre dans le poste (1). C'est très-probablement pour ces motifs, qu'une série de stations, le long des mares formant abreuvoir dans une même ri

(1) V. page 108.

vière, portera des noms différents. Un Européen, ignorant cette coutume, arrive à un des abreuvoirs et donne à tout le fleuve le nom qu'il avait à l'endroit où il l'a rencontré; un autre, de la même façon, désignera le cours entier par le nom qu'il entendra prononcer au poste le plus voisin ; et c'est ainsi que les renseignements les plus contradictoires et les plus trompeurs, consignés sur les cartes, auront, entre autres résultats, celui de faire conduire par les naturels un nouvel arrivant à un endroit opposé à celui qu'il cherche, mais qui porte en réalité le nom indiqué.

Nous avions pensé que notre expédition pourrait rentrer au campement vers la fin de la semaine ; mais, dès le mardi 29 au matin, à l'heure du déjeûner, nous l'avons vue s'approcher sur une seule file et en ordre ouvert. Nos gens nous dirent qu'ils s'étaient rendus au village des Boschimans de ce côté de Ghanzé, c'est-à-dire à environ cinquante-six ou soixante kilomètres d'ici; les Boschimans, qui étaient censés avoir vu nos chevaux, s'en étaient alors nettement défendus, les guides avaient essayé de s'échapper, et ce n'était qu'en les menaçant de nous les ramener de vive force qu'on les avait retenus.

Le rapport des guides était différent. Ils déposèrent, avec l'aide de Coobie pour interprète, qu'ils avaient la certitude que nos chevaux étaient là et que l'unique difficulté était de les y découvrir; les Damaras s'étaient attardés dans le village, disaient-ils, comme s'ils

avaient eu peur de Gert ou d'attraper une insolation sur la route; ils leur avaient dit d'eux-mêmes : « Venez, nous les reprendrons demain, » et ils étaient prêts à repartir pour réaliser leur projet; enfin ils accusaient les Damaras de leur avoir dérobé un certain nombre de peaux, de sacs et d'autres effets. Nos gens opposèrent à ces dernières affirmations que plusieurs objets avaient été acquis par eux ; les autres, donnés en cadeau par les Boschimans eux-mêmes, et le reste, ramassé à mesure que les propriétaires dégoûtés les abandonnaient sur la route. Les Boschimans répondirent qu'effectivement ils avaient reçu un peu de tabac mais en quantité bien insuffisante pour compenser la valeur de ce qu'on leur prenait. Quant aux présents, aux peaux ramassées sur la route, nous ne pouvions pas douter que nos gens, semblables aux Cololos du Zambèse, ne les eussent demandés. En conséquence, ordre leur fut donné de restituer tout, même ce qu'ils prétendaient avoir acquis, attendu qu'ils avaient été envoyés pour chercher nos chevaux et non pour trafiquer; que le tabac qu'on leur avait remis était pour leur usage et non pour la troque. Alors, l'un après l'autre, au bout de mille subterfuges et de mille détours, ils vinrent de mauvaise grâce rapporter et entasser ce qui avait le moins de prix dans leur butin; nous fûmes obligés de les menacer pour obtenir la remise des peaux les meilleures, tout en leur promettant le pardon s'ils les rendaient promptement. En vérité, nous avions peine

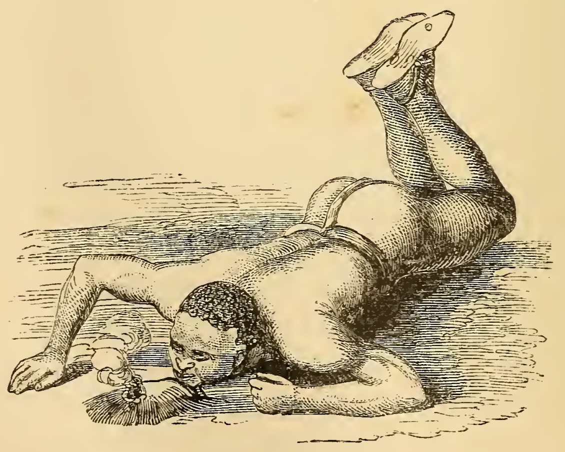
à nous empêcher de rire en voyant la proportion qui se trouvait entre la valeur de ce monceau de guenilles et la ténacité que les Damaras mettaient à le retenir. Si leur propre indolence n'y avait pas été un invincible obstacle, ils auraient pu en amasser cent fois le montant en recueillant les dépouilles de nos bêtes. Quoi qu'il en soit, ces peaux appartenaient à leurs propriétaires qui les avaient acquises et manufacturées, qui les avaient rendues utiles par leur industrie; pour eux, elles avaient de la valeur; en somme, c'était leur richesse, personne n'avait le droit de les en dépouiller.

Enfin, sauf un sac neuf, tout fut réintégré. Dokkie reçut à diverses reprises l'ordre de dire à l'homme qui retenait le sac de le rapporter; il dut nous transmettre littéralement ses réponses. On représenta à Cajumbie, la responsabilité qui pesait sur lui en sa qualité de chef; on l'envoya avec l'ordre positif de fouiller toutes les huttes jusqu'à ce qu'il eût découvert le vol; enfin vers la nuit, le sac fut retrouvé dans le paquet de Dokkie. Celui-ci et l'homme qui avait porté le paquet furent donc cités à comparaître devant nous; l'objet dérobé fut rendu à son légitime possesseur et le couple de voleurs obstinés fut sévèrement fouetté en vue de ceux auxquels ils avaient fait tort, ce qui, je l'imagine, ne nous attirera aucun blâme de la part de ceux qui se constituent les avocats des pauvres Africains.

Un matin, j'avais donné aux Boschimans un rou-

leau de tabac européen, ce qui, pour la première fois, me procura le spectacle d'une de leurs parties régulières de fumeurs. L'un d'eux en coupa d'abord une quantité suffisante pour remplir le fourneau, qui est inséré au moyen d'un tuyau droit, ayant douze ou quinze centimètres de long, dans le côté d'une corne courbée; alors l'extrémité la plus large est mise dans la bouche et on en tire, ou plutôt on en avale, un volume de fumée presque suffocant; le surplus s'échappe en un nuage qui n'est guère comparable qu'à celui qui sort d'une cheminée. En fait, c'est un nuage épais qui remplit tout l'intérieur de la bouche. Alors la pipe est passée à un autre, tandis que le premier fumeur prend une gorgée de l'eau que contient une coquille d'œuf d'autruche. Cette eau, ceux qui peuvent le mieux supporter l'influence enivrante de la fumée, la rejettent sur les épaules de leurs camarades moins aguerris, qui gisent par terre pris d'un rire nerveux et roulant les yeux jusqu'à ce que la pupille disparaisse sous la paupière, ou qui entraînent hors du cercle ceux qui sont affectés d'une façon désagréable au reste de la compagnie. Un grand gaillard, depuis longtemps culotté à toute épreuve, prit plaisir à me faire remarquer chaque symptôme l'un après l'autre et à déployer sa propre prouesse en dansant avec la pipe à la bouche. Quant à moi, j'en fus presque à me repentir d'avoir donné lieu à une pareille scène; cependant, d'un autre côté, refuser à ces pauvres créa-

Hibou de Cuvier,



Betjouana fumant (p. 105).

tures la seule récréation dont elles sont capables, ce serait un acte de ladrerie et presque de cruauté que je ne me soucierais guère de prendre à ma charge.

Parmi les Pingos, qui s'étaient mêlés à la guerre de 1850-53, j'ai vu l'art de fumer pratiqué d'une façon un peu plus systématique. De même qu'ici, la pipe est un fourneau de pierre inséré par un tuyau de bois dans une corne qui a une courbe suffisante. Les fumeurs s'asseyent en rond. Le premier, après avoir aspiré la fumée bien-aimée, passe la pipe à son voisin, prend une gorgée d'eau sans l'avaler, passe la calebasse et, au moyen d'un tube (ordinairement une baguette creuse et recouverte de la peau d'une queue de bœuf), rejette à la fois l'eau et la fumée dans un trou du terrain qu'occupe le cercle. On dit que l'on considère comme un compliment lorsqu'un fumeur décharge sa gorgée sur le même endroit que son prédécesseur. On éprouve à la suite un vif accès de toux et l'amusement paraît être d'autant plus grand que le fumeur a été le plus près de la suffocation.

Quant aux Betjouanas, ils pratiquent deux trous dans la terre et les rejoignent au moyen d'un *tunnel* assez scientifiquement construit. De l'eau, dont on ne demande jamais l'origine, suivant la remarque très-fondée du capitaine Harris, est alors versée dans ce réceptacle; par dessus, dans un seul trou, on met un peu de tabac enflammé; alors l'homme s'agenouille, puis se couche et, appliquant sa bouche au

trou opposé à celui qui contient le tabac, il se donne la jouissance d'une insupportable bulle pleine de fumée. Les nez camards et les lèvres formant saillie ont l'air d'avoir été tout exprès taillés par la nature en vue de plaisirs de cette espèce. Chapman affirme que, dans leur pays, les Betjouanas ne fument pas, mais prisent le tabac et que ceux que j'ai vus le faire l'ont appris des Boschimans. Cependant ils se livrent assez généralement à cette coutume le long de la rivière Vaal.

Snyman, le négociant métis, est venu du lac, le 3 novembre, avec le dessein d'arriver à un règlement au sujet de ses anciens engagements à l'égard de Chapman et de Polson. Il voulait, disait-il, solder à Chapman la part de la dette qui lui appartenait; mais ne payer celle de Polson que quand celui-ci serait en personne rendu à l'endroit convenu. Nous avions projeté de faire vers le nord-ouest une expédition, dans la direction de Libébé, où Andersson, à quelque distance vers l'ouest, a rencontré une grande rivière, que, d'après les renseignements des naturels, Chapman croit être la Tchobé. Nous devions nous mettre en marche à cet effet dès que les pluies permettraient de voyager dans le désert. A présent, Snyman a l'air disposé à employer le temps, qui s'écoulera avant que nous puissions continuer notre voyage vers l'est, à nous accompagner en chassant et en commerçant pour Chapman d'après des conditions à débattre plus tard.

Il paraît ne pas manquer de loyauté et nous espérons que sa compagnie nous sera plus avantageuse que ne l'a été celle de ce misérable Hottentot de Gert. Je propose de requérir de lui le service très-réel de dresser Jem et Dokkie de façon à en faire de bons et habiles cochers.

Il nous apprend que, n'étant pas en position de lutter avec les négociants de la république hollandaise à la rivière Vaal, ni avec ceux de la souveraineté qu'on appelle aujourd'hui l'Etat libre de l'Orange, il s'est décidé à faire cadeau d'un fusil de prix au chef Sinamané et à épouser sa fille; en ce cas, comme nous nous proposons d'ajuster notre bateau et de nous embarquer sur le Zambèse, aux environs du pays de Sinamané, il serait avantageux à nos entreprises d'y intéresser le gendre de ce chef.

Néanmoins nous ne pourrons pas nous remettre en route de ce côté avant le mois d'avril, car la fièvre fait des ravages aux environs du lac, et emporte tous les jours un grand nombre de personnes, même parmi les naturels. Snyman nous dit qu'à l'endroit où il a vu le Zambèse, c'est-à-dire à deux journées de marche au-dessous des chutes, les vagues sautaient comme une troupe de springboks. Cette comparaison paraîtra fort bonne à quiconque connaîtra l'habitude qu'ont ces antilopes de bondir en l'air avec leurs poils blancs de la partie postérieure du dos hérissés; ils tombent sur place et rebondissent comme par l'unique effet de

l'élasticité de leurs muscles. En aval de la grande chute et dans l'espace de quelques kilomètres on trouve plusieurs autres chutes qui semblent compléter la première. Il exagère probablement quand il estime leur hauteur à quatre-vingts ou cent mètres. Les données suivantes permettent d'apprécier à peu près la position de Sinamané (1). Du village de Snyman aux chutes, on compte deux journées de marche, ce qui peut revenir à soixante-quatre ou quatre-vingts kilomètres; de la même place à Sinamané, quatre journées; et de Sinamané aux chutes, environ trois: toutes ces distances étant parcourues à pied.

Il paraît convenu à la satisfaction commune que les denrées et les objets dont M. Chapman veut se défaire seront acquis par Snyman à un prix qui lui laissera un profit raisonnable; il l'en remboursera soit quand ses acheteurs l'auront soldé lui-même, soit avec l'ivoire des éléphants qu'il pourra tuer. L'ivoire sera entassé dans les wagons à mesure qu'on en retirera les objets à vendre, ce qui épargnera les longs comptes et les mésintelligences possibles entre le débiteur et son

(1) Le lecteur doit se rappeler ici ce qui a été dit plus haut, dans ce chapitre, sur l'habitude de donner aux eaux le nom de ceux qui se les sont appropriées. Sinamané est à la fois ici le nom d'un homme et celui d'un endroit. Livingstone (par exemple aux pages 211 et 280 de la traduction française, *Le Zambèse et ses affluents*) l'emploie dans les deux sens. — Sinamané, vassal de Sékélétou, était le chef des Tokas. V. le *Zambèse*, chap. XIV, et, dans notre *abrégé des voyages de Livingstone*, le chap. VIII. — J. B.

créancier. Par malheur cet arrangement ne peut pas être conclu définitivement, parce qu'il est venu du lac une couple d'individus qui évidemment espionnent Snyman ainsi que d'autres espionnaient son serviteur il y a quelques semaines. En fait, Léchoulatébé n'a rien épargné soit pour le dissuader, soit pour l'empêcher de venir nous trouver. On a entendu le chef dire à un de ses confidents : « Maintenant, tout est fini pour nous; Snyman achètera les marchandises de Chapman et nous aurons à lui payer plus que l'Anglais ne nous en aurait demandé. » De son côté, Chapman désire avoir, avec ce chef, aussi peu de relations que possible. Sans doute, c'est un aimable garçon lorsqu'il n'est pas en affaires; mais il est par trop habile quand il discute ses intérêts et il se montre assez disposé à soutenir ses arguments en faveur d'une réduction de prix par une insinuation significative d'en arriver à vous couper la gorge.

Snyman, tout de neuf togé ou, si l'on veut, habillé, a pris le 5 novembre une autre route pour retourner au lac. Comme il avait beaucoup plu la veille, nous avons envoyé Dokkie avec lui pour examiner si le vlei ou l'Étang des Collines, à quarante ou cinquante kilomètres d'ici, s'est rempli d'eau. En ce moment, tous les Damaras, en perspective de la chasse, se sont mis à faire des cornets à poudre avec la dépouille des têtes de nos bœufs décédés. Quand elles seront remplies, je regretterai vivement de n'avoir pas pris une assurance sur

ma vie. Si nos gens se mettent à tirer, je prierai Dieu qu'il me sauve ainsi que mes amis.

Après une longue consultation sur le meilleur moyen de faire venir ici ce que nous avons laissé à Otjimbingue et à Barmen, nous avons résolu de faire partir, mercredi matin, Cajumbie et Canoa pour la Fontaine de l'Eléphant, où ils porteront nos lettres et essayeront d'avoir des nouvelles d'Henri Chapman.

Quel est donc le philosophe qui s'étonnait de voir une petite fille porter du feu en le mettant sur des cendres arrangées dans le creux de sa main? La théorie ne lui était sans doute pas inconnue ; mais il arrive souvent de voir les ignorants plus habiles dans la pratique que les lettrés. Voici l'application de cette anecdote. Le soleil qui darde à présent ses rayons presque verticalement avait échauffé la surface du sol sec et sablonneux au point de la rendre douloureuse pour ceux qui marchaient les pieds nus. Parmi nous, y en a-t-il un seul qui se serait avisé d'un expédient qui vint tout de suite à l'esprit de nos gens? Chacun d'eux se fit un gâteau d'argile humide et, en le retournant, se tenait toujours sur le côté mouillé.

L'autre jour, nous regardions les Boschimans mettre des plumes d'autruche dans des roseaux ou dans des baguettes dont la moelle avait été préalablement extraite. La plume était d'abord enfoncée aussi avant que le permettait la force du tuyau ; ensuite on frappait sur une pierre l'autre bout du roseau, jusqu'à ce



Makalala en voyage.

que la penne, par sa propre action, s'y fût cachée tout entière. Bien peu d'acheteurs savent, lorsqu'un Boschiman leur offre en vente un roseau de l'épaisseur d'un crayon, que l'intérieur contient une plume qui pourrait flotter au vent avec la noblesse de la plus belle de celles qui ornent la couronne d'un prince de Galles.

Coobie et d'autres Boschimans sont revenus le 11. Le premier porte une touffe sphérique faite avec les bouts des plumes de l'autruche noire dont les courts tuyaux ont été liés ensemble ainsi que les filaments qui s'en échappent, le tout formant un véritable globe de la couleur du jais. Outre cette aigrette, il avait un collier tissu en poils, où il avait attaché les verroteries qu'il avait pu se procurer. Chapman l'ayant prié de nous dire le nom exact de l'endroit où nous sommes établis, Coobie a répondu que l'eau avait son nom et qu'il gardait le nom de cette eau (1). C'est peut-être le poste le plus éloigné où s'étende la domination des Betjouanas. L'endroit a pris le nom du premier qui s'y est établi et dont le fils a conservé son nom par convenance. C'est notre ami. Chapman lui disait en plaisantant qu'il était, par droit héréditaire, lord Coobie du lac Coobie. Malheureusement pour tout le monde son *lac* ne mérite plus d'être ainsi désigné.

Depuis un jour ou deux, j'ai initié Tapyinyoca à

(1) V. notre page 106.

l'art de mettre les semelles comme on les met aux escarpins, en les cousant d'abord l'intérieur dehors sur des formes, puis en les retournant de façon à cacher la couture; ce procédé était jusqu'ici un mystère pour les Damaras qui ont l'habitude de voir les points paraître à l'extérieur de la semelle, d'où il résulte qu'un jour ou deux de marche suffisent pour les user.

## CHAPITRE VI

### DE L'ÉTANG COOBIE AU LAC NGAM

Nous quittons Coobie. — Nouvelle madame Tapyinyoca. — Les Copjies. — Effets du repos et des herbes nouvelles sur notre bétail. — Qui Snyman trompera-t-il? — Les bons cochers sont les Hottentots de l'école hollandaise. — Inhumanité des Africains. — Hostilités entre Sékélétou et Léchoulatébé. — Etang de la Quarantaine. — Motjiharra, arbre mère des Damaras. — Innocence des femmes sauvages. — Le gros arbre. — La tempête et les scorpions. — Rive du lac Ngami. — Léchoulatébé fait la pluie. — Les Betjouanas sont des voleurs. — La troque. — Avidité de Léchoulatébé. — Hongo près du lac Ngami.

Comme la saison pluvieuse tirait à sa fin, le 19 novembre au matin, nous avons achevé nos préparatifs de départ. Les tentes sont abattues; la latitude est inscrite sur l'*arbre de l'observation.* Nous n'attendons plus que les bœufs qui sont à l'abreuvoir, et qu'à leur retour nous mettrons sous le joug. Notre vieille dame se donne beaucoup de peine pour me faire comprendre qu'elle a serré les nœuds de l'hyménée avec Tapyi-

nyoca. Que pensera de cette nouvelle M$^{me}$ Tapyinyoca d'Otjimbingue ? Je n'en sais rien. Peut-être se consolera-t-elle de l'infidélité du bien-aimé en imitant l'exemple qu'il lui donne ? De fait, je crois que ces sortes de choses ne sont guère que des affaires de convenance et d'agrément entre les parties qu'elles concernent. La dernière demande formulée par l'heureux homme, dont j'ai fait le portrait en costume purement national d'Otjimbingue, avait pour objet de se procurer une boîte d'étain pour y *serrer ses chemises.*

A une heure, mes bœufs étant sous le joug, j'ai commencé la marche ; peu après, un messager de Snyman nous rejoignait. Son maître, après avoir conclu un arrangement avec nous est retourné chez lui à Sinamané, en emportant trois fusils et toutes les marchandises que Chapman lui avait confiées. Il nous donne rendez-vous sur le Zambèse. Nous aimons à croire à son honnêteté ; mais, dans ce cas, il a montré beaucoup de faiblesse en se laissant jouer par Léchoulatébé, qui lui a fait rompre une convention fort lucrative et l'a éloigné de nous au moyen de ses contes de guerre et de meurtre. Léchoulatébé, de son côté, envoie prier Chapman de quitter son bétail aux Copjies (1), où il enverra les bœufs qu'il lui doit, pour

(1) Sur la route suivie par M. Baines, le nom de Copjies s'applique à des hauteurs situées près de Cous, près de la plaine du Springbok et près du Wittvlei. Celles dont parle Léchoulatébé sont à l'ouest des monts Lubélo, au voisinage et au sud du lac Ngami. — J. B.

amener les wagons à l'extrémité occidentale du lac. Alors, dit-il, Chapman mettra tous les fusils dans des canots qu'enverra prendre le chef pour les conduire à la ville, où se fera la troque. Si nous avions avec nous notre propre bateau, nous pourrions bien accepter cette proposition; mais autrement, mettre nos fusils au pouvoir de Léchoulatébé, sans avoir le moyen de les en retirer si Chapman n'est pas satisfait du prix qu'on lui en offrira, c'est vraiment trop exiger de nous. Léchoulatébé pourrait avoir assez fait de progrès dans la civilisation pour agir en seigneur à l'égard de tenanciers et pour considérer nos fusils comme des immeubles que leur possesseur n'aurait pas le droit d'enlever quand il quitterait la maison.

Enfin, le 23 novembre, nous avons pu constater que l'herbe nouvelle et un long repos ont eu sur notre bétail de merveilleux effets. La nuit dernière, quand on a voulu faire rentrer nos bêtes, elles se sont mises à courir ainsi qu'un troupeau d'antilopes et, comme il leur déplaisait de s'enfermer dans le kraal, elles se sont dispersées de nouveau, trottant, galopant, se frappant de la tête, lançant des ruades, se battant les flancs, ou essayant de le faire avec les misérables tronçons de leurs queues, enfin s'éloignant, à toute vitesse, des bouviers. Ce matin, nous en avons abattu d'un coup de fusil une que nous croyions malade du poumon, mais nous avons reconnu qu'elle n'avait ce viscère que décoloré. Nous allions atteler quand Sny-

man nous a surpris par son arrivée ; il nous amenait plusieurs bœufs dus à Chapman par Léchoulatébé et apportait une recommandation de bien prendre soin des raisins qui m'étaient personnellement adressés parce que Chapman ne mange guère de fruit. A l'en croire, Léchoulatébé avait effectivement presque réussi à nous le débaucher ; mais, comme il cherchait à recouvrer la poudre et le plomb que lui avait remis Chapman et que les Betjouanas lui avaient volés, il avait conçu un premier soupçon que le chef avait des motifs secrets pour lui conseiller de s'éloigner, et il avait fini par se résoudre à venir nous retrouver. Un des Boschimans qui l'accompagnaient portait pour ceinture la peau d'un python, longue de trois mètres cinquante-quatre et large de sept ou dix centimètres. Le serpent avait pourtant dû être plus grand, car ce qu'avait le Boschiman n'était qu'un morceau de la peau enlevée sur l'épine dorsale du reptile.

Ce matin, il a fait un temps qui n'était ni la pluie ni le soleil et qui nous a empêchés de nous mettre en route. En effet, si, d'un côté, la pluie nous fait espérer de trouver de l'eau sur notre route ; de l'autre, elle est contraire à notre départ parce que l'humidité continuelle des jougs blesse les cous de nos bœufs, tout en amollissant et en affaiblissant les courroies qui attachent nos animaux. Snyman nous a offert spontanément de remonter sur nos pas et d'essayer, en se présentant comme déserteur, de gagner la confiance de Gert et

de lui reprendre nos chevaux. Après mûre réflexion, nous avons rejeté son offre. Les pluies mettraient sans doute notre voleur à même de changer de quartiers autant qu'il lui plairait et il serait fort probablement tenu au courant de la visite que Snyman nous avait faite. D'ailleurs, en supposant que Snyman soit un honnête homme, l'assistance qu'il nous donnera à l'égard de nos bœufs a trop de prix pour que nous y renoncions dans le voyage que nous allons entreprendre. A 3 heures 20 minutes de l'après-midi, nous laissions derrière nous les arbres motjiharras de Mahalaapie et nous roulions bon train sur la plaine. Les bœufs n'avaient pas tardé à reconnaître qu'ils n'étaient plus menés par des mains indolentes comme auparavant. Ce peut être de ma part un préjugé africain ; en ce cas, je puis affirmer que mon voyage en Australie ne l'a diminué en aucune façon; mais je pense qu'il n'y a qu'un Hottentot de l'ancienne école hollandaise qui sache bien conduire un attelage de bœufs. En fait, ces gens-là sont, dès leur enfance, si assimilés avec leurs paires de bœufs, qu'en l'altérant un peu, la chanson de Dibdin : « Un matelot n'est tout entier qu'une partie de son vaisseau, » pourrait leur convenir parfaitement. Chaque bœuf leur est connu, quel qu'en soit le nombre ; et j'ai entendu dire, et je crois fermement, qu'un de ces hommes ayant perdu une vache, en reconnut la progéniture, engendrée après le vol, et put ainsi retrouver les auteurs du méfait

dont il avait à se plaindre. Celui qui sera tenté de douter de ce fait n'aura qu'à se demander s'il ne lui serait pas souvent possible de reconnaître, dans l'espèce humaine, un enfant par la ressemblance qu'il a avec ses parents.

Après une heure de marche, nous aperçûmes à notre gauche les Copjies, puis nous entrâmes sous le bois et nous nous avançâmes vers elles en faisant des détours. Ici le paysage devient agréable. La jeune verdure s'y mêle avec les branches desséchées de l'année dernière. Les mimosas et les acacias se revêtent de leurs feuilles. De petites flaques de pluie réunies çà et là produisent des convolvulacées et d'autres fleurs qui ajoutent leurs charmes à la beauté du pays.

Le 24, nous avons dételé nos wagons sous un beau malapie, qui sortait d'une grosse fourmilière comme la plupart des autres malapies que j'ai vus. Je ne saurais pas expliquer si c'est l'arbre qui attire les fourmis, ou si le sol travaillé par la fourmilière est nécessaire à la croissance de l'arbre.

Le 27, au moment où j'étais occupé à peindre, nous entendîmes crier et courir. En regardant hors du wagon, je vis en flammes une hutte dans le village de nos Damaras, et le feu sombre et rouge, au milieu de l'éclat du soleil, était porté par une forte brise vers la demeure voisine, d'où les femmes se sauvaient en toute hâte. Nous eûmes peur d'abord que ce ne fût la hutte où une jeune fille était retenue malade au lit ; mais,

en arrivant sur les lieux, nous vîmes la malade encore profondément endormie dans une autre habitation. Malgré le peu d'espace que nous avions eu à traverser, le chaume de la cabane incendiée s'était consumé avant notre arrivée ; on ne voyait plus que les perches carbonisées qui avaient servi de charpente. Presque tous les objets de toilette des femmes avaient été déposés dans cet endroit avant l'accident. Il fallut qu'une dame mariée se montrât sans sa coiffure! Kynamobia, qui ne lèverait pas le petit doigt pour calmer les souffrances de sa sœur, se désolait de la perte de sa magnifique parure (1)! On dit, et j'incline maintenant à le croire, que les Damariens sont les êtres qui ont le moins de cœur sous la calotte des cieux. Dans les autres tribus, je l'avoue, on abandonne à leur malheureux sort les vieillards et les infirmes ; mais peut-on s'imaginer qu'il existe une mère refusant d'arracher quelques poignées d'herbe pour boucher les trous de la hutte où dort sa fille malade, jusqu'à ce qu'on l'ait menacée de la châtier corporellement, si elle ne remplit pas ce devoir ? Personne n'a eu de vêtements de trop pour couvrir l'infortunée; chacun a eu l'air de mettre à profit sa faiblesse pour lui enlever tous ses objets de toilette. Chapman lui envoie journellement du lait et du thé ; mais rien ne nous assure qu'elle les reçoit. Il lui a fait prendre les pilules contre la fièvre, celles dont se sont servis le

(1) Il est à croire qu'aucune femme en Europe n'est capable d'une pareille infamie. — J. B

docteur Livingstone et le docteur Kirk ; mais quel effet en espérer quand nous ne pouvons obtenir de personne de prendre soin de cette enfant? Pour bien prouver que ce fait n'est pas isolé, je donnerai deux exemples, parfaitement authentiques et qui n'ont pas besoin de commentaires.

Dans un précédent voyage, Chapman vit un de ses hommes si malade qu'il prit le parti de l'installer dans son wagon, quand on se mettait en marche, et de le porter ainsi jusqu'à la halte. Un jour, ce pauvre homme ayant demandé à boire s'attira d'un de ses compatriotes une menace si détestable, un reproche si amer, que Chapman fit immédiatement saisir et fouetter sur place ce sans-cœur pour lui apprendre à avoir quelque pitié de ceux qui souffrent.

M. Hahn, le missionnaire, à une époque de disette, assistait de nourriture beaucoup de ces gens-là. Il s'aperçut qu'une jeune fille aveugle était trompée et dépouillée de sa propre part par les membres de sa famille, et il la retira chez lui. Son frère l'y suivit, continuant de lui voler la nourriture qu'on lui donnait. On le lui défendit. Ce misérable, pour s'en venger, fit sortir sa sœur de cette maison, la conduisit loin dans la forêt et l'y abandonna, sans aucun secours, à la merci des hyènes.

Les nouvelles qui nous arrivent du lac sont dignes de notre attention. Non-seulement Licomo et Séchéli en sont, comme on nous l'avait dit, venus aux mains,

mais Sékélétou (1) et Léchoulatébé ont maintenant leur *casus belli*. En effet, le dernier a des tributaires qui habitent l'extrémité orientale de sa principauté, où ils sont exposés aux razzias des Cololos (2). A plusieurs reprises déjà, ils avaient présenté ces pillages pour s'excuser de ne pas pouvoir payer le tribut à leur propre chef. Celui-ci leur a donc ordonné de l'avertir quand les gens de Sékélétou reviendraient pour lever la *maille noire* (3) dans ses domaines.

Ils l'ont fait, voilà peu de temps, et Léchoulatébé, à ce qu'il paraît, a tué une vingtaine de ces collecteurs de taxes illégales; puis il a envoyé défier Sékélétou. Nos fusils lui sont donc plus nécessaires que jamais. Aussi Chapman lui a répondu qu'il ne lui est pas possible de mener à présent un wagon chargé de marchandises, dans un pays que le chef se propose de convertir en champ de bataille, et où il invite l'ennemi à pénétrer; qu'en conséquence, s'il a envie de faire quelques

(1) La première fois que le docteur David Livingstone a vu Sékélétou, ce chef des Cololos était âgé de dix-huit ans; c'était en 1853. Une hostile rivalité existait déjà entre lui et Léchoulatébé. V. *Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe*, chap. IX et X, et notre abrégé des voyages de Livingstone, ch. II. Pour Séchéli, le même abrégé, ch. I et II, donne les renseignements nécessaires. — J. B.

(2) Les Cololos composent la tribu à laquelle Sébitouané avait donné un empire que Sékélétou laissa écrouler. V. *Explorations du Zambèse*, chap. XIV, et notre abrégé, ch. II et VII. — J. B.

(3) Tribut payé aux maraudeurs des montagnes en Écosse par les habitants des plaines qu'ils menaçaient. — J. B.

acquisitions, Léchoulatébé aura raison de venir en personne et de se hâter.

Après dîner, nous sommes allés faire une promenade dans notre parterre fleuri de l'Etang de la Quarantaine. C'est le nom que Chapman, qui veut y camper tant que durera la maladie des bœufs, donne à un étang de cinquante mètres de large et où l'eau monte jusqu'à nos poitrines.

Au coucher du soleil, j'ai aperçu la chaîne de hauteurs qui court vers l'est; l'élévation d'où je l'ai vue s'appellera Colline de la Quarantaine (*Quarantine Kop*). Elle se compose d'un entassement de gros blocs de syénite ou de roche analogue, et domine de tous les côtés un plateau qui n'a pas plus de bornes que la mer, car on n'y voit qu'une petite colline vers l'ouest.

Le 2 décembre, après une discussion presque aussi forte que le bois lui-même, nous sommes convenus de faire un essieu avec l'arbre que les Damaras appellent oomahaama et les Betjouanas motjiharra (1). Ce bois a un grain très-fort et ressemble beaucoup au bois-puant du Cap et au matundo du Zambèse. Il a le cœur d'un brun jaunâtre, de largeur moyenne et bien plus dur que l'aubier; celui-ci est plus léger et a presque la couleur du bois du hêtre. La fibre en est très-serrée, mais n'est pas droite; elle a des ondulations

(1) C'est l'arbre pour lequel les Damaras ont une vénération singulière et qu'ils appellent leur mère. Le mot motjiharra est orthographié dans le livre anglais de six façons différentes. — J. B.

subites, inattendues, qui la font se déchirer en morceaux un peu laineux, si le bois n'est pas travaillé avec des outils qui coupent fort bien; pourtant, on doit avouer qu'en ceci cette espèce a l'avantage sur les deux autres, que nous avons nommées tout à l'heure. Quand on vient de le couper, ce bois exhale fortement l'odeur particulière qui l'a fait nommer le bois-puant; mais cette senteur passe assez promptement et, au bout de quelques heures, elle est à peine sensible. Les gousses qui contiennent les semences sont au nombre d'une douzaine réunies en grappe sur un pédoncule qui a de deux à quatre centimètres de long. Ces pédoncules groupés en grand nombre à l'extrémité des petites branches pendent en masses languissantes. La gousse est très-mince, plate et ovale, ou plutôt en forme de cœur allongé, dont la pointe est attachée au pédoncule et la partie échancrée forme le côté opposé. La semence est contenue au centre dans une portion épaissie et oblongue. La couleur de la gousse est celle de la terre de Sienne brûlée et, lorsque les bouquets de gousses sont mis en relief par la fraîche verdure des jeunes feuilles, qui composent aussi des bouquets à l'extrémité d'un petit pétiole sortant presque à angle droit de la branche, elle anime singulièrement le ton de l'ensemble. L'écorce est rude et d'un brun grisâtre. Dans les arbres les plus grands, on y distingue des creux en forme de lozange, ce qui donne au tronc l'air d'être enveloppé d'un filet. Chapman assure que les naturels lui ont dit nettement que cet arbre

était la mère des Damaras. Green, qui compte parmi les explorateurs et les chasseurs les plus hardis de cette région, partage son opinion. Je n'ai vu la fleur de l'arbre qu'en bouton; mais, d'après Chapman, elle est blanche ou jaune pâle et, quand elle s'ouvre, elle fait presque entièrement disparaître le vert des feuilles. La fleur du matundo, que j'ai jadis peinte le long du Zambèse, est d'un jaune de chrôme foncé et rappelle, si mes souvenirs sont exacts, celle du *laburnum*.

Un Betjouana est arrivé le 5 décembre, nous apportant un message où Léchoulatébé priait Chapman ardemment, en termes trop flatteurs pour être reproduits, de se rendre immédiatement au lac. Le cœur du chef était malade par suite de l'absence prolongée de son ami le plus cher et, sans doute, de la poudre et des fusils. On donna pour souper une chèvre aux envoyés. Ils la tuèrent en lui enfonçant dans le corps, derrière l'épaule, une de leurs aiguilles ou plutôt de leurs poinçons, de la longueur de quinze centimètres, en s'arrangeant de façon à ce que la bête fût étouffée par une hémorrhagie interne; le sang caillé qui se forme ainsi est, je le crois, la partie du repas qu'ils estiment le plus.

Cependant l'eau de l'Etang de la Quarantaine n'était absolument pas potable; la mare où on avait jusqu'ici puisé l'eau à notre usage se desséchait; celle où buvait notre bétail diminuait rapidement; il était donc nécessaire de décamper. Après mûre délibération, on con-

vint de laisser John à la garde d'un wagon et des malades, parmi lesquels est le vieux Dikkop. L'autre wagon serait conduit, avec tout le bétail, jusqu'au *gros arbre*, un mowana ou baobab, qui poussait près d'un étang tout plein, à ce que nous assurait le jeune Betjouana. De là, on renverrait les voituriers avec un attelage à la recherche de John.

Avant de partir, j'avais fait cadeau à ce messager d'une demi-carotte de tabac d'Amérique. Mon attention fut éveillée, au milieu de mes préparatifs, par une négociation que conduisaient Mme Dikkop, une autre vieille chienne de son espèce, et le jeune étranger : la mère, désireuse d'acquérir la demi-carotte de tabac, offrait en échange de procurer une demi-heure de conversation secrète avec sa fille. Qu'on nous laisse donc tranquilles avec l'innocence arcadienne des sauvages! Ceux qui s'imaginent que les innocents indigènes n'ont appris le mal que depuis qu'ils ont fréquenté des chrétiens corrompus devraient se donner l'expérience de passer quelques semaines parmi eux. Dieu le sait! Il y en a parmi nous qui ne valent pas grand'chose. Mais cette absence de toute décence et cet oubli de tout sentiment d'humanité, qui me révoltent dans le cas actuel, c'est ici la règle et non l'exception. D'ailleurs, si mauvais que soient nos compatriotes, je crois qu'on trouverait malaisément une vingtaine d'Anglais s'accordant pour refuser de venir en aide de tout leur pouvoir à un camarade, ou de l'emporter avec eux,

lorsqu'il aurait eu le malheur de tomber malade en route.

Parvenus, le 7 décembre, au gros arbre, qui est un beau mowana ou baobab, nous avons constaté que la petite mare, auprès de laquelle il croissait, était fort insuffisante pour notre bétail, même pour notre boisson; lorsque le wagon fut arrivé et que le café eut été fait, les deux tiers de l'eau qui restait n'étaient plus que de la boue; c'est à peu près la proportion qui en fut retenue par un mouchoir de batiste à travers lequel nous eûmes besoin d'en filtrer une petite quantité.

L'arbre avait à la base quinze mètres vingt de circonférence ; il portait tout son feuillage et retenait encore quelques-unes de ses belles fleurs blanches et pendantes.

Un petit monticule où nous montâmes nous permit de découvrir l'ensemble de la chaîne de hauteurs que nous venions de quitter et d'en prendre la direction; nous aperçûmes, aussi vers l'ouest, une autre chaîne appelée Libebo ou Lubelo, et qui ne nous paraît être qu'un soulèvement en continuation de la première. Après avoir passé une plaine où étaient de petits buissons épineux, nous entrâmes dans un fourré plus épais de mimosas, de motjiharras et d'autres arbres de taille moyenne; mais les baobabs que la matinée nous avait montrés en abondance n'existaient plus ici. Dans la soirée, nous arrivâmes à un creux de grande étendue qui, à de certaines époques, devait contenir des quantités

d'eau considérables; le fond en avait encore un peu.

Du sommet de la prochaine colline, qui est d'un sol sablonneux et rouge, fort boisé, on peut, en plein jour, apercevoir à l'horizon les eaux du lac; mais la nuit tombait quand nous y arrivâmes, et il se formait une tempête qui courait du sud-est vers nous. L'éclair nous éblouissait continuellement de ses traînées, le tonnerre roulait sur nos têtes, et la pluie inondait tout, jusqu'à forcer les scorpions de quitter leurs trous pour venir chercher un refuge sur nous pendant que nous étions assis autour de notre feu. Les Boschimans, dès qu'ils les apercevaient, les prenaient et les jetaient au milieu des charbons ardents; mais, pour une raison ou pour une autre, ils les en retiraient aussitôt qu'ils étaient mis hors de combat. L'un d'eux même, que j'avais lancé au centre du foyer pour abréger ses souffrances, en fut retiré et jeté de côté. Enfin le bétail libre nous rejoignit et, comme il portait encore quelques peaux de rechange, nous en prîmes deux et en fîmes chacun une espèce d'appentis, sous lequel nous serrâmes nos membres au sec autant que possible, et nous nous tînmes ainsi accroupis près du feu tant que dura la tempête. Le wagon resté assez loin en arrière ne pouvait pas monter jusqu'à nous. Il fallut donc y retourner et en tirer le meilleur parti pour le reste de la nuit.

Le 8, nous sommes parvenus en vue des pays-bas du Ngami (1). De là, nous apercevions les roseaux qui mar-

(1) V. la note de la page 8. — J. B.

quaient l'ancienne limite des eaux. Celles-ci, suivant les Betjouanas, se sont retirées si loin que l'endroit de la rive où l'on campait jadis n'a plus assez d'humidité pour la nourriture d'un moustique. Nous nous arrêtâmes pour laisser les Betjouanas faire leur déjeûner de baies de motlope et de prunes sauvages, puis nous descendîmes vers les rivages du *dam*, comme l'appellent généralement nos gens, qui ont appris ce mot des Hottentots et des Hollandais. La base de la colline était garnie d'une riche ceinture d'arbres, à l'ombre desquels naviguaient jadis les canots. Aujourd'hui, s'étend par delà une plaine desséchée où des troupes d'oiseaux, probablement des ibis blancs et noirs, étaient à la chasse des limaçons d'eau douce. A l'horizon, nous distinguions les arbres qui bordent le rivage du nord-ouest. Quand nous eûmes marché un peu plus de trois kilomètres vers le nord-est, nous atteignîmes un endroit où l'eau peut être à huit cents mètres de la ceinture boisée ; nous y choisîmes pour notre campement l'emplacement le plus élevé que nous pussions trouver, à l'ombre d'un bel acacia-girafe. L'eau que nous avions en vue était fort étroite; car, à moins de douze cents mètres de distance, la vue était bornée par des îles couvertes de roseaux.

Le Betjouana qui nous accompagnait envoya immédiatement avertir Léchoulatébé de notre arrivée. La ville du chef est encore à une journée de marche d'ici. Peu après, nous aperçûmes un certain nombre de ma-

cobas ou de mariniers qui venaient à nous. Ils nous apprirent que leur chef leur avait donné l'ordre d'apporter à la ville Chapman et ses marchandises; quant à moi, le chef m'engageait en particulier à venir aussi sans crainte si j'avais quelque chose à vendre. Je lui envoyai pour réponse l'avis que le désir de le voir ainsi que son pays était le seul motif de ma venue et que je n'avais rien à vendre; j'y joignais mes compliments respectueux. Il est vraisemblable que cette réponse n'augmentera guère l'estime qu'il peut avoir pour moi.

De son côté, Chapman refusa de se servir des canots, que les mariniers avaient amenés. Il était loin de vouloir abandonner son wagon, parce qu'il conservait l'espérance que Léchoulatébé viendrait le trouver. Les messagers du chef furent aussi flatteurs que des diplomates européens, et naturellement nous nous sentîmes obligés de les payer en la même monnaie.

La tente fut développée auprès du wagon; mais, durant la nuit, un véritable déluge de pluie nous réveilla et nous força de nous glisser dans notre chariot où nous fûmes trop heureux de nous mettre avec quelques effets à l'abri des inondations d'en haut et d'en bas.

On est venu le lendemain nous dire que le chef a été retenu prisonnier par les femmes qui ne voulaient lui permettre de sortir que lorsqu'il aurait fait tomber

de la pluie pour elles (1). Il en résulte que l'averse de la nuit dernière est considérée comme une preuve de sa puissance. On prétend aussi que nous sommes des lâches, puisque nous ne vengeons pas sur Sékélétou la mort de certains missionnaires et de leurs familles. Si Chapman représente aux bavards que, d'après Livingstone, ces malheureux sont morts des suites de la fièvre et non victimes de la trahison, ils répondent imperturbablement : « Si Sékélétou était leur ami, pourquoi a-t-il dérobé leur wagon à ceux qui leur survivaient (2)? »

Vers midi, les mariniers, ayant achevé de faire sécher leurs filets, leur poisson, etc., ont mis leurs pagaies sur leurs épaules et sont partis en compagnie du Betjouana, assez peu satisfaits du résultat de leur mission. Dans l'après-midi, Chapman a tué un bœuf, un des derniers que l'on soupçonnait d'être malades des poumons. Je me suis allé promener jusqu'aux roseaux et aux joncs qui poussent au bord de l'eau. Le bras que nous voyons n'a pas l'air d'avoir plus de quatre cents mètres en largeur et paraît peu profond, car de petits avocettes et d'autres échassiers y courent assez loin, et un héron s'est tenu debout au milieu,

(1) Dans l'Afrique centrale, à 800 lieues du lac Ngami, Catchiba, roi de l'Obbo, fait aussi la pluie et le beau temps pour ses sujets. V. l'*Albert Nyanza* de sir S. Baker. t. I, chap. VIII, édition anglaise. — J. B.

(2) V. notre abrégé des voyages du docteur Livingstone, chap. VII. — J. B.

ayant de l'eau à peine jusqu'au tiers de ses jambes. Les arbres, de l'autre côté, ne me paraissaient pas être à plus de seize kilomètres ; certainement, ils n'étaient pas à plus de vingt-quatre; et je crois que ce bout est appelé le Petit-Ngami. Green, s'il m'en souvient bien, avait apporté un bateau d'une construction particulière, très-large et plat, ne tirant pas plus de quinze centimètres d'eau et muni de parquets ou compartiments pour la commodité d'une longue traversée. Les indigènes s'en moquèrent beaucoup et s'attendaient à triompher des stupides Anglais, quand cette grande et large machine serait mise à l'eau; car ils s'imaginaient que sa vitesse et sa forme correspondraient à celles d'une tortue et que leurs canots pourraient tourner à l'entour comme les corsaires le faisaient autour d'un lourd navire marchand. La première fois que la voile fut tendue à un vent soufflant de l'est, ces imaginations se trouvèrent dissipées et la façon dont l'embarcation navigua convainquit bientôt les naturels que les Anglais savaient autre chose que de faire courir des maisons sur des roues. Green l'a mise à la disposition de Chapman; mais on dit que les Betjouanas en ont enlevé tout le fer, et, dans ce cas, il est peu vraisemblable qu'ils se soient donné beaucoup de mal pour en conserver le bois.

Des messagers de Léchoulatébé sont arrivés dans l'après-midi du 18 et nous ont apporté une couple de litres de miel et un panier de fourmis sèches, pour le

cas où nous aurions faim. Comme il avait fait assez tomber de pluie, le chef était à présent libre et viendrait bientôt avec de l'ivoire. On avait tenu une assemblée de la tribu où, malgré le désir du chef et de son oncle que nous vinssions directement, le peuple avait exprimé le désir de nous voir prendre une route détournée et avait ajouté qu'il opposerait la force de la tribu à notre passage ; c'est la façon de ces gens-là de vous menacer d'employer la violence sans le dire ouvertement. Snyman, qui nous avait quittés trois semaines ou un mois auparavant avec deux ou trois fusils et des munitions pour aller à la chasse de l'éléphant, avait *perdu de nouveau son chemin;* les Betjouanas avaient aussi *perdu le leur*, et, bien mieux, *s'étant perdus l'un l'autre*, ils étaient arrivés séparément et après avoir souffert de grandes privations à la ville de Léchoulatébé. Cette nouvelle ne faisait que confirmer ce dont nous nous doutions fort bien déjà, car Chapman avait découvert et relevé la trace de Snyman, le long de la route régulière des wagons vers le lac. Ce monsieur avait envoyé une petite défense accompagnée d'une demande qu'on voulût bien lui faire porter *son fusil* et une certaine quantité de verroteries, d'instruments et d'autres objets.

Voici la réponse de Chapman à ces messages. Il était évident que Léchoulatébé désirait s'approprier nos fusils et tous les objets qui lui faisaient souhaiter

notre arrivée, quitte à nous envoyer ensuite chercher notre chemin à travers les bois. Si nous l'avions voulu, nous étions à même d'arriver tout droit et de passer avant que les indigènes eussent connu le danger qu'ils auraient couru; mais, comme nous avions désiré ne leur faire aucun tort, nous les avions prévenus de la maladie qu'avait notre bétail et nous nous étions tenus au loin, perdant près de trois mois à Coobie et ailleurs. A présent, nous étions en train d'abattre nos derniers animaux malades et, aussitôt que nous n'en aurions plus, nous avancerions par la grande route sans nous inquiéter autrement du pouvoir de leur nation. Quand à Snyman, le fusil qu'il réclamait n'était pas à lui, mais à Chapman, qui le lui avait confié pour le vendre, et, comme nous étions à court de fusils, celui-ci, ne lui serait remis que si Snyman venait en personne nous trouver; dans ce cas, on le porterait en décompte de ce dont il nous était débiteur.

L'arrivée des Betjouanas nous avait donné le signal de ranger tout ce qui était de nature à être volé, et de surveiller le reste avec soin; mais, en dépit de nos précautions, le lendemain, une défense avait disparu de dessous mon wagon. Il n'y avait pas à s'y tromper.

Notre première pensée fut d'arrêter toute la bande; pourtant diverses circonstances dirigèrent nos soupçons sur un homme qui s'y était joint sans avoir été envoyé par le chef. Nous résolûmes de saisir et de garder son fusil jusqu'à ce que la défense eût été ren-

due. Alors, prétendant que le fusil appartenait à Léchoulatébé, il détacha de sa poitrine l'enveloppe et la remit au messager, en disant : « Tenez, voici la couverture de votre fusil; » mais en même temps il fila aussi prestement que possible. Le messager attitré et sa suite partirent peu après en ayant l'air de ne se soucier en rien des actes de l'aventurier ni de son fusil. Il est fort vraisemblable que la défense est serrée quelque part dans le taillis jusqu'à la prochaine occasion de l'en retirer ; mais nos Damaras n'ont pas encore pu en découvrir la cachette.

Les voyageurs qui sont venus dans ces pays s'accordent à déclarer que, dans tout le corps d'un Betjouana, il n'y a pas une seule fibre honnête. Depuis la racine de sa langue jusqu'aux ongles de ses doigts de pied, les muscles d'un Betjouana sont dressés soigneusement à l'art de voler. Même quand il ne toucha un objet ni de la main ni du pied, même s'il n'a fait que s'asseoir auprès, quand il s'en ira, l'objet, s'il n'est pas trop gros, s'en ira avec lui, par un procédé qu'aucun porteur de culottes ne peut concevoir.

Le 23, John qui, dans le courant de ses expériences, a enrichi son répertoire militaire de quelques expressions nautiques, s'écria tout à coup : « Aux grandes drisses ! » Evidemment il avait servi sur une goëlette. Das le cas présent, il voulait dire : « Ayez l'œil sur tout ce qui n'est ni trop chaud ni trop gros. » Alors, jetant nos regards étonnés vers le nord-est, nous décou-

vîmes la tête d'une colonne d'infanterie irrégulière, manquant d'uniforme et marchant sans ordre. Après avoir tourné l'angle du kraal au bétail et s'être rapprochée de notre enceinte extérieure, elle se dirigea sur notre droite vers le bois, où elle mit en faisceaux ses armes autour des arbres qui convenaient le mieux à chacun. Derrière ces fantassins, marchait Léchoulatébé, vêtu d'un chapeau de feutre qu'ornait une longue plume blanche, d'une vareuse qui avait peut-être été blanchie et lissée avant d'avoir été vendue, d'un plaid de berger, de culottes de peau de taupe blanche et de bottes à revers. De son col pendaient, suivant la coutume, les colliers, l'étui, le couteau, la tabatière, etc.; mais une queue de chacal remplaçait le mouchoir. Après lui, venait un autre corps d'hommes armés de piques et de mousquets, dont les uns portaient leur parure indigène, les autres des vêtements européens, d'autres enfin des peaux taillées et cousues à l'instar de ces derniers. Enfin suivaient les porteurs d'ivoire, sur une seule file et rangés en procession funéraire; je veux dire que, quant aux dents d'éléphant, les plus petites venaient les premières.

Il va sans dire que Léchoulatébé affirma qu'il ne tenait pas à rien troquer; mais son artifice était trop grossier pour nous tromper. Quant à Chapman, il ne s'en souciait réellement point, parce que la marchandise aurait plus loin une valeur égale, sinon supérieure. Il se mit donc à montrer au chef des photographies et

à l'engager à profiter de l'occasion qui se présentait d'exposer sa beauté à l'admiration du public anglais. Sa Seigneurie refusa un pareil honneur. Léchoulatébé ne trouvait pas sa toilette suffisante pour une telle exhibition. Cependant, si on voulait à l'instant lui donner une chemise rouge, des pantalons, de longues bottes, puisque les nôtres, suivant lui, ne pouvaient plus nous être d'aucune utilité maintenant que nous avions perdu nos chevaux; enfin, tous les accessoires d'une parure qu'il rêvait, il mettrait moins d'obstination à refuser de poser. Chapman me conseilla de lui montrer plusieurs de mes esquisses; mais Sa Grandeur affecta de n'y prendre qu'un médiocre intérêt. Un Hottentot est fort laid, disait-il, en faisant peut-être allusion à la couleur. J'avoue qu'il a souvent raison à cet égard ; mais je lui répondis que, si je m'exerçais à dessiner des gens laids et vulgaires, c'était afin de me tenir plus à même de représenter des hommes aussi beaux et aussi distingués que lui. Enfin, sa patience fut poussée à bout et il en vint à nous avouer qu'il prenait bien plaisir à voir les peintures, mais que les fusils le rendaient malade d'amour.

On finit donc par entrer en marché de part et d'autre. L'ivoire fut apporté et les articles de troc étalés. A mesure que les petites dents d'éléphant furent rejetées, de plus grosses se montrèrent, mais lentement et comme à regret. Alors Chapman déclara qu'on ne ferait rien tant qu'on n'aurait pas réglé,

au moins provisoirement, la dette contractée envers M. Polson. L'absence de ce dernier permettait aux Africains d'avancer, sans crainte de contradiction, tout ce qu'ils voudraient à ce sujet. Le chef et ses gens cherchèrent à nous enjôler, passèrent aux menaces, et revinrent aux câlineries, successivement. Tantôt, ils n'étaient pas venus pour commercer, mais pour lever l'impôt sur leurs Boschimans ; tantôt, il leur importait peu que nous ne voulussions rien troquer, car, notre bétail étant en train de mourir, nous ne pouvions pas aller plus loin que chez eux. De son côté, Chapman se plaignait de la mauvaise foi des Betjouanas Il rendit au chef le fusil qu'on avait enlevé à un de ses hommes, mais en l'assurant qu'à l'avenir il ne se donnerait plus la peine de rechercher les objets volés, et se contenterait de confisquer et de détruire la propriété du voleur.

Je saisis l'occasion pour croquer, avec assez de succès, le chef qui était désormais trop absorbé par son désir d'avoir des fusils pour faire attention à mon travail. Bientôt une foule curieuse assiégea mon wagon. Aucun de ces badauds ne voulait se risquer à me laisser faire son portrait, mais tous désiraient voir celui de leur voisin. Or j'avais mis mon point d'honneur à ne pas me laisser attraper par la fuite qu'ils prenaient quand je venais de commencer mon esquisse; aussi, je tournais les rieurs de mon côté en exposant une figure assez reconnaissable du fugitif, et celui-ci

manquait rarement de revenir sur ses pas, poussé par le désir de se voir représenté sur du papier.

A la nuit, on remporta les dents d'éléphant et Léchoulatébé, escorté de ses gardes du corps, retourna à son propre wagon. Snyman réussit à peu près à se laver des accusations portées contre lui par les Betjouanas et à nous faire croire que, chargé de dettes à l'égard des gens qui le servaient, il s'était défait de son équipage de chasse pour les solder.

Le lendemain, de bonne heure, la procession a recommencé. D'abord je m'étais préparé un siége commode à l'avant du wagon; ensuite, faisant de ce chariot lui-même le premier plan du tableau, je me suis mis à dessiner les groupes qui se formaient à l'entour, en prenant pour fond le lac et la longue suite des Boschimans qui, dans le lointain, portaient l'ivoire. Quant à Chapman, il avait, la veille au soir, préparé ses appareils photographiques et fait porter ses verres lenticulaires sur la place du marché, absolument comme j'ai vu pointer, durant le jour, une pièce de canon sur la falaise où l'on attendait le débarquement de l'ennemi pour la nuit suivante. Mais, dès qu'il eut pris une plaque de verre et se fut enfermé entre les noirs rideaux de sa machine, on se passa de bouche en bouche l'avis « de se remuer, de ne pas se tenir en place. » Cependant l'obstination du chef l'emporta; le costume qu'il avait exigé, lui fut remis; alors Léchoulatébé s'en alla sous les arbres revêtir ses jambes

des bottes de cuir verni et changer sa vareuse pour une chemise de flanelle écarlate. Au retour, et peut-être de propos délibéré, il se tint dans une agitation telle qu'il ne donna lieu qu'à une nouvelle perte de produits chimiques.

Enfin le marché se rouvrit. On était convenu que l'équivalent d'un fusil était réglé, non d'après l'estime approximative de la longueur et de l'épaisseur des dents d'éléphant, mais selon leur poids réel. Le chef se montra fort expérimenté, extrêmement habile, dans le noble art de marchander à son profit. Chaque fusil dut être essayé, pour voir si la batterie marchait bien, si le bassinet donnait assez de feu et s'il n'y avait pas de défaut dans la fabrication. La négligence, avec laquelle on les couchait en joue et on les tirait, nous inspirait nécessairement des inquiétudes. Ensuite, on apporta des dents de femelle et des défenses inférieures à échanger contre des chapeaux, des vêtements ou des verroteries ; on voulut même les troquer pour des fusils ; mais, après une longue lutte, voyant qu'ils y échouaient, les acheteurs donnèrent aux Boschimans l'ordre d'aller chercher de nouveau des dents d'éléphants mâles. Parmi ces Boschimans, se trouvaient de beaux hommes de six pieds de haut, qui m'avaient bien l'air d'être des sang-mêlés, comme ceux qu'à la colonie on appelle des baastaard-hottentots (1).

(1) Levaillant, dans son premier voyage, avait déjà reconnu

Le marchandage ne forma pas l'unique occupation de la journée. Un jeune gaillard, vigoureux et trapu, avec une coiffure en toile vernie, et qui semblait être le bouffon de la troupe, exécuta une espèce de chanson de mendiant, qui passait merveilleusement du ton humble au ton impérieux, et dont le refrain était repris en chœur par la foule des assistants. Mais, à l'exception d'un morceau de savon donné au chanteur et d'un mouchoir remis à un garçon qui paraissait avoir quelque autorité, je faisais à tous la même réponse : « Je n'ai rien; c'est John qui a tout; mettez votre défense sur votre épaule et allez le trouver. »

Durant la matinée, j'ai eu l'occasion de voir, sans être vu, comment on réussissait à nous voler. Il y avait par terre un chiffon. En passant auprès, un Betjouana commença par enfoncer la semelle de sa sandale dans le sol ; puis, étendant les doigts de son pied jusqu'à ce butin sans valeur, il l'attira jusqu'au bord et se mit adroitement à réunir le tout sous son pied; mais alors, s'apercevant que je l'observais, il renonça à la feinte et saisit ouvertement le chiffon avec ses mains. La chaleur du soleil servait de bonne excuse à nos filous pour se glisser sous les wagons. Si on les en chassait, ils revenaient à la première occasion; de sorte que l'enceinte qui entourait le feu du cuisinier en fut

cette population de *Basters* ou de métis. Le baster blanc lui semblait fort perfide et dangereux; le baster noir, plein de qualités et de vertus. — J. B.

bientôt pleine. Les panneaux de mon wagon, sur lesquels j'avais eu l'imprudence de peindre une girafe et d'autres animaux, attiraient aussi un grand nombre d'admirateurs; car c'étaient surtout les peintures éloignées de ma surveillance qu'ils prétendaient avoir le plus de désir d'apprécier. Mais nous avions eu la précaution de mettre des sentinelles partout; aussi la plupart de leurs tentatives de vol échouèrent, ou leur butin leur fut repris; mais, en fin de compte, une hache, une erminette et une couverture appartenant à Harry, disparurent avec plusieurs autres objets. Alors comme les Betjouanas refusaient de se tenir à distance, ainsi que Chapman le leur ordonnait, on suspendit immédiatement le marché et l'on dit au chef qu'il n'aurait plus un fétu, s'il ne voulait pas prendre sur lui le soin de contenir ses gens. L'effet désiré fut obtenu. Mais, loin de montrer quelque sentiment de honte, Léchoulatébé se prit à réprimander le pauvre Harry, car son séjour chez les Betjouanas aurait dû le mettre au fait de leur penchant au vol et l'instruire à exercer une meilleure surveillance.

Après le marché, le chef a eu un élan de générosité et nous a fait apporter une calebasse pleine de miel; pourtant il n'a pas voulu nous la remettre avant de savoir la quantité de sucre que nous lui donnerions en retour; puis, comme il trouvait que les quelques livres dont nous avions pu disposer égalaient à peine son précieux cadeau, il nous a demandé si nous n'avions pas

un mannequin ou quelque vase où il pût mettre celui qu'il avait reçu. Chapman lui avait déjà donné un large plat contenant plusieurs livres de café ; mais le chef avait vu qu'il nous en restait une petite provision et tenait à doubler le présent reçu. Nous avons fini par le prier de remporter son miel à son wagon, car nous rougissions d'accepter des cadeaux offerts avec une telle ladrerie.

Il s'est engagé à nous faire conduire par des Boschimans jusqu'à la rivière Botletle par une nouvelle route qui éviterait la rencontre du bétail de sa tribu. En réalité, il se proposait de nous faire traverser un pays sauvage où nous aurions à nous faire une route. Nous arriverions ainsi à trente kilomètres au-dessous de la ville où, comme il ne nous trouvait pas assez dépouillés encore, il nous promettait un nouveau marché pour acheter à ses gens des grains dont nous avions besoin pour notre voyage.

Le soir, un messager nous a rapporté l'erminette réclamée. Un marinier, qu'on en avait trouvé possesseur, avait, disait-il, été presque fouetté à mort en punition de son vol. Son récit s'est terminé par une nouvelle demande de café. Un refus n'aurait pas été prudent; mais nous avons envoyé un autre cadeau, en y joignant l'expression du sentiment causé en nous par l'abaissement d'un chef qui prétendait ne rendre justice à ses visiteurs qu'en proportion du profit qu'il espérait faire à leurs dépens. Plus tard encore, nous

avons vu venir d'autres messagers portant de l'ivoire, avec l'ordre de le troquer contre nos selles. Ils ont campé jusqu'au matin de l'autre côté de notre arbre.

Les selles dont nous aurions été fort aises de nous débarrasser à cause de leur volume et de leur disposition désagréable, nous ont été rapportées le jour de Noël, par des envoyés, qui avaient en même temps pour mission de nous offrir leurs excuses au sujet de l'absence de nos étriers de fer; mais, vu le peu de temps qui s'était écoulé depuis le vol, nous étions certains que le chef aurait retrouvé ces derniers, s'il l'avait voulu. Cependant, le principal des messagers s'était tenu à l'écart; lorsqu'il crut que son tour de parler était arrivé, il se présenta et, au nom de son maître, il nous réclama un cadeau d'adieu qui se composerait de café, de thé ou de toute autre denrée que nous pourrions abandonner et à laquelle nous joindrions le prêt de mon accordéon pour adoucir les heures mélancoliques de Léchoulatébé; le tout en rappelant à notre mémoire que, quand Dokkie avait apporté notre message à la ville, le seigneur bienveillant lui avait donné toute une épaule de mouton, et autant de bière (indigène) qu'il en avait pu boire (1).

Nous avons tout refusé et continué nos préparatifs

(1) Ainsi ce hongo qui, de la part de Macaca et de Louméresi, a tant irrité Speke devient un usage près du lac Ngami comme près du lac Victoria. V. notre édition des *Sources du Nil*, chap. IV. — J. B.

pour l'excursion vers le nord-ouest. Voici comment nous avons à peu près décidé de partager nos gens. Nous avons choisi pour nous suivre Dokkie et Bill, qu'on ne peut pas renvoyer parmi les Hottentots et dont le dernier est promu au poste de chef des serviteurs; puis les hommes qui n'ont pas de femme, et Tapyinyoca qui remplacera Bill comme conducteur des bœufs, à la condition, qu'il a acceptée de la meilleure grâce du monde, de quitter la *lieutenante* de Mme Tapyinyoca, qui partira avec les autres femmes et tous les hommes mariés, sous la conduite de John.

---



Betjouana porteur d'ivoire et jeune fille portant du lait (p. 145).

# CHAPITRE VII

## CHASSE AUX ÉLÉPHANTS

Cajumbie et Canoa apportent des lettres des Hottentots. — Amral redemande les meurtriers. — Lamert a rattrapé nos chevaux. — Retour à Coobie. — Excursion vers le nord-ouest. — Propriétés attribuées à la barbe. — L'éléphant d'Afrique. — Boucherie. — Arrivée d'Henry Chapman et de MM. Bell et Edouard Barry. — Le docteur Holden. — Mort de Jonker et ses conséquences. — Nous nous séparons du chef Coobie. — Une omaramba. — Nous ne pouvons pas ouvrir vers l'Ovampo une communication indépendante des Hottentots namaquois. — Grande charge nocturne des éléphants. — Vitesse et force de ces animaux.

Après avoir réuni le bétail, on attela; le wagon s'ébranla; les dernières commissions furent données, on se serra les mains, on échangea les meilleurs souhaits, les gens dont nous nous séparions partirent vers l'ouest; et nous nous trouvâmes seuls, avec notre bande, diminuée selon nos plus chers désirs, le 27 décembre 1861. Notre petit village abandonné prenait un air mélancolique, et nous regrettions la conversa-

tion animée des femmes qui venaient de le quitter.[1] Cependant nous n'étions pas encore réduits à nous-mêmes : notre jeune Betjouana nous tenait compagnie et les Boschimans rôdaient autour du wagon, en essayant toujours de se tenir du côté qui n'était pas surveillé.

La troupe, partie dans la direction du littoral, n'éait pas encore hors de vue, quand John rebroussa chemin en toute hâte. Deux hommes l'accompagnaient, et nous les reconnûmes bientôt pour Cajumbie et Canoa, nos deux messagers si longtemps attendus. Ils nous apportaient un paquet de lettres d'Henry Chapman, que retenaient, de l'autre côté de la Fontaine de l'Eléphant, les Hottentots, bien déterminés à s'opposer au passage de tout blanc, tant que Chapman ne serait pas revenu en personne amener les Damaras impliqués dans le meurtre des Boschimans. Ils nous en voulaient aussi beaucoup d'avoir apporté chez eux la maladie pulmonaire, comme si nous leur avions, de propos délibéré, fait du tort au lieu de souffrir d'un malheur général, que nous avions essayé de tout notre pouvoir d'épargner à autrui.

Dans la matinée du 28, nous nous sommes rendus à Moselinyan ; ce grand étang, qui était desséché la première fois que nous l'avions traversé, était maintenant émaillé çà et là de flaques d'eau de pluie, où se baignaient de petites bandes de canards au milieu du frais herbage dont son lit était couvert. Chemin faisant,

nous rencontrâmes des Damaras que nous avions laissés derrière nous ; ils nous ramenaient une cinquantaine de moutons, une couple de juments, dont le dos était si écorché par les paquets qu'on y avait attachés qu'il ne fallait pas penser à les monter avant deux mois ; enfin un vrai ballot de journaux du Cap, tant nouveaux qu'anciens. Les wagons sont arrivés trop tard pour entreprendre une seconde traite aujourd'hui. Chapman en profite pour écrire au chef Amral et à Lamert, et pour répondre à une lettre qu'il a reçue des Hottentots. Le chef repousse, en son nom et au nom de son fils, toute espèce de complicité dans le vol de Gert. La lettre des Hottentots paraît raisonnable et franche. Elle nous apprend que cinq de nos chevaux ont été recouvrés par Lamert, mais qu'il les retiendra jusqu'à ce que leurs dos soient guéris, ce qui m'a bien l'air de vouloir dire jusqu'à ce que nous ayons ramené les deux hommes accusés de meurtre. Gert n'a plus que le meilleur de nos chevaux, l'autre étant mort. Les auteurs de la lettre ajoutaient, si je les ai bien compris, qu'ils tenaient un de nos fripons, le Boschiman Jan, et que, s'ils attrapaient Gert, ils le condamneraient à la potence. Cela dépasse nos intentions, quant à ce qui concerne le vol des chevaux ; mais, si Gert était convaincu de l'assassinat commis sur un Damara et sa femme, nous n'aurions assurément aucune objection à son châtiment.

Le 29, nous nous sommes portés en avant, avec l'es-

poir de trouver quelque gibier, jusqu'au gros arbre, le mowana, à Mamu-kahoorie, et nous avons trouvé la contrée grandement améliorée. Tout le long de la route s'étaient formés des amas d'eau pluviale. Auprès du gros arbre, la nouvelle eau, que l'herbe et les joncs en poussant avaient empêchée de se mêler à la boue, était restée douce et pure. Beaucoup des fleurs déjà fanées à Coobie avant notre départ, étaient ici dans toute leur beauté.

Le 3 janvier 1862, nous avons revu l'arbre de l'observation; mais il nous semblait si petit, à nous qui quittions la terre des baobabs, que nous nous refusions à le reconnaître.

Nous sommes arrivés le lendemain à Coobie. Les puits étaient pleins de façon que les trous que nous avions creusés auparavant ne fussent plus visibles; cependant ils demeuraient toujours distincts au lieu d'être réunis comme jadis en un seul grand étang. Les canards leur avaient rendu de nombreuses visites, car ils en avaient souillé l'eau d'une matière d'un rouge brun. L'herbe avait poussé à l'entour et, durant ma promenade, elle était assez haute pour me mouiller jusqu'aux genoux.

Des messagers envoyés par Léchoulatébé nous ont apporté le 5 une petite défense et nous ont demandé du café. Chapman s'est refusé à traiter d'affaires avec eux. Jamais, leur a-t-il dit, le chef n'aurait un autre fusil de lui ni de son frère, tant que tous les objets

volés par sa tribu ne nous auraient pas été rendus. Et, d'ailleurs, ajouta-t-il, comment le chef pourrait-il espérer avoir de nous du café, après la façon dont il en avait agi envers nous au lac? Ils répondirent que Léchoulatébé n'avait rien appris du vol et qu'il s'était efforcé de recouvrer notre bien, en envoyant son hérault proclamer qu'on eût à le restituer. La tribu d'ailleurs sentait bien que c'était faire du tort à elle comme au chef, que de ne réprimer pas de semblables méfaits, parce que les blancs, dans la dépendance desquels elle était pour la fourniture des armes et des munitions, cesseraient de venir près de la ville.

Le matin du 7, nous avons repris notre marche en avant. Cependant nos guides ne cessaient point de protester et d'affirmer qu'il n'y avait pas d'eau dans la direction que nous voulions suivre. Toutes les fois qu'ils le pouvaient, ils allaient vers l'est, si bien que nous étions tous les deux obligés de marcher devant le wagon et de consulter à chaque instant nos boussoles, parce que le soleil, presque perpendiculaire à nos têtes, ne nous indiquait plus la route. Néanmoins, comme il était indubitable que nos gens n'agissaient pas ainsi sans motif, qu'ils redoutaient peut-être de pénétrer sur le territoire d'une tribu hostile dont les exigences sur le gibier que nous abattrions nuiraient à nos intérêts, et comme Chapman ne pouvait pas exactement s'entendre avec eux avant l'arrivée de leur chef Coobie, nous pensâmes prudent de les laisser un peu suivre

leur volonté en ne redressant leur route que quand elle nous conduirait tout à fait à l'est. Pendant les premiers kilomètres, nous marchions sur une plaine ouverte, de sable gris, qu'avaient consolidé les dernières pluies et les racines d'une herbe assez épaisse. Ensuite vinrent des bosquets de mimosas, de motjiharras, et de motlopies; ces derniers s'élevant toujours du sein de fourmilières. Entre les bosquets, étaient des bas taillis d'arbustes cassants, avec des feuilles lisses, en forme de fer de lance et dénuées par extraordinaire d'épines. C'est, nous dit-on, la nourriture de l'éléphant. Quant à l'eau, nous en trouvions toutes les quinze ou vingt minutes.

Le 8, Chapman ayant aperçu un éléphant, je courus après lui; mais, comme ses carabines sont portées par les naturels, il va plus vite que moi. Je descendais vers le fond d'une vallée, quand j'entendis trois coups se suivre rapidement, puis un cri aigu et sauvage, enfin l'aboiement des chiens. Je m'élançai dans l'espoir que l'éléphant viendrait sur moi et me donnerait aussi la chance de le tirer. Quand je débouchai du taillis, j'avais devant moi un fond ouvert, une véritable émeraude du désert, avec un large étang au milieu. Par-delà, l'énorme masse de la bête s'échappait en écrasant les arbustes; Chapman s'occupait à recharger sa carabine et notre troupe dispersée par la charge essayait de se rallier. Je tenais le chemin que l'animal avait suivi et Chapman m'y rejoignit dès qu'il eut chargé;



Les marabouts et l'éléphant mort.

mais les chiens avaient été détournés et les Boschimans nous menaient sur une piste qui nous parut bientôt n'être que celle d'un éléphant intact. Aucun homme blanc ne peut à la course le disputer à ces nus enfants du désert; aussi bientôt nous fûmes l'un et l'autre distancés. Égaré dans la forêt, j'y passai seul la nuit; mais les Boschimans avaient répondu de moi à Chapman : « Il ne se perdra point, disaient-ils; car il a une barbe comme vous. » Singulière idée que de s'imaginer que la face poilue est pour un Anglais une garantie qu'il saura trouver son chemin dans les taillis !

En retournant vers l'étang, nous aperçûmes de l'autre côté, le cadavre de l'éléphant sur lequel Chapman avait tiré la veille et qui était mort à quelques centaines de mètres de l'endroit où il avait été touché.

Après avoir traversé une longue suite de collines et de vallons qui nous semblait alors passablement ennuyeuse, nous tournâmes l'étang sans daigner troubler la volaille sauvage qui se jouait sur sa paisible surface, et nous nous trouvâmes en présence du cadavre gigantesque. Au-dessus du taillis, il s'élevait comme une roche de granit gris. J'avais vu auparavant des éléphants, sans doute; mais je n'en avais jamais vu sur leur terrain. Il n'y a pas de représentation, pas d'individu à la peau noire et bien étrillée qu'on ait amené de l'Inde, dont l'étude ait pu me préparer à me trouver, la première fois, sans un sentiment de terreur et d'admiration, en face de ce puissant africain tombé sur sa

terre dans toute sa grandeur native. Ses larges pieds avaient soulevé des monceaux du sol; ses jambes pareilles à des colonnes s'étaient raidies dans sa piste; une de ses défenses, par le bout inférieur, s'était enfoncée dans la terre; la tête et la trompe flexible, étendues en avant, formaient avec son large front et son corps une ligne presque droite. Le front était plat ou même convexe, et non déprimé au centre comme celui de l'éléphant des Indes, ainsi qu'on le représente dans tous les portraits que j'en ai eus sous les yeux; ceux mêmes qu'a fait Harris me semblent subir l'influence des éléphants qu'il avait étudiés en Asie. Les oreilles, que celui d'Afrique a fort développées, couvraient de leur partie supérieure presque la moitié du cou; l'angle le plus en arrière touchait à l'endroit où la bête avait été frappée mortellement derrière l'épaule, et l'angle inférieur tombait presque au niveau de la poitrine. Le flanc rude et gris était profondément marqué de rides dont les croisements ressemblaient à un filet; on n'y voyait d'autre poil qu'une soie raide et clair-semée; l'ensemble avait plus l'air d'un rocher que de la peau d'un animal qui venait de vivre; il était assez haut pour m'empêcher presque de voir la tête d'un homme debout de l'autre côté. Une raie d'un pourpre foncé était la seule trace de la cause de sa mort, car les balles avaient pénétré dans le côté qui se trouvait actuellement en contact avec le sol. Comme le soleil commençait seulement à faire sentir sa cha-

leur, le cadavre n'était pas encore gonflé. Cependant le Boschiman n'attaqua les intestins qu'avec les précautions d'un spadassin qui fait des armes, et il sauta en arrière avec une agilité merveilleuse dès qu'il eut porté son coup. En vérité sa prudence était nécessaire, car l'explosion d'une machine à vapeur n'est rien auprès de celle qui eut lieu. Je compris alors qu'on n'eût pas eu tort de comparer à celles des pièces d'artillerie ces explosions quand elles ont lieu après qu'on a percé le corps d'un éléphant, demeuré toute la journée sous l'action des rayons d'un soleil vertical.

Bientôt le gras et les diverses parties des intestins se trouvèrent tendus comme des torchons sur tout le taillis. Les morceaux friands des tripes étaient grillés et dévorés; nos sauvages faisaient ripaille et accroissaient la fête par les chants passionnés qu'ils entonnaient de leur voix caverneuse et de leur ton sépulcral. Quant à moi, je dois l'avouer, ce qui me désenchanta le plus, ce fut de voir des nuées de papillons charmants, tout embellis par les souvenirs de Psyché qu'ils rappellent, voltiger sans crainte au milieu de ces grossiers gourmands et se repaître aussi gloutonnement qu'eux des portions les plus dégoûtantes.

Le 9, nous eûmes le plaisir d'être rejoints par Henry Chapman et ses compagnons MM. Bell et Edouard Barry, l'associé de Chapman.

Il était naturel qu'on ne fît pas grand'chose le restant de cette journée. Nous avions assez à nous occu-

per d'échanger nos nouvelles et de lire les dépêches de nos amis éloignés. Cependant on convint de réunir de suite tous les wagons, et M. Barry repartit dans cette intention avec celui qui était vide.

Parmi les nouvelles qui, sans nous affecter personnellement, étaient pleines d'un pénible intérêt parce qu'elles se rapportaient à des amis que nous estimions, la plus douloureuse était celle de la mort du docteur Holden. Cet excellent et aimable voyageur n'avait pas réussi, probablement par suite de la jalousie des Hottentots plus que pour toute autre cause, à s'ouvrir un chemin vers l'ouest; il s'était donc détourné vers le nord. Si je ne me trompe pas, il avait laissé son bateau sur une des rivières qui coulent de ce côté, lorsque la fièvre l'avait obligé à revenir à son camp. Comme ses gens avaient déjà été attaqués de la maladie, il avait alors si bien usé pour eux ses provisions de médicaments qu'il ne lui en restait plus pour lui. Son journal est rédigé jusqu'à deux ou trois jours avant sa mort; mais la perte d'un pareil homme est lamentable autant pour tous ceux qui s'intéressent aux progrès des découvertes géographiques en Afrique que pour ses propres amis. Un autre malheur déplorable est celui qui est arrivé à M. Green, en passant la rivière dans un canot qu'un hippopotame attaqua et fit chavirer. M. Bonfield, le même, à ce que je crois, dont il est fait mention dans le livre d'Andersson, et une autre personne furent, avant d'avoir pu atteindre

la rive, saisis et dévorés par les crocodiles qui foisonnent dans ce cours d'eau.

Jonker Africaner, le chef supérieur des Hottentots namaquois, est aussi décédé. On rapporte en son honneur qu'il a chargé un agent de régler les dettes qu'il a pu contracter durant sa vie. Naturellement les blancs sont assez inquiets au sujet de la ligne de politique qu'adoptera son successeur. Un des blancs, dit-on, a dû quitter le pays à la suite d'un acte de colère, où il s'est laissé emporter à l'égard d'un Hottentot. Ce bruit n'a pas encore assez de certitude pour que je puisse en dire, sur le cas actuel, ma façon de penser; mais je trouve en général qu'il est indispensable que les blancs adoptent une forme quelconque de gouvernement capable de contenir les gens qui ne savent pas commander à leurs passions Quant à ce qui concerne les tribus indigènes, leur intérêt le plus clair est que l'autorité anglaise s'interpose entre elles le plus promptement possible, à moins qu'on ne prétende prouver qu'il est préférable pour elles d'être pillées et massacrées par une horde de barbares, comme les Namaquois, à vivre en paix et en sécurité sous le contrôle d'une puissante nation comme la nôtre.

Henry Chapman et moi, nous sommes allés nous promener du côté de l'éléphant mort; nous voulions faire un croquis de son squelette, mais nous ne nous attendions guère au spectacle que nous allions y voir. Naturellement la viande desséchée pendait par ban-

des accrochées à des barrières mises en tout sens et si haut qu'il avait fallu employer une fourche pour y élever chaque morceau l'un après l'autre; mais les efforts réunis des Boschimans, au nombre à présent d'une trentaine d'hommes ou de garçons, n'avaient pas pu, même avec l'assistance de l'avant-garde de nos Damaras, venir à bout d'arranger la masse de viande qui gisait devant eux et dont la moitié pour le moins se corrompait à l'ardeur du soleil d'une façon impossible à décrire. En l'absence de toutes dames parmi les Boschimans, Koobie, accouru dès la première nouvelle de la boucherie, avait la galanterie de distribuer aux belles de l'autre tribu les morceaux les plus délicats de la tête; celles-ci, en échange de politesse, travaillaient avec des instruments tranchants à enlever la masse spongieuse d'os où les défenses maintenant détachées avaient été enfoncées; ou bien, réunies autour des feux, elles faisaient brûler les os étroits qui se trouvaient encore trop gros pour qu'elles pussent les casser. Couloloa, en apportant une offrande de coléoptères, brillait comme un morceau de bronze antique; la peau plus foncée de Pompée avait, de la tête aux pieds, un poli dont les fabricants de cirage n'ont jamais pu annoncer l'équivalent dans les journaux.

Quelques jours plus tard, nous fûmes obligés de nous séparer de Coobie. Il avait d'abord fort goûté l'idée d'aller dans le pays des Boschimans étrangers

pour les tuer et les piller sous la protection des hommes blancs; mais, depuis qu'il s'est convaincu, à sa grande surprise, que nos idées ne sont guère d'accord avec les siennes, il ne veut plus nous rien dire et même s'efforce d'annuler les informations qu'il nous avait d'abord données : évidemment, il se proposait de nous faire revenir sur nos pas, afin que nous eussions à chasser l'éléphant sur son territoire, où ne se trouverait personne qui réclamât une partie de sa viande. Peut-être aussi, se conformait-il aux ordres de Léchoulatébé. Nous nous donnâmes donc le soin de l'avertir que, comme il ne savait rien du pays où nous entrions ou qu'il se refusait à nous y servir de guide, nous étions résolus à nous y diriger nous-mêmes, en lui laissant la liberté de retourner en paix et en prospérité auprès de l'eau qui porte son nom.

Nous continuâmes sans lui notre voyage de découverte du côté du nord-ouest.

Le 22 janvier, après avoir franchi une région onduleuse, coupée de prairies et de petits taillis, nous traversâmes une *omaramba* (1), puis nous nous arrêtâmes dans un fond ou *pan* (2), composé d'un lit d'argile

(1) D'après une explication qui se trouve à la page 321 du texte anglais, l'omaramba est un lit de rivière desséchée, où de temps à autre on trouve de l'eau; l'expression revient donc à celle de poort qui est employée presque dans le même sens au premier chapitre. — J. B.

(2) Ce mot, qu'on rencontre assez souvent, nous l'avons traduit par fond, creux ou marais; il semble indiquer souvent ce

plat et ayant près de seize cents mètres de diamètre. Les dernières pluies l'avaient mouillé au point que l'argile prenait aux pieds comme de la terre de pipe, et qu'on y voyait plusieurs mares dans des enfoncements. Les Boschimans appelaient cet endroit Carran, mais ce nom nous paraît désigner en général des creux de cette espèce. L'omaramba, disent-ils, va vers Caniess, qui doit être dans les environs de Moselinyan ; mais on ne peut guère savoir si l'eau, dans le cas où il y en aurait un courant, coulerait vers cette place ou en viendrait, car nous ignorons si nous montons, et nous pensons que notre chance de rencontrer un cours d'eau cessera quand nous serons parvenus à la tête de l'omaramba. Alors il faudra sans doute en chercher quelqu'un au-delà de la ligne de séparation des eaux.

Au lever du jour, le 23, nous apprîmes que des Boschimans, qui s'étaient spontanément engagés à nous montrer une grande *fontaine*, avaient décampé dans l'obscurité. Personne n'en savait le motif; car, la veille au soir, ils paraissaient encore fort contents de nous, et même nous avaient apporté une certaine quantité de baies pour faire du cidre. Peut-être connaissent-ils que la contrée est sèche et craignent-ils d'être maltraités à cause de l'impossibilité où ils se

qu'on appelle *chott* en Algérie, moins la croûte saline que l'évaporation des eaux laisse après elle. Ainsi, pour le *pan* salin Ntetwa qu'on rencontrera plus loin, nous avons employé le mot *chott*, auquel nous sommes habitués. — J. B.

trouvent de découvrir de l'eau ; peut-être les Damaras leur ont-ils fait des menaces, à notre insu.

Le 24, nous avons attelé de bonne heure, et, quittant l'*Etang profond*, près d'un endroit où la plus petite des deux vallées se réunit à l'omaramba que nous avons suivie les deux derniers jours, nous avons pris plus au nord pour franchir la hauteur; puis, traversant un vallon qui a un fond de pierre calcaire et une petite fosse où la longueur de l'herbe verte indiquait qu'il pouvait exister de l'eau, nous avons gravi la montée voisine pour établir notre bivouac à une centaine de mètres au sud de quelques mares d'eau pluviale. Vers le nord-est, l'horizon était couvert d'épais nuages ; d'où je conclus qu'il y avait là un autre vallon ou quelque irrégularité du sol, qui était la cause de cette réunion de nuées; mais un frais vent d'est les poussait à travers notre route à plusieurs kilomètres devant nous, et j'ai l'espoir qu'en persévérant à nous diriger vers le nord, nous trouverons une région où, sur le sol altéré, les trésors liquides du Ngami seront distribués par les vents dominants au bénéfice des voyageurs. Néanmoins Chapman pense que, si, après une autre journée de marche, on n'a pas découvert quelque eau permanente, il ne sera pas prudent d'avancer plus loin, en risquant un troupeau de bétail dans un pays où quelques jours de soleil sans nuage suffisent à évaporer les petites provisions d'eau qui nous ont désaltérés depuis notre départ de Coobie.

Notre situation est maintenant si favorable à l'essai d'ouvrir une nouvelle route hors des pays soumis à la domination des Namaquois, que je serais, pour ma part, désolé si, par une cause ou par une autre, nous nous trouvions forcés de renoncer à ce dessein.

Cajumbie et sa troupe envoyés en éclaireurs viennent de rentrer avec un air assez déconcerté. Ils avaient découvert de l'eau, en vérité; une grande eau comme nous n'en avions pas encore rencontré sur notre route, aussi grande qu'Otjimbingue. Qu'est-ce que cela signifie? En outre, ils avaient vu des éléphants, des femelles, des mâles et des petits : un vrai troupeau. Les chiens s'étaient échappés de leurs attaches et s'étaient élancés à l'attaque. Quant à nos héros, ils confessaient qu'ayant eu grand'peur, ils n'avaient ni rappelé les chiens, ni fait feu sur les éléphants, mais s'étaient sauvés de toute leur vitesse, pour revenir au camp, laissant, plutôt que de risquer leur peau à l'aventure, les chiens chasser du pays le gibier.

Dokkie et Jan, le 30 janvier, ont coupé pour leur nourriture les côtes d'une chèvre et sont partis pour faire une tournée d'un jour à dos de bœuf, avec l'ordre d'examiner la direction de la piste des éléphants et les caractères généraux de la contrée. Quant à nous, nous avons d'abord fait un excellent déjeuner avec environ un mètre d'une trompe d'éléphant, qui a cuit durant toute la nuit dans un foyer creusé en terre. Puis Chapman est allé examiner le pays vers le sud-ouest et

essayer de retrouver les traces des animaux dont les dépouilles doivent l'indemniser des frais et des fatigues de son voyage.

Avant midi, on avait rentré au camp une des défenses des éléphants et je partis pour aller esquisser le crâne de l'animal; mais j'ai vu qu'il y fallait renoncer, car les Damaras, au lieu d'attendre que l'on puisse enlever les défenses, les arrachent et brisent le crâne en morceaux pour en retirer la graisse et la moelle. Ils n'ont pas l'air de pouvoir s'imaginer de faire des provisions pour les jours suivants.

Les Damaras ont descendu l'omaramba durant plusieurs kilomètres et rapportent qu'ils y ont trouvé de l'eau en abondance; de plus, Canoa affirme qu'il a vu douze éléphants mâles. Jan et Dokkie, qui étaient sortis sur des bœufs de course, sont rentrés au bivouac vers dix heures, après avoir vu, disent-ils, deux omarambas vers le nord avec des étangs. Mais jusqu'ici personne n'a encore réussi à découvrir la fontaine qui doit fournir une eau permanente et, sans cette ressource, il ne serait pas prudent que Henry Chapman fît traverser à ses bœufs ce pays, quand la saison s'avancera.

Nous avons fait, le 4, plusieurs kilomètres en suivant l'omaramba, qui a pris par degrés un caractère plus tranché; maintenant c'est un fond plat, ayant près de seize cents mètres en largeur. Elle est couverte d'herbe longue, riche, verte, à peine en graines, et de buissons de mimosas, entre des chaînes bien mar-

quées quoiqu'un peu basses et qui la bornent au nord et au sud.

Le 5, j'entendis tout à coup partir du côté du wagon un coup de feu, suivi par les cris furieux d'un éléphant. Nous remontâmes en courant de toutes nos jambes et, apprenant que l'animal était encore aux abois dans les taillis, je pris mon fusil et suivis les bruits jusqu'à ce que j'eusse rattrapé Henry Chapman. Quelque temps après, nous rencontrâmes son frère qui revenait sous l'excitation et sous l'épuisement d'une chasse malheureuse où, plus d'une fois, il avait manqué de trouver une fin lamentable.

On avait vu l'éléphant s'approcher du wagon. Chapman était allé deux ou trois cents mètres au-devant de lui, et l'avait grièvement blessé du premier coup. Alors il s'était retourné comme à l'ordinaire pour prendre son second fusil, mais l'homme qui le suivait ne portait qu'un bâton. Dans l'intervalle son cheval ayant été sellé, Chapman l'avait monté et, armé d'un nouveau fusil, avait recommencé l'attaque. L'éléphant sonnant la charge avait couru sur lui. Le cheval, que la frayeur paralysait, refusait de bouger, et son cavalier, qui n'avait pas eu le temps de mettre des éperons, ne pouvait plus le lancer. Heureusement, au moment que toute espérance semblait perdue, quelque mouvement avait décidé l'animal furieux à se détourner et à s'enfoncer dans le taillis. Là, attaqué de nouveau, il était revenu si fièrement à la charge qu'il

avait dispersé les chiens et les piétons, et enlevé toute force au cheval, qui se tenait tremblant de tous ses membres, sans pouvoir obéir à la volonté de son cavalier.

Le 7, des Boschimans nous ont dit qu'à une journée de marche vers l'ouest, il existe un grand étang fréquenté par les éléphants, et, à trois journées au nord, c'est-à-dire à près de cent soixante kilomètres, une eau permanente, non pas une *fontaine*. Cela ne peut-il pas être la rivière Tiougé? Dans ce cas, il y aurait danger à y conduire notre bétail, à cause de la venimeuse tsetsé.

Le 10, Chapman, considérant que son frère ne pourrait pas sans imprudence amener d'Otjimbingue, son bétail, puisque nous n'avons pas trouvé d'eau permanente, et ayant entendu dire que les éléphants étaient restés dans la région que nous venons de traverser, s'est décidé à retourner la tête du wagon vers le sud-est et à abandonner quant à présent, à mon grand regret, l'idée d'ouvrir une route dans la contrée indépendante au nord des Hottentots.

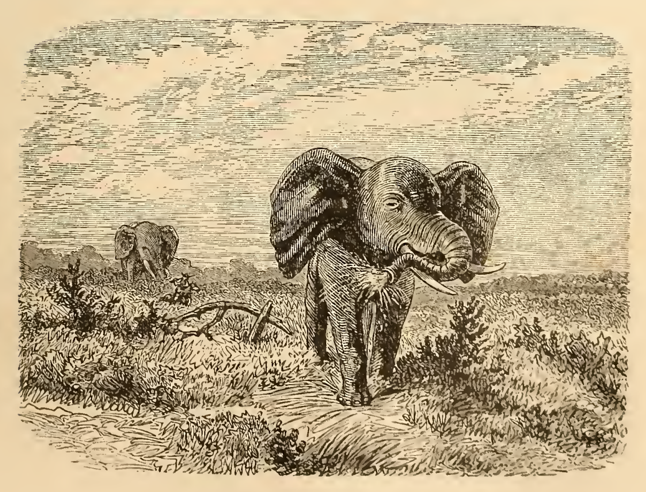
L'altitude de l'endroit d'où nous avons commencé notre retour est estimée par Chapman à huit cent quatre-vingts mètres environ, c'est-à-dire à cinquante-sept mètres plus bas que Coobie.

Une nuit, je fus tiré d'un profond sommeil par une main qui se posait sur mon épaule. Quand j'eus frotté mes yeux, je vis devant moi un Boschiman tout ému,

qui, du doigt, m'indiquait l'eau et se livrait à une pantomime signifiant à mon avis « les éléphants s'abreuvent là. » Henry Chapman me suivit et nous réveillâmes son frère. Celui-ci, ayant plus d'expérience que nous, nous rappela l'imprudence et l'inutilité d'attaquer de nuit un troupeau, dont nous ignorions le nombre, sans avoir un seul abri ou scherm où nous pussions nous réfugier. On abandonna donc toute idée offensive ; mais, curieux de voir ces animaux se livrer à leur bain en toute liberté, je descendis vers l'eau avec deux Boschimans. Bientôt je m'aperçus, à mon grand désappointement, que les chiens me suivaient. Moins d'une minute plus tard, ils avaient commencé l'attaque. Leurs aboiements furieux furent suivis d'abord des gémissements des jeunes éléphants, puis des fanfares irritées des femelles et enfin du fracas d'une charge à fond de train. Un moment ou deux, j'attendis avec l'espoir de faire feu quand les animaux sortiraient du couvert. Mais les dogues, repoussés de leur attaque sur les jeunes, accouraient à moi dans toutes les directions, chacun poursuivi par une mère irritée. Les buissons et les arbustes épineux (haakdoorns), pareils à nos ajoncs et aux grandes ronces des haies en Angleterre, n'offraient, il est vrai, aucun obstacle à un éléphant, mais en étaient de bien réels pour un homme, et leur épaisseur m'empêchait de voir à quelques pas devant moi. Je m'esquivais d'arbre en arbre; j'essayais d'en trouver un assez fort pour que je pusse



Une mère furieuse (p. 164).



Éléphant allant au bain. (p. 164).

me mettre par derrière et tirer sur les bêtes qui s'approchaient; mais tous ceux qui étaient à ma portée étaient moins gros que ceux qu'arrachent les éléphants en se jouant. A chaque instant, arrivaient sur moi de nouveaux chiens, ayant à leurs trousses un invisible ennemi, fracassant tout et sonnant sa fanfare, à moins de quatre-vingts mètres de moi. Successivement chassé de toutes mes positions, je gagnai enfin le bord du fourré, et la première chose que j'entendis alors, ce fut la voix de Chapman qui me criait de me réfugier dans le wagon si je ne voulais pas être tué. J'avais à peine suivi ce conseil que la troupe entière débouchait, suivie seulement par un des chiens les plus persévérants, et longeait la lisière du fourré à peine à cent mètres de nous.

A ce moment, nous étions tous sur pied et tous rassemblés en déshabillé autour du wagon, sur lequel Chapman avait grand'peur que les chiens ne conduisissent les éléphants. Le Boschiman qui avait coupé droit m'avait devancé au wagon. Il m'avait vu terriblement blanc, disait-il, non quant à la figure, expliqua-t-il, mais quant à la chemise, trop apparente sur le fond noir des broussailles pour ne pas craindre qu'elle attirât l'attention de nos terribles voisines. La scène qui s'était passée autour du wagon, selon le rapport de tous ceux qui y avaient assisté, aurait mérité d'être vue. Au premier bruit de la charge, les Boschimans, s'élançant de leur feu, s'étaient rassemblés, prêts

à combattre ou à fuir. Puis Jan et les Damaras étaient venus saisir les fusils de n'importe qui, pour aller se blottir n'importe où, d'où ils revinrent valeureusement, dès que le danger fut passé. Dans quelque circonstance que ce soit, personne n'a honte de prendre la fuite devant un éléphant; mais quand, au lieu d'un, c'est une troupe de femelles qui s'élancent en charge compacte ayant leurs petits sous leur ventre ou au centre de leur carré, il y a là une force irrésistible, devant laquelle disparaîtraient, pétris dans le sol, et tentes et wagons, avant que le passage des animaux fût achevé.

Le lendemain, le théâtre de la scène de la nuit dernière prouvait surabondamment que ma position avait été assez « intéressante. » Le chemin ouvert par la charge avait une largeur de huit mètres, suffisante pour quatre animaux de front; mais la manière dont le sol était foulé et déchiré montrait que ceux qui avaient conduit la charge avaient été suivis d'au moins quatre fois ce nombre, sans compter les petits. De plus, il y avait de tous les côtés des traces séparées : les unes indiquaient la poursuite faite aux chiens qui cherchaient un refuge sous le fourré; d'autres, s'élançant par-dessus une fourmilière avaient brisé l'arbre qui la surmontait; d'autres montraient que les petits avaient été défendus contre l'attaque des chiens; il y en avait qui prouvaient au contraire une fuite précipitée, durant laquelle un des plus grands

arbres du bois avait été déraciné à la distance exacte de cent dix mètres du wagon.

Henry Chapman et moi nous allâmes jusqu'au lac de l'Attente du Wagon (*Wait for the wagon vlei.*) Nous avions pris au sud-ouest, à travers la chaîne, lorsque, dans un des fonds parallèles, l'appel d'un éléphant se fit entendre assez près de nous. Nous saisîmes nos fusils que portaient les Damaras, et nous avançâmes avec précaution jusqu'en vue d'une troupe de six ou sept femelles avec leurs petits. Déjà troublées par nos chiens, elles se mettaient en mouvement dans notre direction. Je pensais à prendre position à huit ou dix mètres plus près d'elles, derrière un grand bosquet de seringats, lorsque mon compagnon me fit remarquer que nous avions éveillé l'attention des animaux. Le plus voisin tournait déjà son large front vers moi et étendait ses grandes oreilles de mon côté. Je visai avec soin, j'entendis le bruit de ma balle résonner et je tournai les talons courant d'une haleine cinquante mètres environ. La simplicité de la carabine Wilson me permit de recharger avant de m'arrêter. Chapman me rejoignit alors et nous fîmes feu ensemble, frappant la plus grosse femelle à l'épaule. Puis nous reprîmes notre retraite rapide, de peur d'être chargés, et nous regagnâmes la piste que nous suivîmes à travers la forêt. Nos amis d'Angleterre vont penser peut-être que notre façon de combattre n'était pas digne de braves. C'est pourtant celle que suivent dans ce pays tous

les chasseurs d'éléphants, les plus expérimentés et les plus adroits. Aussi, tant que je ne serai pas mieux mis au fait des coutumes de ces bêtes, je continuerai très-rigoureusement cette méthode pour les chasser.

Quelques jours plus tard, une excursion poussée vers le sud à une trentaine de kilomètres nous permit de conclure, d'après toutes les pistes que nous avions rencontrées, que les éléphants sont maintenant partis vers le sud et vers l'ouest, où doivent être de nombreuses mares dont l'existence leur est connue. Elles sont suffisantes pour des animaux qui, dans leurs vingt-quatre heures, peuvent parcourir cent soixante kilomètres; mais elles ne peuvent pas l'être pour le bétail que réclame la marche lente d'un wagon.

## CHAPITRE VIII

### DE L'ÉTANG PROFOND A LA BOTLETLE

Blawe wilde-beestes. — Bons renseignements de Henry Chapman sur l'Ovampo. — Marche fantastique des éléphants. — Danse damarienne. — Nous tournons le lac Ngami par le sud, vers les Copjies et les Quaebies. — La bosse de rhinocéros. — Menaces, puis flatteries de Léchoulatébé. — Le gibier sous terre. — Malgré nos guides, nous arrivons au bord de la Botletle.

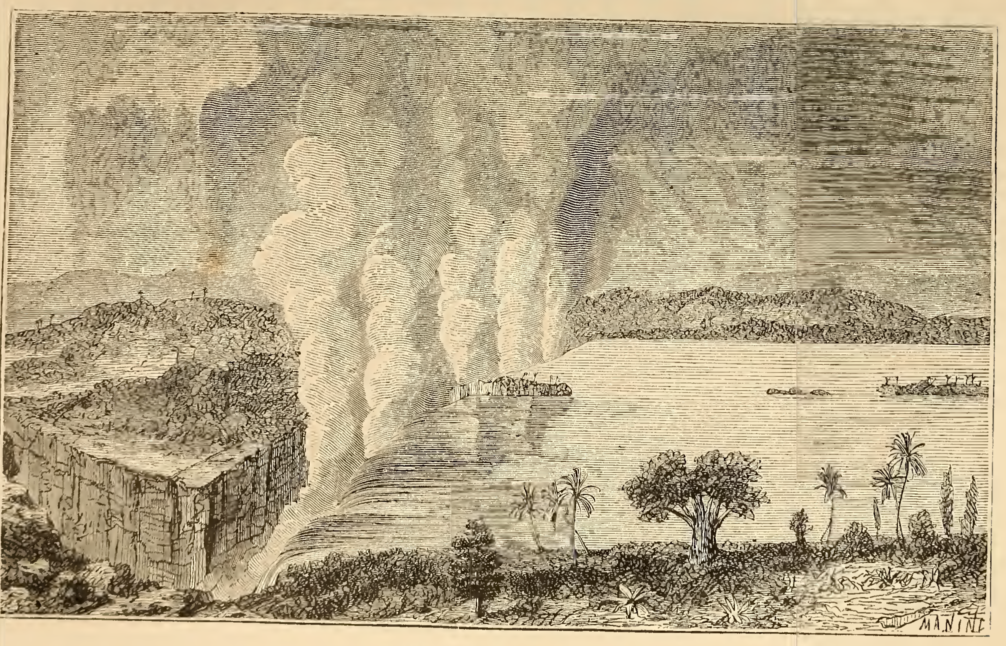
Le 22 février, au point du jour, Bill nous annonça qu'on voyait, de l'autre côté de l'Etang Profond, des objets noirs, immobiles, qu'il pensait être des zèbres ou des chevaux sauvages. Je partis pour essayer de les tirer; Chapman me suivit et me donna un cheval après m'avoir atteint. Nous nous avançâmes au pas, de façon à éveiller l'attention des animaux sans les effrayer absolument. Bientôt nous vîmes que c'étaient des blawe wilde-beestes (1) ou gnous mouchetés.

(1) Gaou des Hottentots. Kokong, Bluebok de Livingstone. Egocerus leucophœus, Antilope glauca, des naturalistes. Gnou tavelé ou moucheté. — J. B.

Comme nous les approchions, quelques-uns quittèrent leur bande et se mirent à nous observer un instant, puis à courir et à se poursuivre l'un l'autre en décrivant des cercles. Cependant un vieux mâle se tenait en avant, tandis que les femelles et les jeunes restaient dans l'éloignement. Je frappai ma bête; mais le fusil de Chapman fit long feu et toute la troupe se mit en fuite, accompagnée de plusieurs couaggas (1), qui avaient pris leur pâture de l'autre côté de la vallée. Nous leur donnâmes la chasse durant quelque temps; mais ni l'un ni l'autre de nos chevaux, surtout le vieux et lourd Ruyter, n'étaient en état de les atteindre, et ils nous échappèrent bientôt. Cependant j'avais assez vu le patriarche du troupeau, avec ses flancs bleuâtres, lustrés, d'un beau poil; sa queue et sa crinière d'un brun noirâtre, et ses cornes étendues et recourbées, pour pouvoir en faire un croquis passable.

Le lendemain, nous avons passé au midi de notre étang pour gagner le sud-est de la vallée. Ce n'est plus un lit informe d'argile crayeuse et boueuse, crevassée par les pieds des éléphants : le sol offre à présent l'apparence d'une vaste surface unie, où l'herbe, qui a un pied de haut, s'incline avec grâce sous le poids de ses semences, est toujours prête à les verser dans les bas et les culottes des passants, et se penche au souffle des zéphyrs. Une fois que les semences sont dans vos

(1) Ou chevaux du Cap. — J. B.




Chutes du Zambèze.

hardes, retenues par leurs pointes barbues, elles s'avancent à chacun de vos mouvements et, comme feu mon regrettable ami, J.-R. Elsey, le médecin de notre expédition en Australie, le disait des moustiques, « elles entretiennent une irritation constante et salutaire à la peau ; » « même au caractère, » suis-je souvent tenté d'ajouter.

Henri Chapman, qui a visité le pays des Ovampos, dit que ces nègres forment un peuple très-hospitalier. Avant d'avoir été pillés par les Hottentots, ils ont dû constituer une nation aussi riche qu'industrieuse, en état d'entreprendre des travaux d'une véritable importance, par exemple de creuser des puits de trente mètres de profondeur, en établissant tout le long des parois un sentier en spirale qui permette de descendre jusqu'à l'eau. Leurs villages sont palissadés avec beaucoup de soin ; les huttes et les maisons extérieures, bâties par une famille ou par une association de trois ou quatre propriétaires, ont une apparence aussi imposante que celles d'un village populeux dans les autres tribus. Ils font le commerce avec les Portugais. Dans ce pays, les bœufs sont la denrée principale d'échange ; aussi un de leurs chefs, dans une razzia qui menaçait ses troupeaux, a-t-il (ce que ne ferait jamais un Cafre) laissé l'ennemi s'emparer de ses vaches et réservé toutes ses forces à la défense de ses bœufs.

Les chevaux qu'on nous a renvoyés sont assez écorchés au dos, comme la plupart de ceux qu'on confie

aux soins des Hottentots; pourtant nous avons sellé deux des meilleurs, et Chapman et moi les avons montés pour nous rendre à notre camp stationnaire. Nous étions en train de gravir une basse colline de sable couverte de taillis épais, composés de seringats, d'arbres de santal, de ronces omvoti-onjoue, et d'autres arbrisseaux, quand Chapman, s'arrêtant tout à coup, mit la main derrière lui pour prendre son fusil. Je l'imitai immédiatement, puis je cherchai de quoi il s'agissait. Sur la pente opposée, s'élevant peu à peu à la vue, étaient les formes massives de trois grands éléphants. Leur couleur gris foncé se fondait si bien avec les ombres brisées des arbustes qu'on n'en pouvait pas d'abord distinguer toutes les proportions. Nous n'y perdîmes pas notre temps. Nous piquâmes des deux, nos chevaux partirent et nos chiens, ayant pris la piste, s'élancèrent à l'attaque. Nous diminuâmes un instant notre vitesse afin de ne pas rencontrer les éléphants dans la fureur de leur première charge, puis nous nous élançâmes à leur poursuite. Dans le vallon voisin, revenant sur leurs pas, ils nous firent perdre près de seize cents mètres avant de les avoir de nouveau en vue. Un galop de quatre à cinq kilomètres nous amena près du plus grand des trois, un magnifique animal, qui s'élevait comme une tour au-dessus des arbustes qui nous avaient si fort embarrassés. Etendant ses deux larges oreilles de chaque côté, il se tourna à moitié comme s'il se demandait s'il n'allait

pas retourner broyer ces deux méprisables persécuteurs; mais, à son insu, en agissant ainsi, il nous faisait voir ce qui pouvait le plus nous attacher à sa suite, c'est-à-dire ses défenses aussi grandes qu'éclatantes. Chapman le tira de loin et, quand j'arrivai, la distance s'était accrue. Mon cheval haletait si fort qu'il m'empêchait d'ajuster du haut de ma selle et, si j'avais mis pied à terre, j'aurais perdu la vue de mon gibier dans les taillis. Nous reprîmes la poursuite et Chapman tira, je crois, un second coup; mais mon cheval était si épuisé que je ne pus pas obtenir de lui un nouveau temps de galop.

A peine nous étions-nous rencontrés que nous vîmes un autre éléphant qui évidemment suivait le premier, sans se douter que nous étions entre eux deux. Nous voulûmes lui donner la chasse, mais je me trouvai bientôt si distancé qu'il me sembla préférable de débarrasser mon cheval de ses harnais et de lui laisser prendre du repos, tandis que je faisais sur mon album les croquis des différentes positions où j'avais vu les éléphants.

Chapman était rentré au camp avant moi, car l'éléphant l'avait mené en droite ligne à travers le pays jusqu'à environ seize cents mètres des wagons, avant de s'échapper. L'animal était alors si fatigué qu'il s'introduisait la trompe dans la bouche pour aspirer l'eau de son estomac et se la lancer sur la poitrine pour se rafraîchir. A ce moment, Chapman, regardant derrière

lui, s'était vu suivi de l'éléphant après lequel il avait d'abord couru, et de si près qu'il allait être aperçu et attaqué dans quelques minutes. Aussi fatigué que son cheval, il n'avait donc rien eu de plus pressé que d'essayer de se dérober au danger. On s'étonnera sans doute qu'on n'entende pas un si gros animal marcher derrière soi; mais l'éléphant a le pied ouaté d'une masse spongieuse, assez semblable à de la gelée et qui, enveloppant les os, lui permet de marcher sans faire aucun bruit sur un terrain où un chacal même ne passerait point sans être entendu. A la vérité, durant toute cette matinée, le silence absolu des mouvements de ces grosses bêtes donnait à la scène une apparence fantastique, et, comme le taillis ne me laissait pas voir leurs jambes, il me semblait que leurs énormes corps glissaient comme s'ils eussent été des pièces de quelque panorama bien monté ou comme des fantômes doués de la faculté d'apparaître et de disparaître à leur gré.

Au camp, tout s'était passé le mieux possible. John avait vu des éléphants plus d'une douzaine de fois; il avait été sur le point d'en prendre un. Ce jour même, trois ou quatre éléphants passèrent dans le bas de la vallée du camp, et, à la chute du jour, s'arrêtèrent à cinq cents mètres des wagons; mais les cris de nos Damaras les eurent bientôt mis en fuite.

Un soir, les Damaras ont célébré des danses. Ce qui éveilla d'abord notre attention, ce fut un son qui res-

semblait autant aux aboiements d'un chien qu'aux efforts que fait une personne pour extraire quelque chose de sa gorge en poussant avec force son expiration. Quatre hommes se tenaient courbés, la tête l'une contre l'autre, rivalisant entre eux à qui produirait le mieux ces bruits aussi peu articulés que peu mélodieux; les autres, portant au cou-de-pied des cercles de coques de semence dures et retentissantes, se mirent à danser à l'entour. Peu à peu, toute notre compagnie se réunit et les femmes se joignirent aux danseurs en se tenant debout en demi-cercle. Elles chantaient un air monotone et frappaient dans leurs mains, tandis que les jeunes hommes et les garçons sautaient en dansant jusqu'à elles sans aucun ménagement, battant la terre de leurs pieds agiles, soulevant des tourbillons de poussière et faisant résonner les cercles de leur cou-de-pied, de la façon sans doute la plus harmonieuse pour eux. Ensuite le chef saisit un tison du foyer et, après avoir comme auparavant dansé jusqu'aux femmes, il le planta dans le sol, répétant ses pas à l'entour et par-dessus sans le toucher, comme font les montagnards d'Écosse dans la danse des claymores; puis il se retira. Alors on vit le retour d'une bande victorieuse, brandissant les larges lances ornées de queues de bœuf, flottant aux vents; le chœur des femmes fêtait ce retour et, de temps à autre, les guerriers s'élançaient pour repousser quelque ennemi dont l'audace allait jusqu'à les poursuivre. Cette scène,

exécutée par un nombre suffisant d'acteurs, doit faire beaucoup d'effet. Telle qu'elle était, avec la lueur du feu réfléchie par les rouges coiffures, semblables à des casques, et par les ornements étincelants que portent les femmes, avec les éclairs jetés par les lances nues, avec les queues de bœuf qu'agitaient les sauvages guerriers, et tout ce fond de huttes, de kraal et de groupes de bétail fantastiquement éclairé, elle était vraiment assez pittoresque. Les émissions de sons gutturaux qui la terminèrent eurent quelque chose de terrible, et les chiens y joignirent leurs hurlements spontanés.

Le 4 mars, nous nous dirigeâmes droit sur les Copjies qu'on apercevait vers le sud-est à l'horizon ; le 6, nous passions près de l'Étang de la Nouvelle-Année, et le 8 nous étions revenus à l'Étang de la Quarantaine, où, le 9, nous tuâmes un rhinocéros et un éléphant.

Le reste de la semaine a été employé à des occupations variées, par exemple à faire des souliers, à raccommoder les platines de fusil abîmées par les Damaras et à manger une bosse de rhinocéros. En vérité ce dernier exercice était fort agréable ; mais le mets aurait été meilleur encore si Jan, pour retirer de la terre et des cendres la bosse du rhinocéros, ne s'était pas avisé d'enfoncer sa lance à travers la peau, d'où il était résulté que presque tout le jus et la matière gélatineuse s'étaient échappés (1).

(1) Nous nous sommes étonné, en traduisant le *Voyage de l'Atlantique au Pacifique*, par MM. Milton et Cheadle, de ne



Filles Damaras Hottentotes dansant (p. 176).

Puis nous avons continué notre marche pour contourner par le sud la ville de Léchoulatébé, sans y entrer. Le 15 au matin, nous avons grimpé sur une des masses de blocs de granit qui composent une des plus petites Copjies. Du sommet, nous avons vu à l'hori zon soit l'eau du lac Ngami, soit le mirage qu'elle produit. La région qui nous en séparait semblait tout à fait plate et couverte d'une forêt plus ou moins épaisse, où nous aperçûmes de loin un troupeau de buffles. Nous essayâmes, mais sans y réussir, de les approcher, puis nous retournâmes au camp en passant rapidement près d'un bel étang, situé sur le côté septentrional des hauteurs.

Le 16, une traite de dix kilomètres le long du versant méridional des Copjies nous a conduits à leur extrémité orientale, où nous nous sommes arrêtés en vue du désert Calahari (1), développant vers le sud ses grandes lignes plates. Dans l'après-midi, en nous guidant d'après la boussole, nous avons fait treize kilomètres de plus à l'est vers l'extrémité méridionale du mont Lubelo, car nous désirons nous rendre le plus directement possible au gué où nous devons passer la rivière

pas rencontrer une seule mention de la succulente bosse du bison, célébrée par Cooper; oserons-nous dire ici que nous sommes presque joyeux d'en rencontrer en Afrique un équivalent dans la bosse du rhinocéros ? — J. B.

(1) V. dans le chapitre I de notre abrégé des voyages de Livingstone, la description du Calahari et de ses habitants. — J. B.

Botletle (1), en laissant le lac Ngami à une trentaine de kilomètres au nord de nous. En fait, nous abrégerons ainsi beaucoup notre voyage, et Chapman y gagnera l'avantage de pouvoir traiter avec Léchoulatébé sur ce pied d'égalité qui nous manquerait, si nous nous mettions entre ses mains, en suivant la route ordinaire.

Le chef nous a déjà envoyé dire qu'il y a guerre entre nous, à cause du fusil que Chapman a enlevé à un de ses hommes. Cependant il sait bien que le fusil n'a été retenu que parce qu'un des gens avec lesquels il était venu, nous avait dérobé une défense d'éléphant; qu'en définitive le fusil a été déposé entre ses propres mains, tandis que la défense ne nous a jamais été restituée. Nous n'avions qu'une réponse à lui faire, c'est que nous savons aussi bien que lui ce que c'est que la guerre.

Nous n'ignorons pas qu'il est capable de toutes les infamies dont la nature humaine peut se rendre coupable, et nous soupçonnons qu'il a employé des Boschimans, que nous avons vus, à éloigner de nous les éléphants; mais en même temps nous pensons qu'il est trop fin pour chasser entièrement de son territoire par ses mauvais traitements les Anglais; car, il éloignerait ainsi les acquéreurs de son ivoire; ce serait,

(1) C'est le cours d'eau que Livingstone appelle Zonga ou rivière des Batletlis. — J. B.

comme nous le disons, tuer la poule qui lui donne des œufs d'or.

Cependant, le 23, au soir, comme nous étions au bout d'une plaine assez découverte entre les deux chaînes des monts Nquiba, nous avons reçu des envoyés de Léchoulatébé. Ils étaient chargés de compliments pour chacun de nous, et de reproches pour Chapman, qui s'obstinait à se tenir dans la forêt, quand il pouvait venir à la ville et être avec le chef sur un pied d'amitié comme auparavant. La déclaration de guerre était donc annulée; mais nous connaissions trop bien le sens des termes d'amitié pour ne pas voir quels avantages nous tirions de notre réserve calculée.

La marche que nous faisons a donné aussi lieu aux plus étranges commentaires. Une tradition, répandue dans toute la contrée, affirme qu'il y a du bétail caché dans une caverne. On en a tiré cette conclusion qu'Henry Chapman, après avoir fait son voyage au pays des Ovampos, avait découvert l'emplacement de cette caverne, et y conduisait son frère.

Harry, dans la matinée du 25, est revenu du lac en compagnie de Betjouanas et de Boschimans, et nous a remis, de la part du chef, qui a peur que nous ne lui glissions entre les doigts avant d'avoir été complétement mis à sec, toute sorte d'horribles messages. Pourtant les compliments ne manquent pour aucun de nous; il y a même une invitation à nous rendre à la ville avec tous les wagons et leurs bœufs, sans faire attention à

la phthisie pulmonaire; le reste du bétail pourrait être conduit près d'un étang qui se trouvait sur leur route à Palané, en attendant que nous descendissions à la rivière. Nous gagnons certainement quelque chose à cette proposition; car jusqu'alors nous ignorions si la contrée où nous marchons avait de l'eau sur notre chemin.

Le 28, en partant de l'extrémité occidentale du mont Quaebie, nous avons traversé quelques épais taillis et des bosquets de motjiharras; puis nous avons dételé près d'un étang, aujourd'hui tout à fait desséché, où on nous avait fait espérer que nous trouverions de l'eau. C'est là que les envoyés ont été informés que nous avions résolu de ne pas entrer dans la ville, mais de nous rendre au bord de la rivière, à plusieurs kilomètres en amont, où, si Léchoulatébé voulait faire la troque, il pourrait nous apporter de l'ivoire dans ses bateaux. Ces nouvelles n'ont pas manqué de les surprendre beaucoup. Ils ont protesté que nous étions encore à cinq journées de la rivière; que nous ne pouvions pas, avant de mourir de soif, gagner un autre endroit que la ville; que le chef les ayant expressément envoyés pour ramener Chapman (et ses biens), ils n'oseraient jamais, s'ils n'y réussissaient pas, avouer au chef où était Chapman, mais se borneraient à l'assurer de leur ignorance à cet égard. Sans nous en inquiéter aucunement, nous avons remis les bœufs sous les jougs, vers midi. Alors le wagon de Harry

qui marchait le premier se dirigea de tous les côtés, tantôt vers Courouman (1) et le désert Calahari, tantôt vers le détroit de Bab-el-Mandeb ou vers celui de Gibraltar. Il nous fallut changer le cocher pour prendre une direction plus décidée.

Le lendemain, nous nous sommes embarrassés dans un taillis un peu serré; nos gens ont considéré l'événement comme un décret de la Providence, pour nous faire changer de chemin. Ils regrettent tant la ville et ses marmites pleines de viande, et ses paniers de bière, sans oublier les charmes de ses femmes! Certes, si nous n'avions consulté d'un œil vigilant la boussole, ils auraient fini par nous y mener. Profitant d'une indisposition dont j'ai souffert de temps à autre durant les derniers deux mois et qui m'empêchait ce jour-là de diriger le wagon de tête, ils ont réussi à détourner notre course d'une couple de points vers l'ouest. Nos Damaras, les femmes comme les hommes, insistaient pour avoir de l'eau; un des Betjouanas se plaignait d'un coup de soleil ou, suivant qu'il s'exprimait par paroles et par signes, avait sa gorge coupée par le soleil, ce qui exigeait que je lui procurasse à boire. Vers midi, nous perdîmes de vue les hauteurs Quaebie et nous commençâmes à rencontrer sur la plaine de

(1) Courouman, situé au sud du lac Ngami dans le bassin du fleuve Orange, est la résidence de M. Moffat et une espèce de chef-lieu des missionnaires anglais chez les Betjouanas. — J. B.

larges bosquets de motijharras. Entre une heure et deux, le taillis se changea en forêt. On ne pouvait plus douter que le pays ne descendît. Enfin, vers deux heures et demie, nous dételions nos bœufs à la lisière du taillis, près d'une petite clairière, d'où on voyait la rivière Botletle. Nous avions surmonté tous les mauvais vouloirs.

Cette clairière était petite en vérité, trois cents mètres de long à peu près sur quinze de large; elle avait une pente douce, couverte d'une herbe longue et sèche qui allait jusqu'au bord de l'eau transparente. La noire surface de la rivière était ornée de lis, et garnie, sur l'autre rive, d'une rangée de roseaux serrés et élevés, qui s'avançaient en formant le cercle des deux côtés vers nous et offraient une infranchissable barrière à toute espèce de navigation. Quoiqu'elle fût bien basse alors, ce n'en était pas moins l'eau courante la plus large que nous eussions vue depuis longtemps. Les Damaras pleins de joie s'y précipitèrent, suivis de tout le bétail, et notre Betjouana n'eut pas honte de se féliciter avec emphase de l'abondance d'eau vers laquelle il nous avait guidés!

## CHAPITRE IX

### LA VILLE ET L'ARMÉE DE LÉCHOULATÉBÉ

Le régiment des Tigres. — Visite de Léchoulatébé. — Sékélétou a-t-il fait périr les missionnaires? — Rives de la Botletle. — Ville de Léchoulatébé. — Navigation sur la Botletle. — Cette rivière ne porte plus nulle part le nom de Zonga. — Conseil de guerre des Betjouanas. — Le macoba sorcier et médecin. — Exploration de l'angle oriental du lac Ngami. — Nous longeons la Botletle. — Léchoulatébé fait chasser les éléphants devant nous.

Depuis notre départ des collines Quaebie, nous n'avions pas entendu parler de Léchoulatébé, quoiqu'il nous eût envoyé de nouveaux messagers pour nous prier de nous dépêcher d'entrer dans sa ville. Que dira-t-il quand il saura que nous l'avons dépassée? Je serais assez curieux de le savoir. Parmi ses gens, a fait fortune le conte que nous nous livrions sous terre à la recherche du bétail, et ils désirent vivement savoir si nous avons réussi à en découvrir. Il semble probable que ce sont les fosses creusées par nous près des étangs, qui ont donné naissance à cette imagi-

nation. Quelque futur voyageur s'amusera bien à écouter le récit de nos expéditions dans des contrées inconnues, et de notre extraordinaire persévérance à chasser le bétail souterrain! mais réussira-t-il aussi bien qu'Othello à débrouiller un pareil écheveau?

Il semble y avoir quelque fondement dans le bruit d'une guerre de frontière, qui est parvenu jusqu'à nous. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Taabin, fils de Makholoque, a marché contre Chapo à la tête du régiment ou *mapati* (1) des Tigres. Chaque mapati est composé des jeunes hommes circoncis durant la même année et porte un nom différent : celui-ci s'appelait *ma ingua*, ou *les tigres*, comme je viens de le dire.

Le dimanche 30 mars, nous avons avancé de quatre cents mètres et placé notre camp à l'ombre d'un acacia-girafe, développant ses nobles branches au milieu d'une plaine ouverte qu'environnait la forêt, au sud d'une petite ouverture sur la rivière. Malheureusement celle-ci est à présent beaucoup plus basse que Chapman ne l'a jamais vue. Elle ne paraît pas être aujourd'hui flottable pour les canots, tandis qu'il y a quelques années, le grand bateau de Green y naviguait aisément à la voile, en descendant et en remontant.

Notre premier soin a été d'arracher, par crainte du

(1) Pour l'organisation militaire des Betjouanas, voir notre abrégé du voyage de Livingstone, au chap. II. — J. B.

feu, tout le gazon séché des environs; puis nous avons fait une épaisse enceinte de buissons épineux autour des wagons, n'y laissant pour entrée que notre tente à manger; car nous savons que le meilleur moyen d'éviter les querelles avec les indigènes, c'est de ne rien laisser à leur portée qu'ils soient tentés de dérober. Au nombre des plus grands plaisirs de la journée, il faut compter un lavage complet dans de l'eau apportée de la rivière, où il est dangereux de se baigner à cause de la présence des alligators.

Comme j'essayais, sur un fusil à raccommoder, le peu d'habileté que j'ai en métallurgie, un parti de cavaliers parut, galopant dans la plaine, et bientôt Léchoulatébé, précédé d'un de ses dignitaires et de son porte-parasol, et suivi de trois ou quatre autres, arrivait près du wagon. J'envoyai chercher Chapman qui était sorti pour chasser et, disant aux serviteurs de préparer le café, j'invitai le chef à prendre place à mes côtés pendant que je m'occuperais à peindre. On dit que le pinceau parle la langue de tous les pays, et le fait est que mes dessins se trouvèrent bien plus intelligibles que ne l'étaient mon hollandais et mon betjouana. Notre connaissance de chacune de ces langues pouvait assez justement être estimée à zéro, comme on doit l'inférer de l'essai que je fis pour lui expliquer que la lune est « le soleil, non pas celui qui brille de jour (où, comme l'observe Pat, on peut s'en passer), mais le soleil des ténèbres qui illumine notre nuit. » A tout

prendre, c'était sur des objets différents que son attention se concentrait. Un des premiers qu'il me demanda, ce fut une paire de chaussures; encore ne lui en fallait-il que de cuir verni. L'arrivée de Chapman me tira enfin de cet embarras, et bientôt une conversation s'engagea sur des sujets généraux, le chef s'efforçant d'y prendre l'air parfaitement indifférent au sujet des denrées à vendre, quoique en somme l'intérêt qu'il y prenait se trahît à chaque instant.

Chapman lui demanda des détails sur le sort des missionnaires infortunés qui étaient morts chez Sékélétou. Les circonstances de ce méfait étaient toutes connues au bord du lac Ngami, par suite de l'établissement d'un homme qui était venu, de chez les Cololos, s'y réfugier. Outre la négligence et les mauvais traitements qui auraient été suffisants pour expliquer la mort de ces malheureux, même quand ils n'auraient été atteints que de la fièvre, il est certain que Sékélétou était coupable de leur avoir administré du poison; non pas, comme on l'a dit, dans de la viande de bœuf, mais dans de la bière. L'envoi de la viande n'était qu'une politesse ayant pour objet de calmer leurs soupçons, s'ils en avaient eu. On avait dépêché des messagers, prétendant arriver de régions éloignées, mais qui avaient l'ordre de rendre compte des effets du poison. Ceux des hommes qui avaient bu le plus étaient les plus malades; les autres, qui n'avaient fait que goûter de la bière, l'étaient à peine. Léchoulatébé

ajouta bien des détails navrants sur le pillage et sur les mauvais traitements qu'avaient endurés les survivants, et que, par délicatesse, on a omis dans les lettres écrites pour l'Angleterre. Il paraît qu'à présent Sékélétou lui-même est malade de la lèpre et que ses extrémités se pourrissent de façon à lui promettre bientôt une fin aussi misérable que douloureuse (1).

Cependant Léchoulatébé semble disposé à imiter en quelque chose la conduite de Sékélétou. Il a en sa possession un wagon qui a appartenu au docteur Holden et que tous les marchands ou voyageurs ont ordre de renvoyer à Otjimbingue ou à tout autre endroit civilisé, afin qu'on le puisse vendre au bénéfice des héritiers du docteur. Or, Léchoulatébé refuse de s'en dessaisir. Il dit que personne n'a le droit de méconnaître les conventions passées entre lui et le docteur Holden, et que, si l'on a besoin du wagon, notre chef, c'est-à-dire le gouverneur du Cap, n'a qu'à l'envoyer chercher. Il veut être mis à même de s'assurer de l'autorité de quiconque réclamera ce wagon et s'attend à recevoir la rémunération due en semblable circonstance. Comme nous supposions que les Cololos avaient pu détruire les missionnaires à l'insu de Sékélétou, il a de suite

(1) Les faits rapportés ici et ailleurs, sur l'empoisonnement des missionnaires, sont complétement niés par MM. Livingstone. Quant à Sékélétou, qu'ils avaient laissé mieux portant en 1860, il est mort en 1864. V. *Explorations du Zambèse*, chap. XIV, et notre abrégé, chap. VII. — J. B.

rejeté cette idée. « Tout ce que le peuple fait, a-t-il ajouté, c'est le chef qui le fait. » Chapman avait envie de lui demander si cette règle était applicable aux vols dont nous avions été les victimes lors de notre première visite au lac; mais il s'est retenu, réservant cet argument *ad hominem* pour une meilleure occasion

Cependant la conversation, malgré l'affectation d'indifférence du chef, revenait toujours sur le sujet qui lui tenait le plus au cœur, c'est-à-dire sur les fusils. Il fallut lui en montrer des échantillons, depuis le grossier mousquet du soldat jusqu'au fusil de chasse à deux coups et à la carabine à double rayure, dont la détente est fine comme un cheveu; mais, avec beaucoup de perspicacité, il nous demanda : « Où sont les fusils dont vous vous servez? » Le sujet qui ne le cédait en importance qu'au premier, c'étaient les chevaux. Chapman lui dit franchement que les nôtres n'étaient pas bons. Quelques-uns couraient assez bien; mais aucun d'eux n'était un véritable cheval de chasse. Big Ruyter, animal assez vîte et de belle apparence, charma le chef tout d'abord. « Et ce cheval est-il salé? » demanda-t-il prudemment. Il voulait dire : est-il guéri de la maladie des chevaux? est-il acclimaté? Le fait étant incertain pour nous, Chapman répondit que le cheval n'était pas salé. Léchoulatébé, regardant Chapman en face, reprit : « Comment se fait-il que les autres marchands vantent leur marchandise, et que vous, vous dépréciiez la vôtre? » et il ajouta, après une petite pause :

« Je crois qu'il n'est pas salé. » Mais, dans un aparté adressé à l'un de ses gens, il disait à peu près ceci : « Il ment! le cheval est salé, puisqu'il n'est pas mort et que voici l'hiver. Cet homme veut m'empêcher de l'acquérir. » Ensuite il insista principalement pour que Chapman conduisît ses marchandises à la ville. On lui représenta quels risques terribles il courait, si quelque germe de la maladie restait encore dans notre bétail; mais il rejeta toutes nos objections à cet égard, parce que nous n'avions récemment perdu aucune bête. C'est alors qu'on lui rappela les vols dont nous avions souffert la première fois qu'on avait trafiqué de l'autre côté du lac. Il répondit que le contrôle qu'il exerçait sur ses gens diminuait à mesure qu'il s'éloignait de sa ville. « Ici, dit-il, je commence par acheter ce qui me convient et, quand j'ai fini, je permets à mes gens de faire leurs affaires; mais, lorsque le marché est éloigné de la ville, ils se réunissent d'eux-mêmes autour des marchands et ne me respectent plus. Quant aux voleurs, vous savez que j'en ai pu découvrir un, c'était un Macoba, celui qui avait dérobé l'erminette; et je l'ai fait fouetter presque jusqu'à ce qu'il en mourût; de fait, il ne peut pas encore marcher. » Cela nous permit de penser que nos autres voleurs étaient des gens d'importance; car, dans le pays des Betjouanas, comme dans d'autres plus civilisés, la loi a beaucoup de considération pour les personnes : ainsi un pauvre batelier sans appui, qui sans doute avait trouvé

que l'erminette ferait admirablement à sa femme le service d'une houe pour travailler au jardin, était devenu le bouc émissaire chargé de tous les autres vols.

Cependant mon ami finit par se rendre à la ville d'après l'invitation de Léchoulatébé.

Le 4 avril, sur une invitation écrite que m'envoya Chapman, j'empaquetai les verroteries et les autres articles qu'il demandait, et je partis avec les Damaras, me dirigeant vers l'ouest, le long de la rivière. Les roseaux étaient encore épais, mais ils ne l'étaient pas assez pour obstruer le passage d'un canot, si ce n'est de distance en distance. Bientôt je vis de larges ouvertures où l'on pouvait librement naviguer à la voile avec la brise du sud-est, qui souffle ordinairement. Quand elle est toute pleine, la rivière montant jusqu'au sommet de ses berges et jusqu'aux arbres dont je suivais la ligne, doit, avec ses îles nombreuses, former une noble pièce d'eau. A présent, elle n'est, en beaucoup d'endroits, qu'un cours insignifiant; en d'autres, ce n'est même plus qu'un marécage bourbeux, où l'on peut à peine dire que le bétail passe un gué. Sur la rive septentrionale, s'élevaient, à la lisière de la forêt, quelques grands baobabs, et çà et là les rives formaient de bas plateaux calcaires. Des huttes étaient éparses le long de la rivière et il y avait même, dans les endroits les plus favorisés, des agglomérations qui pouvaient prétendre au titre de villages Le maïs,

le blé cafre (kafircorn) ou millet (1), le melon et la citrouille poussaient en abondance; hommes, femmes ou enfants, tous mâchaient les tiges longues et sucrées de l'imphi; sur ma route, les troupeaux de bétail devenaient de plus en plus grands et nombreux; enfin un messager, arrivé du lac, me prit mon fusil, car j'avais laissé mes gens loin derrière moi, et, marchant ou courant, selon le pas de mon cheval, il me conduisit par un sentier qui tournait au sud de la vallée et, au bout d'une centaine de mètres, me menait à nos wagons. La foule des naturels qui les entouraient et dont beaucoup portaient d'éclatantes coiffures et des couvertures écarlates, les canons de fusils neufs qui brillaient au soleil, et bien de nouvelles acquisitions montraient que le trafic était assez actif; en même temps, les amas de citrouilles, de grains, de fèves, de cornes de rhinocéros et de défenses d'éléphant, qui remplissaient l'intérieur de notre tente, prouvaient que nos affaires ne marchaient pas mal.

Quant au chef, avec sa chemise rouge et crasseuse, son chapeau enfoncé, ses culottes sales et ses souliers éculés, il rappelait, à s'y tromper, le cuisinier d'un négociant de la côte de Guinée. Assis sur son pliant de fer peint en vert, il dîna avec nous, repassant à ses favoris, accroupis à l'entour, les os qu'il avait à moitié rongés. A la fin du repas, il nous pria de venir

(1) Il s'agit ici du gros millet, houque ou sorgho sucré. La plante qui le produit s'appelle *imphi*. — J. B.

visiter son village. Nous y consentîmes d'autant plus volontiers que nous étions fort aises qu'il ne se trouvât pas là lors de l'arrivée de nos verroteries

La ville était située à quelques centaines de mètres plus loin vers l'ouest. C'est un assemblage désordonné de huttes cylindro-coniques, dont aucune n'a de prétentions à l'architecture. Elles sont toutes environnées d'une clôture en roseaux ayant au moins quatre mètres cinquante de haut. En fait, je fus désappointé quand je comparai cette ville aux souvenirs que m'avaient laissés les toits coniques, proprement couverts de chaume et ornés de dessins en terre de couleur, qu'on bâtit le long de la rivière Vaal.

Au milieu de la place centrale, s'élevait un appentis à toit fourchu, construit de perches et de roseaux, et qui servait d'étable. Par devant, était un nouvel attirail de courroies pour les jougs, qu'on était en train de tendre. Plus loin, on voyait deux wagons, dont les roues étaient soigneusement élevées sur des pierres et qui tous deux étaient garantis contre les ardeurs du soleil par des hangars de perches raboteuses. Un de ces wagons appartenait à Léchoulatébé; l'autre était celui du docteur Holden. Les remarques du chef à ce sujet nous laissèrent de plus en plus convaincus qu'il penchait tout à fait à garder le wagon, tant que feu le docteur ne viendrait pas le réclamer en personne.

Bientôt il essaya de décider Chapman à lui vendre ses chevaux en lui entassant de l'ivoire aussi bien

choisi pour la taille que pour la qualité ; puis il échangea une paire de cornes de bœuf, mesurant deux mètres cinquante en droite ligne entre les extrémités et plus de trois mètres en suivant la courbe, contre une chemise blanche lavée et repassée.

Non loin de l'étable était la *kotla*(1), palissade semi-circulaire, formée de perches raboteuses ayant de trois mètres soixante à cinq cinquante en hauteur, et dont l'enceinte intérieure était peinte à peu près jusqu'à la poitrine d'un enduit noir. Là se tenaient assis plusieurs des membres d'une tribu contre laquelle on venait de faire une expédition.

Edouard et moi, le lendemain, nous sommes partis pour chercher quelque monticule d'où nous pussions avoir la vue du lac. Deux Macobas qui nous suivaient nous offrirent de porter nos fusils ; puis, ayant compris notre projet, ils empruntèrent une paire de pagaies et un canot qui avait bien quatre mètres cinquante de long sur cinquante centimètres de large et nous prirent à bord dans une petite ouverture des longs roseaux qui bordaient la rivière. Tom, notre jeune Damara, fit d'abord des cérémonies avant de mettre le pied dans un véhicule aussi étrange que l'était un bateau ; mais, à mon avis, ces indigènes sont assez flattés quand un Anglais leur montre de la confiance et le sont plus en-

(1) Ce mot paraît n'avoir pas ici le même sens que dans les livres de Livingstone, où il signifie la place publique de toute agglomération de maisons. — J. B.

core s'ils en trouvent un qui manie la pagaie avec quelque habileté. Des canots de toute sorte et de toute grandeur, en proportion avec l'arbre où ils avaient été taillés, reposaient au milieu des roseaux. Plus loin, des troupeaux de ce bétail aux longues cornes, qui rend fameux le pays des Betjouanas, s'abreuvaient dans les espaces découverts; et l'on rencontrait beaucoup d'oiseaux : darter au long bec et au cou de serpent; pluvier, aigrette, grue gigantesque, mouette aux jambes rouges, canards, oies d'Égypte; toutes ces espèces barbotaient par bandes sur les rives ou nageaient dans l'eau.

Une portion peu profonde de la rivière était coupée par une sorte de grillage de roseaux, plantés par un bout et recourbés, entrelacés, de façon à former un labyrinthe d'où le poisson ne pouvait guère se dégager. Ce fut là que nous débarquâmes. Un de nos hommes me porta au rivage. Je ne recommande ce mode de transport qu'à ceux qui ne tiennent guère à ce que leurs habits ne soient pas enduits de graisse et d'argile rouge. Je voulais faire voir à Edouard un grand palmier solitaire, le seul qu'on aperçût et le premier qu'il eût encore rencontré.

En passant près de huttes et de grands champs de millet d'Afrique, aux épis bien chargés et fort semblables aux panicules plumeuses que portent les roseaux en fleurs, nous aperçûmes des groupes de femmes occupées à faire, pour contenir les grains, des paniers qui rappelaient la figure des jarres d'huile et qui éga-

laient probablement la grandeur de celles dont s'est servi le chef des Quarante Voleurs. D'autres bâtissaient déjà de nouvelles huttes avec les longues tiges qu'elles venaient de dépouiller de leurs épis.

Dans l'après-midi, j'ai commencé par faire le portrait d'un beau vieillard nommé Mantlanysnis, qui n'est pas un Betjouana, du moins de cette tribu. Jadis il était riche, il était l'ami des blancs et le plus grand voyageur que Chapman ait jamais connu parmi les naturels. D'après lui, il n'y a pas de rivière qui s'appelle la Tchobé ni la Zonga : la première étant le grand Zambèse, et la seconde la Botletle. Tchobé était un petit chef établi sur une branche du Zambèse dont une portion a pris le nom de gué de Tchobé. Pareillement Zonga vivait non loin d'ici sur les bords de la Botletle; mais, à présent qu'il est mort, le nom qu'on avait pris de lui tombe en désuétude, au point que peu de gens pourront, dans quelque temps, mener un voyageur à l'endroit qui s'appelait ainsi. Il est étrange que Livingstone n'ait pas, après plusieurs années, reconnu et corrigé une erreur de ce genre; mais les indigènes se plaignent de ne pas pouvoir le comprendre quand il parle leur langage, et effectivement on assure qu'en général les Ecossais, si parfaitement qu'ils comprennent les idiomes africains, les parlent toujours d'une façon plus ou moins inintelligible pour les naturels.

Je suis retourné, le 6, à la ville, pour y assister au

conseil de guerre ou *pîtro* qu'on y tenait à la suite du retour des Tigres. Les guerriers étaient accroupis par terre, en cercle, formant un corps compacte de deux cents à deux cent cinquante hommes, chacun tenant devant lui son bouclier de cuir de bœuf à fond blanc, moucheté de deux grandes taches noires ou brun foncé. En face, se tenait Léchoulatébé, habillé d'un pantalon de drap noir et d'un vêtement fait d'un plaid écossais, avec un chapeau de feutre noir surmonté d'une plume blanche. Il était assis sur son pliant de fer et tenait son bouclier qui lui montait jusqu'à la tête tandis que ceux de ses guerriers les couvraient entièrement.

Un discours venait de s'achever au milieu des applaudissements, sans doute; car, à notre arrivée, le chef, se levant, s'élança, presque jusqu'à nous toucher, à la tête d'une vingtaine de jeunes gens qui brandissaient des lances ou des mousquets. On nous donna des siéges, à l'ombre de l'enceinte semi-circulaire de la kotla. Pendant les discours qui se passèrent d'abord sans beaucoup de décorum, j'eus tout le loisir d'examiner l'équipement de ce régiment, qui, à cette époque, où tant de gens étaient occupés à travailler aux champs et aux ports à bétail le long du lac et de la rivière, était beaucoup moins nombreux qu'il ne l'aurait été dans une autre saison. Comme je l'ai dit, on pouvait compter là de deux à trois cents hommes. Ils avaient, autant que je pus m'en assurer.

environ cent cinquante fusils. Cependant Chapman, qui connaissait bien le commerce fait sur les rives du lac, depuis qu'il était ouvert, assurait que le chef devait bien posséder cinq cents fusils. Les guerriers du premier rang étaient accroupis l'un contre l'autre, avec leurs membres entièrement couverts par le petit bouclier oval, qui laissait à peine apercevoir des parties de leur accoutrement et le long canon brillant du mousquet qui s'élevait par-dessus ; ceux des rangs intérieurs s'introduisaient dans leurs boucliers les plus larges ou les tenaient en guise de parasols par-dessus leur tête. Un chant lent, mais qui ne manquait pas de charme, la *narrée* ou Chanson du Buffle, s'élevait ou s'abaissait à des intervalles réguliers. Quand les altercations, que causait la prétention de quelques individus obscurs et incommodes à donner leur avis, prenaient fin, un guerrier se levait et, frappant de sa courte lance sur son bouclier, obtenait le silence et se faisait écouter. Ensuite commença la sortie. Une troupe d'hommes, sous les ordres d'un chef secondaire, s'élançaient avec les gestes les plus étranges, rampaient presque au niveau du sol en se couvrant du bouclier jusqu'au moment de frapper ; alors ils chargeaient en sautant comme des chevaux qui se cabrent, ils perçaient avec la pointe de leur lance, au lieu de la darder comme les Cafres font avec leur sagaïe; ils s'escrimaient avec leur hache de guerre aux formes fantastiques ou tenaient en équilibre le mousquet et

revenaient triomphalement se joindre au gros de leurs camarades. Il faut bien avouer qu'à part la terreur attachée à son nom, le fusil est vraiment, entre les mains d'un sauvage, l'instrument le moins redoutable dont il puisse être armé. Voilà douze mois environ que les Betjouanas ont commencé à porter des vêtements européens. Ils mêlaient alors avec assez d'incongruité, à leurs habillements indigènes, des chemises, des bonnets de nuit rouges, des mouchoirs bleus, des châles et des culottes de peau de taupe ou de cuir. Un homme s'était peint le corps avec de l'argile jaune-vert, et s'était enveloppé d'un manteau fait avec de la peau de chat gris ou de chacal, découpée en longues bandes qu'on roule de façon à présenter partout la fourrure soyeuse, si bien que les voyageurs les prennent ordinairement pour les queues des animaux aux dépens desquels on se les est procurées. D'autres étaient barbouillés de blanc ou de gris. L'un d'eux s'était peint de façon à avoir le teint peu coloré d'un Hottentot ou d'un Boschiman, enjolivé de dessins tout à fait bizarres. On applaudissait ces gens en proportion de l'extravagance de leurs exercices. Les femmes, assises à l'entour, en groupes abrités contre l'ardeur du soleil par des nattes de roseaux, battaient des mains et poussaient de perçants cris d'approbation. Mais les applaudissements éclatèrent surtout à la vue de Makholoque, le vieux chef respecté, l'oncle de Léchoulatébé. Vêtu d'une couverture flottante,

neuve et de l'écarlate le plus éclatant ; coiffé d'un chapeau de cavalier à larges bords complétement noir, il bondit en avant avec une agilité extraordinaire pour sa corpulence et, après avoir dépêché un ennemi imaginaire, il se retira couvert de poussière et de gloire au milieu de la phalange de ses amis. Un autre vétéran, aussi fort que Makholoque, drapé dans un manteau bleu, que son enthousiasme lui fit rejeter de ses épaules, déploya son corps nu qu'il avait peint de façon à le faire ressembler d'une manière assez désagréable à celui d'un blanc, et se mit à reproduire, au milieu de l'admiration générale, les mouvements d'un éléphant qui évite et charge tour à tour les chasseurs qui le poursuivent. Une bande, emportée dans sa course, s'avança trop près des femmes, qui la repoussèrent de suite ; et l'une de ces vaillantes amazones, mettant le pied sur le bouclier qu'avait abandonné un des assaillants, le défia de le venir reprendre. En somme, pourtant, cette exhibition de prouesse était bien inférieure à ce que m'ont fait voir les levées des Fingos et les tribus qui vivent près du Zambèse.

Il y eut beaucoup de discours, mais peu développés en général. L'un, faisant allusion à l'approche de l'ennemi, rappelait la force des collines Quaebie, cet asile au milieu des rochers, où ils avaient, avec tant de succès, repoussé déjà toutes les attaques des envahisseurs. L'autre convenait des ressources que Quaebie offrait contre les ennemis ; mais il ajoutait que cette

position pouvait leur être funeste ; car le manque d'eau les y ferait périr ainsi que leur bétail. Sans doute, reprenait un troisième, Quaebie a des avantages ; mais l'ennemi, qui y a déjà tant souffert, ne viendra plus retomber dans le même piége. D'autres proposaient qu'on se mît en sûreté sur le lac ; mais on leur répondait que les bateaux étaient crevés ou que (dans un style figuré dont le souvenir m'échappe) on ne pouvait pas compter sur la fidélité des bateliers (les macobas), dès que le succès de l'ennemi deviendrait probable. Le vieux Makholoque exhorta l'auditoire à ne se laisser aller à aucune mesure hâtive, irréfléchie, avant d'avoir pris toutes celles qui étaient le plus propres à leur faire connaître l'étendue des périls dont ils étaient menacés. Son discours fut accueilli par les acclamations réitérées de « poula! poula ! » c'est-à-dire « pluie, pluie ! » expression qui, sur une terre dévorée par la sécheresse, est naturellement synonyme de bien et de bénédiction. Sur ce, le chef se levant blâma son peuple de l'indécision qu'il montrait : « Vous me conseillez tous de fuir, s'écria-t-il; sans qu'aucun de vous m'indique ni les moyens de la fuite, ni l'endroit du refuge. Pourquoi quelqu'un ne me parle-t-il pas comme un sage? » « C'est Sekhomo, lui fit-on observer, qui nourrit depuis longtemps le dessein de venir sur les bords du lac chercher les enfants de ses pères ; et sans doute il ne manquera pas, en même temps, de renverser le chef actuel et de prendre le pouvoir, parce

qu'il descend de la branche aînée de la famille. » Alors un beau jeune homme se leva et, après s'être excusé de n'avoir rien fait encore qui pût l'autoriser à parler, raconta que, fugitif lui-même, il avait dans sa tribu souvent entendu faire de pareilles propositions; mais il affirmait que, si les siens cherchaient à les exécuter, ce ne serait pas comme ennemis qu'ils viendraient, mais comme membres d'une même tribu, demandant leur réintégration; ils enverraient non pas des guerriers, mais des vieillards chargés de messages de sagesse et de paix. En définitive, on convint que la tribu ne fuirait pas loin de sa résidence actuelle; mais que, le cas échéant, elle transférerait la ville sur le côté septentrional de la rivière Botletle; ce qui ne serait pas fort malaisé, car, bien qu'elle contînt de quinze cents à deux mille cabanes, les femmes appartenant à chaque homme auraient bientôt fait en quelques voyages d'emporter ou de ramasser assez de roseaux pour construire de nouvelles habitations.

A l'époque où les Cololos l'avaient assiégée, la ville était située au nord de la rivière et entourée de tous les côtés par l'ennemi, excepté celui où elle était baignée par l'eau. Les assiégés en tirèrent avantage et, laissant leurs chèvres faire du bruit et leurs feux amuser l'ennemi, ils s'étaient transportés eux et leur gros bétail de l'autre côté, en sorte qu'à l'aube du jour, ils étaient en pleine retraite sur Quaebie. Là ils s'étaient embusqués derrière les rochers, avec l'ordre de ne pas

faire feu tant qu'ils n'auraient pas entendu le fusil de leur chef. Ils attendirent donc leurs assaillants. Ceux-ci s'avancèrent précédés d'un vieux sorcier qui, dansant et gesticulant sur la piste, s'approcha jusqu'à une quinzaine de pas. Le bruit d'un fusil qu'on armait frappa l'oreille du vieux devin. Il se redressa un instant dans une attitude de surprise, mais bientôt il tombait pour toujours, frappé d'une balle par Léchoulatébé.

Nous reçûmes ce soir-là la visite d'un sorcier macoba. Peu à peu, un cercle de femmes et de jeunes filles se forma autour de lui. Elles commencèrent un chant agréable, mais monotone, qu'elles accompagnaient en frappant les mains en cadence. Lui, pendant ce temps, assis sur un escabeau sculpté ou sur une natte de roseaux, recouverte d'une peau pour le préserver des blessures, conduisait le chant, donnait la mesure des battements de mains, et paraissait s'exciter peu à peu pour atteindre le degré nécessaire d'exaltation ; enfin toute sa chair fut prise de tremblement comme celle d'une personne qui subit un accès de fièvre.

On se mit alors à oindre de graisse les jointures de tous ses membres, sa poitrine et son front. Autant fut fait à ses choristes. Puis vinrent des gestes spasmodiques, accompagnés de sifflements aigus. Enfin je découvris que l'exhibition consisterait en une véritable opération de médecine, exécutée sur un homme qui gisait enveloppé de peaux à l'un des bouts du cercle.

On choisit pour lui faire une scarification la partie postérieure de la cuisse ; mais, comme le feu n'envoyait aucune lumière dans cette direction et que le docteur ni ses acolytes n'avaient l'air de se soucier que je touchasse le malade, il m'a été impossible de vérifier jusqu'à quel point de profondeur les incisions ont été faites. Cependant, si j'en juge par l'expérience que m'ont laissée d'autres opérations du même genre, je suis fondé à croire que ces scarifications étaient juste assez profondes pour pouvoir donner du sang.

Cependant les chants et les battements de mains redoublaient de vigueur. Le docteur se jeta sur le patient; peut-être suça-t-il la blessure; en tout cas, il prétendit avoir aspiré la maladie. Alors il fut saisi de convulsions et, comme il était très-robuste, celui qui le retenait y employait toute sa force. Enfin, les yeux hors de la tête, la face suffoquée, il se saisit d'un couteau, l'enfonça dans sa bouche et en retira un grand lambeau qui avait l'air d'être du cuir ou de la chair. Ses spectateurs émerveillés étaient convaincus qu'il avait retiré ce morceau du corps du patient, et enlevé ainsi le germe de la maladie.

A notre retour à la ville, Léchoulatébé se laissa persuader, surtout par suite du désir qu'il avait d'acquérir les chevaux, à poser pour sa photographie ; mais Chapman, qui réussissait bien ordinairement, échoua ce jour-là et même à plusieurs reprises. Pour la première fois, le chef nous offrit de la nourriture et nous

envoya un peu de bon bœuf bouilli sans assaisonnement; puis, nous ayant ramenés jusqu'à notre wagon, il consentit gracieusement à dîner avec nous. Deux de nos wagons étaient partis, l'un chargé d'ivoire et l'autre de blé. Léchoulatébé nous avait apporté le prix qu'il avait l'intention de nous donner pour les chevaux. Il arriva que ce prix lui fut rendu; qu'il nous le renvoya avant la nuit et qu'on le lui fit reporter encore, parce que Chapman n'entendait ni laisser déprécier ses chevaux, ni renoncer au paiement des selles que le chef avait acquises à crédit.

Le 8, après déjeuner, j'ai été voir l'angle oriental du lac, en compagnie du jeune garçon qui nous avait servi de messager dans nos visites précédentes. Tous les cents mètres, on trouve des canots qui font l'office de bacs de passeur. L'un de ces canots ne tarda pas à être occupé par moi, mes deux compagnons et une demi-douzaine de volontaires. Je donnai au batelier pour sa peine quelques centimètres de tabac. Les spectateurs eurent l'air fort surpris de cet acte de générosité inutile, ou plutôt, puisque ce sentiment dépasse leur intelligence, de cet acte qu'ils prenaient pour l'effet de la peur ou de la folie. Les îlots étaient si peuplés de pluviers aux ailes éperonnées, que, d'un coup, j'en tuai une vingtaine; je les fis porter au wagon. Bell et Barry que j'avais invités vinrent bientôt nous retrouver et, comme notre troupe était alors trop nombreuse, je fis sortir de notre canot les assistants superflus; mais

ceux-ci en prirent un autre, descendant avec nous la rivière et faisant de temps en temps des excursions pour leur propre compte. Tantôt ils voulaient piller une cargaison de melons d'eau, tantôt échanger leur perche tortue pour une plus droite. Dans l'une et l'autre de ces entreprises, ils furent repoussés par la vaillance des propriétaires. Voyant enfin que la turbulence de ces jeunes Betjouanas empêchait les mariniers non-seulement de nous accompagner mais même de nous prêter une pagaie, je débarquai au côté opposé et me dirigeai vers l'ouest en dépassant un palmier, qui était le premier que Bell eût vu. Il en prit la mesure par la triangulation et trouva vingt-quatre mètres cinquante jusqu'au sommet des feuilles.

Peu après, les Betjouanas se plaignirent de l'éloignement où nous nous trouvions, et me dirent de retourner chercher les chevaux. Je leur répondis que mes pieds m'en servaient suffisamment. Mais ils répliquèrent que mes pieds étaient préservés par des souliers; qu'eux, n'en ayant pas, trouvaient le sable trop brûlant; qu'en outre, Léchoulatébé ne manquerait pas de leur couper le cou, ainsi qu'à nous, si nous courions ainsi à travers ses États sans sa permission. Enfin, laissant mes compagnons et leurs guides assis à l'ombre d'un arbre, je m'en allai le long d'une chaîne de petites éminences sablonneuses qui marquaient l'ancienne rive du lac, jusqu'à ce que j'eusse trouvé un arbre où je pusse grimper. D'en haut, j'a-

perçus, au-delà de la lisière des roseaux, qui avait bien deux kilomètres et un quart de large, la nappe des eaux du lac et, en même temps, les hauteurs de Quaebie qui couraient du sud au sud-est.

En revenant, ces jeunes enfants du pays déployaient leur prouesse à pourchasser les Boschimanes qui se rendaient au marché. Le plus léger encouragement de notre part aurait sans doute suffi pour qu'ils les dépouillassent de leurs denrées; ils nous les auraient apportées, mais à leur propre profit.

Les canots, laissés où nous avions pris terre, furent réclamés par leurs propriétaires; ce qui leur attira, pour leur insigne audace, les plus violentes exécrations. Cependant, un autre bac se trouvant aux environs, nous repassâmes l'eau immédiatement, donnant, comme la première fois, au passeur un salaire auquel il paraissait loin de s'attendre. Alors une lutte éclata parmi nos gens au sujet de l'emploi de porteur de fusil : ceux qui en avaient été chargés jusqu'ici ne se souciaient pas de remettre nos armes à ces officieux, qui s'en seraient fait un prétexte à réclamations s'ils les avaient prises pour le reste de la route.

Cependant Léchoulatébé était revenu à nos wagons avec l'intention de nous acheter nos chevaux, bien qu'il nous eût renvoyé les selles en s'apercevant que nous en exigions le paiement. Le sorcier y était aussi retourné apportant un collier de verroteries qu'il avait engagé Chapman à briser. Celui-ci, avant d'obtempé-

rer à cette demande, prit la précaution bien naturelle de marquer les perles avec de l'encre; aussi le sorcier, en dépit de tout son tambourinage, fut-il contraint d'avouer qu'il ne pouvait pas les reproduire avant la nuit; alors on découvrit sous le wagon un autre collier absolument pareil. Tout en admettant que les perles qui le composaient n'étaient pas les mêmes que les autres, notre homme affirma qu'elles lui avaient été adressées en leur place par le Très-Haut. Le même Barimo, à ce qu'il prétendait aussi, lui avait mutilé les oreilles; mais Léchoulatébé affirmait que c'était d'après ses ordres que le couteau avait fait cet office, car lui-même était le Très-Haut qui avait mis la main à cette affaire; le motif du châtiment ressemblait fort à celui pour lequel en Angleterre les gens perdaient leurs oreilles, quand le pilori fonctionnait.

Le 9, comme nous nous préparions à atteler, Léchoulatébé nous rapporta encore de l'ivoire pour échanger contre les chevaux. Après deux ou trois courses, dont l'une fut gagnée par lui et les autres le furent par Chapman; après avoir été amplement averti de tous les défauts de nos chevaux, avertissements que son esprit soupçonneux lui faisait prendre pour autant de marques du désir que nous avions de ne pas les lui céder, il se décida à en acheter deux, y compris les selles, qu'il avait fait rapporter une ou deux soirées auparavant.

Le bruit s'est répandu, par des gens venus de Mebabe,

le 14, que Sékélétou est mort d'un cancer aux jambes, d'autres disent de la lèpre. Son peuple s'est dispersé pour la plupart; le reste a reçu de Mosilicatsi un message pour qu'on eût à tenir les kraals en ordre, attendu qu'il arrive dans ce pays, qui est, dit-il, sa propriété (1).

Ne pouvant rien découvrir de relatif au chef Zonga ni au gué de ce nom, nous en avons conclu que la rivière nommée Zonga par le docteur David Livingstone est la Botletle.

Hier soir 17, nous avions traversé le village macoba que Léchoulatébé possède à plusieurs kilomètres à l'est de sa ville. Une dizaine d'hommes et de femmes étaient restés avec nous. En somme, ils présentent peu de particularités remarquables, si ce n'est que ces mariniers sont plus noirs que les Betjouanas. Le tablier des femmes est un petit carré de cuir de couleur foncée, avec une bordure de verroteries. Les hommes portaient une peau de serpent qui avait un mètre quatre-vingts à deux mètres de long sur douze à quinze centimètres de large. Suivant eux, Zonga est plus loin en suivant la rivière après Macatas.

(1) Mosilicatsi, dont le nom se rencontre plusieurs fois dans cet ouvrage, est le chef d'une puissante tribu de Cafres, appelés les Tébélés, qui occupent la région située au nord-est du chott Ntetwa. Il a longtemps disputé à Sébitouané la possession du Zambèse central et est demeuré l'ennemi de Sékélétou. Voir notre abrégé des voyages de Livingstone, aux chapitres II et VII. — J. B.

Deux hommes, fort probablement, ont porté ce nom, et le plus rapproché aura vécu à l'endroit où Livingstone a vu, la première fois, ce cours d'eau.

Jadis les chasseurs du Cap ont tué, dans une année, cinq cents éléphants sur cette rivière ; or ces animaux ont depuis lors été laissés si longtemps en paix qu'ils ont bien dû y revenir : mais Léchoulatébé, qui sait maintenant toute la valeur de l'ivoire, prend la peine d'envoyer constamment des bandes nombreuses chasser les éléphants pour son compte, ou les éloigner des endroits que visitent les Européens. On nous rapporte donc qu'il y en a une qui nous précède avec la mission d'allumer des feux pour écarter les animaux des places où nous campons.

## CHAPITRE X

### DE LA BOTLETLE AU ZAMBÈSE

Alligators de la Botletle. — Les Macobas veulent nous empêcher de franchir la rivière sans payer des droits à eux et à Léchoulatébé. — Communication naturelle entre la Botletle et le Zambèse par la Tamalucan. — Chapman et les Macobas. — Passage de la Botletle à Khamma. — Chott Ntetwa. — La femme de Cajumbie. — Premiers palmiers. — Intrigues contraires des Boschimans et des Betjouanas. — Incendie des broussailles et des herbes sur le plateau. — Marche satanique. — Poison du bétail. — Qualités de Bill. — Intelligence des éléphants. — Penchant du plateau. — Le guide April. — Daca. — John Mahura. — Ambassade de Séchéli à Sékélétou. — La Tsetsé. — L'Antilope noire. — Les lions. — Nous passons outre, malgré les injonctions des agents de Sékélétou.

Le 24 avril, les wagons d'Henry Chapman sont partis pour le Cap, emportant mes dessins avec la provision d'ivoire que nous avons réunie. Tout ce que la maladie m'avait empêché d'empaqueter auparavant les a suivis, le 26, et nous sommes partis pour le Zambèse le 28. Une traite de neuf kilomètres et

demi vers le sud-est nous a conduits au point où la Tamalucan (1), venant du nord, tombe dans la Botletle. La grandeur des roseaux, qui poussent dans la première, empêche si bien de l'apercevoir qu'on pourrait passer à côté sans la deviner. Quant à la seconde, devenue plus découverte, elle laisse voir assez souvent de larges étendues d'eau libre, mais bordée d'une large frange de roseaux.

Chapman dit que, quand elle sèche, la Botletle forme des mares, où les alligators se réunissent en quittant les parties arides, et il estime, à deux cents au moins, le nombre de ces monstres qu'il a vus grouiller dans une pièce d'eau dont l'étendue diminuait chaque jour. Tous les matins, dès que la gelée avait disparu, ils sortaient en troupes pour se chauffer au soleil sur une étroite rive, ayant à peine deux cents mètres de long. Quand on envoyait une balle au milieu d'eux, cette masse de hideux reptiles se précipitait en tumulte, cherchant les profondeurs de la mare et produisant une commotion réellement horrible. La circonférence de quelques-uns d'entre eux était énorme; pourtant le plus long qu'ait tué Chapman ne dépassait point sept mètres ou sept mètres cinquante.

(1) Livingstone écrit Tamunak'le le nom de cette rivière et ne partage pas toutes les idées de M. Baines sur l'hydrographie générale de la portion du centre de l'Afrique qui s'étend du lac Ngami au Zambèse. Voir notre abrégé des voyages de Livingstone, ch. I. — J. B.

Ces monstres ont dévoré, à une vingtaine de kilomètres du confluent que nous venons de passer, un de mes amis, qui était un marin plein d'avenir. Pauvre Robinson! C'était un brave garçon quand je l'ai rencontré. Lors de son dernier voyage au Cap, un bateau avait chaviré sous l'action du ressac en essayant d'aborder à l'une des îles occidentales. Comme il nageait ainsi qu'un poisson, il avait, en dépit des requins qui le suivaient partout, réuni les rames ainsi que le gouvernail et ne s'était reposé qu'après avoir vu tous ses amis, en sûreté dans le bateau, ramer vers une terre moins dangereuse.

Lorsque j'étais malade, nous avions entendu dire que Léchoulatébé avait envoyé chercher le chef des Macobas. Cette circonstance, jointe à l'avis que ces mariniers nous donnent à présent d'adresser au grand chef une humble requête, accompagnée nécessairement de cadeaux, pour obtenir de lui la permission d'employer ses grands canots au passage de nos wagons, ne nous laisse pas lieu de douter que Léchoulatébé s'imagine pouvoir encore nous soutirer quelque chose. Si donc nous réussissons à trouver dans la rivière un gué sans eux, nous grandirons d'autant dans leur estime et les convaincrons qu'ils ne gagnent rien à nous cacher la vérité; si même nous y échouons, je crois que nos wagons peuvent assez flotter pour que nous leur fassions passer l'eau sans l'assistance des naturels.

J'ai continué ma carte ce soir jusqu'à la date ac-

tuelle, après avoir, avec l'aide de Chapman, obtenu des Macobas tous les renseignements possibles. Voici les divers noms de la Tamalucan. Au lac Ngami, les Bataoanas ou les Jeunes Lions, rejetons de la race betjouana, l'appellent Seleba ou encore Noka-e-a-Lingalo, c'est-à-dire rivière de Lingalo, qui est le nom d'un chef; les Macobas l'appellent Zegaanie. En amont, on continue de la nommer Tamalucan, jusqu'à l'endroit où Sékélétou avait la coutume de s'y embarquer.

Dans ses débordements, elle s'unit aux inondations de la Mabébé et ainsi communique avec le bras principal du Zambèse, qu'on a tort d'appeler Tchobé, car ce nom n'est que celui d'un petit chef vivant sur ses bords, comme ce Zonga, qui paraît aujourd'hui oublié, vivait près de la Botletle (1). La Tchobé, ou pour mieux dire, le vrai Zambèse, est le même cours d'eau que l'Okavango qu'a rencontré Andersson, par 17 degrés 30 minutes de latitude méridionale et environ 17 degrés de longitude orientale, à un endroit où cette rivière avait deux à trois cents mètres de large et coulait au sud-est avec une vitesse de quatre à cinq

(1) Pour le docteur David Livingstone, le vrai Zambèse est non pas la Tchobé mais la Liambaïe. « Le mot Liambaïe signifie *grande rivière* ou la rivière par excellence. Ce fleuve est appelé dans les différentes parties de son cours, Louambéji, Louambési, Ambési, Ojimbési, Zambézi, et tous ces noms ont le même sens. » (*Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe*, p. 237). — J. B.

kilomètres par heure. Andersson l'a suivie durant soixante-cinq kilomètres vers le sud-est, pour aller faire une visite à Libébé, qui réside de ce côté, et il constate que, dans leurs razzias, les Cololos, embarqués à la ville de Sékélétou, descendaient jusque là sur leurs canots. Dans son cours, le Zambèse jette une partie de ses eaux dans la Tiougé, affluent du lac Ngami, à son extrémité occidentale. Il est donc curieux de trouver qu'en même temps ses débordements le fassent communiquer avec la Tamalucan, qui, par la Botletle, tombe à l'extrémité orientale du même lac.

Je m'aperçois que Macqueen, membre de la Société royale de Géographie, géographe éminent, fort instruit, qui peut dire, et très-justement à mon sens, que les anciennes relations portugaises lui en ont plus appris, sur l'intérieur de ce continent, que n'en a jamais su et que n'en saura jamais aucun voyageur, y compris Livingstone (1), confirme l'opinion de M. Andersson. La ligne de séparation entre les eaux qui coulent à l'est et à l'ouest se trouve vers le 16ᵉ degré de longitude orientale. C'est là qu'est la source du Cubango ou de l'Okavango, qui passe à Libébé et, sous le nom de Zambèse, arrose Linyanti (2) et reçoit la Liambaïe.

Revenons aux renseignements fournis par les indi-

(1) Le docteur rejette, d'une façon trop absolue selon nous, toutes les notions géographiques des Portugais sur le centre de l'Afrique australe. — J. B.

(2) Linyanti est une ville de Sékélétou. — J. B.

gènes. Les eaux de la Tamalucan, en se joignant à la Botletle, se divisent en deux parts dont l'une coule à l'ouest et l'autre à l'est, avec la Botletle elle-même; le cours oriental se perd dans un pan, chott ou fond salin, où Chapman a traversé cinq cours d'eau qui venaient de l'est.

Je dois ajouter ici que, bien que le cours du Limpopo soit encore marqué comme douteux sur les cartes, Chapman m'assure qu'Edouard a établi, d'après des témoignages incontestables, qu'il tombe à la mer sous le nom de Sabia au cap Santa-Maria, par 21 degrés 40 ou 50 minutes de latitude méridionale.

Le 4 mai, nous étions passés dans une île où résidait un chef nommé Pélanes. Arrivés au nord-ouest, nous entendîmes en face tirer des coups de feu sur le bord de la rivière. Ce ne fut qu'après toute espèce de difficultés que nous réussîmes à nous procurer un bateau, car les Macobas, pensant que nous ne pouvions rien sans eux, espéraient faire à nos dépens des gains considérables.

Près de cette place, durant un de ses voyages précédents, Chapman s'est vu la victime de tout un système d'ennuis et d'exploitations; pour conséquence il a eu l'attaque de fièvre la plus terrible qu'il ait jamais éprouvée. De fait, il a manqué en mourir. Il revenait de la contrée située vers l'est avec une cargaison d'ivoire, quand ses bœufs se montrèrent chaque jour plus incapables de traîner son wagon. Les Macobas, auxquels il s'adressa pour obtenir de l'assistance, ne manquèrent pas de s'a-

percevoir de ses embarras et, à mesure que ceux-ci augmentaient, leurs exigences devinrent plus exorbitantes et leurs vols plus impudents. Enfin, comme son bétail lui faisait presque entièrement défaut, il réussit, mais à grand' peine, à louer un bateau qui transporterait sur la rivière la principale partie de sa cargaison. Le chef des Macobas, ayant ses projets, retarda le départ du bateau jusqu'à ce que le wagon allégé se trouvât trop éloigné pour être rappelé immédiatement. Alors il fit venir Chapman et lui dit qu'il n'avait plus la possibilité de l'assister, mais que, par pure générosité, il permettrait que le canot passât la rivière et débarquât la cargaison sur le côté où était le wagon. En passant, Chapman découvrit que, durant son absence, une boîte d'étain, contenant la provision de verroteries avec laquelle il comptait solder ses dépenses jusqu'à la colonie, avait été adroitement ouverte, à l'insu du gardien auquel il l'avait confiée, et qu'on en avait soustrait les objets les plus précieux. Irrité par cette perfidie, par sa ruine complète et par l'impuissance où le réduisait la perte de ses verroteries, il coucha en joue avec un fusil armé le fils du chef, d'un air si déterminé que le père effrayé donna un coup de pied dans le tas de boue ordinairement accumulé au fond des bateaux, et exposa au jour plusieurs des verroteries dérobées; mais, comme la plupart manquait encore, Chapman réitéra ses menaces dont l'effet fut de faire retrouver le reste à l'autre bout du canot

Dès que le Macoba se trouva libre de partir, il s'enfuit avec une rapidité qui convainquit Chapman qu'il n'était pas au bout de ses découvertes ; en effet, en recomptant son ivoire, il vit qu'on lui en avait encore volé une partie. Il reprit donc son fusil et courut à la poursuite du fugitif; mais la conscience de sa faute avait donné des ailes à celui-ci et déjà il était hors d'atteinte. Chapman ne voyait plus d'autre moyen de se tirer d'embarras que de faire courir après le wagon pour qu'il transportât la moitié de la charge à une ou deux journées de là, ce qui était assez facile, et qu'il revînt ensuite prendre l'autre moitié. Mais, pour exécuter ce plan, il fallait surveiller les deux divisions de la cargaison. Or, à un endroit, Chapman tombait malade de la fièvre en même temps que ses hommes, partis en avant; par bonheur, l'un de ceux-ci en fut exempt et resta capable de soigner les autres. Aucune des deux bandes ne sut bientôt ce que l'autre devenait, les bœufs s'en allèrent où ils voulurent, on ne tint plus compte des journées; enfin, au dernier moment du désespoir, survint à leur secours un voyageur. Il y avait si longtemps que Chapman l'avait envoyé demander qu'il l'avait oublié.

Chapman avait été informé, ces jours-ci, par des questions adressées indirectement aux Boschimans, que le gué de Khamma n'était pas profond. Les Macobas ne manquaient pas eux d'affirmer que le passage y était impossible, si on ne louait pas leurs

canots; cependant une marche d'un peu plus de trois kilomètres vers le nord-est nous conduisit, le 6, à une place où deux récifs, se dirigeant à peu près à travers la rivière, laissent au-dessus d'eux un lit pierreux et large d'environ une centaine de mètres. Le courant était assez fort et allait vers l'est; mais l'eau ne montait que jusqu'aux genoux et nous la passâmes sans difficulté. Nous fîmes encore trois kilomètres vers le nord-est et un et demi en plus dans l'après-midi; alors nous nous arrêtâmes, par peur des fosses à gibier, à environ douze cents mètres au nord de la rivière. Un de nos plus grands obstacles était donc franchi et nous pouvions espérer atteindre le Zambèse.

En avançant dans cette direction, nous eûmes bientôt à craindre la disette d'eau lorsqu'un soir, des Macobas, de ceux qu'on avait envoyés sur nos devants pour éloigner le gibier et empêcher les Boschimans de nous rendre des services, se sont arrêtés près de nous en revenant de leur expédition. Ces gens ont compensé à peu près le tort qu'ils ont voulu nous faire en nous rendant malgré eux un grand service; car maintenant nous savons qu'ils ont suivi la route que nous voulons prendre, et toute leur adresse ne peut ni faire disparaître leur trace, ni nous empêcher de la retrouver. Nous savons aussi qu'il faut qu'ils aient bu. Sans doute, ils ont pu porter de l'eau avec eux ou en extorquer aux Boschimans; mais, en séparant avec soin les trois grains de vérité du boisseau de

leurs mensonges, nous avons appris qu'ils étaient près d'un étang hier matin; or, même si cet étang est en train de se sécher, nous pouvons encore y trouver assez d'eau pour notre bétail. Et, en effet, nous en rencontrâmes peu après.

Le 19 mai, nous étions dans le voisinage du chott Ntétwa (1). Durant la nuit, nous avions trouvé plusieurs ruisseaux ou torrents allant du nord au sud; et, au point du jour, nous étions en train d'en passer un qui avait près de huit cents mètres de large, quand mon wagon rencontra un monceau de boue molle; au même instant les crampons qui servaient à attacher deux jougs aux courroies du timon partirent, mettant en liberté quatre bœufs qui jetèrent le désordre dans tout l'attelage, tandis que les roues s'enfonçaient immédiatement jusqu'aux moyeux. Les bœufs de Dokkie, retirés de son wagon, furent attachés en tête des miens; mais, dès qu'ils se furent mis à tirer, les courroies des jougs se brisèrent. Le soleil se levait sur un triste désert de plaine sablonneuse, que recouvraient des incrustations salines et qui élevait légèrement ses arêtes en octogones irréguliers, se fendant, comme chez nous l'argile, sous l'action de la chaleur du soleil, et ayant toute l'apparence d'une plage sur laquelle le vent aurait poussé la dernière marée, peu profonde, en rides prolongées. Çà et là, étaient semées sur le plateau des

(1) Ntouéntoué, d'après Livingstone, *Explorations dans l'Afrique australe*, chap. VIII, et notre abrégé, chap. I. — J. B.

touffes d'herbe sèche et d'arbres effeuillés, surtout ces papîrie maruru qui nourrissent la chrysalide à poison des Boschimans. Quelques lignes foncées marquaient, sur le sable, les emplacements où l'humidité ne s'était pas encore évaporée ; l'eau salée suintait de la boue noire où nos roues s'étaient enfoncées et, en conséquence, rien ne nous aurait semblé plus naturel que d'apercevoir un vrai bras de mer à l'extrémité de notre horizon, vers le sud.

John était fort occupé à faire décharger le wagon et moi à dessiner un croquis qui pût un peu me rappeler cette scène, lorsque nous vîmes Chapman accourir à nous sur son cheval. Il nous apprit que nous nous trouvions à près de treize kilomètres d'une eau qu'il avait découverte et que la plaine sablonneuse où nous étions embourbés faisait partie du *pan*, fond salin ou chott, appelé Ntetwa. Ce chott s'étend au moins encore à cent trente kilomètres à l'est ou au nord-est, sur une largeur moyenne de trente kilomètres. Au sud de ce fond salin, s'en trouve encore un autre bien plus considérable, car, égalant celui-ci en longueur, il a peut-être quatre-vingt-seize à cent douze kilomètres de large.

Nous nous donnâmes pour point de repaire un grand baobab qui s'élevait environ à cinq kilomètres de nous vers le nord, et Chapman repartit en éclaireur à la recherche de l'eau, dont il trouva en effet une petite mare au rendez-vous indiqué.

On avait envoyé des émissaires pour assister les retardataires; Dikkop et Tapyinyoca nous ont bientôt rejoints; mais nous restons sans nouvelles de Cajumbie, et nous craignons qu'un malheur ne lui soit arrivé.

Le 20, il vente frais de l'est; le ciel est obscurci par des nuages qui luttent de vitesse, et le chott desséché, prenant les teintes grises du ciel qui le recouvre, présente l'apparence d'un bras de mer peu profond, tout parsemé d'îlots.

Dans l'après-midi, la femme de Cajumbie est arrivée, conduisant un bœuf de somme. Elle nous a dit que son mari est malade, et que Bill et Roode Baatjie, envoyés par nous à sa recherche, sont restés auprès de lui. J'allais faire partir Dokkie et Jem avec un bœuf de course pour l'assister, quand nous l'avons vu revenir en compagnie des deux autres.

Tout a l'air froid et dur; la plaine saline ressemble parfois à de la glace et parfois à une mer de boue; elle a perdu le mirage qui simulait hier de larges étendues d'eau, entrecoupées d'îles éloignées, si bien que nos chiens altérés s'élançaient à la poursuite de cette vision trompeuse. Celle-ci, reculant à mesure qu'ils avançaient, les conduisait à la rive opposée et leur faisait revoir une apparence d'eau sur la plaine même qu'ils venaient de traverser. Tantale et sa coupe n'étaient rien en comparaison de cette meute de chiens qui, la langue brûlée et les pieds ampoulés, couraient çà et là dans l'espoir de boire le mirage.

Livingstone dit que, dans de certaines portions de la Ntetwa, on peut prendre la latitude sur l'horizon naturel comme à la mer (1). D'après Chapman, il y a des moments où l'horizon est assez clair pour le permettre; mais le mirage pourrait bien fausser l'observation.

Un long circuit m'a conduit, le 21, près d'un bouquet de baobabs que nous avions aperçu la veille du haut du wagon. Il y avait là cinq arbres en pleine croissance et deux ou trois plus jeunes, en sorte que, quand ils portent leur feuillage, ils doivent donner une ombre magnifique. Un tronc gigantesque était tombé gisant à terre; mais, sans rien perdre de sa vitalité, il poussait des branches et des feuilles nouvelles, comme les autres. Le ton général de ces tiges immenses était gris et rude; mais, dans les endroits où la vieille écorce s'était frisée ou bien était tombée, la nouvelle avait cette couleur cuivreuse et métallique, rouge et jaune, que le docteur Livingstone me reprochait si obstinément de reproduire dans mes peintures; et elle brillait par larges places de façon à donner à l'ensemble, suivant les jeux de la lumière et de l'ombre, un ton d'un gris rouge ou jaune ou même pourpre foncé.

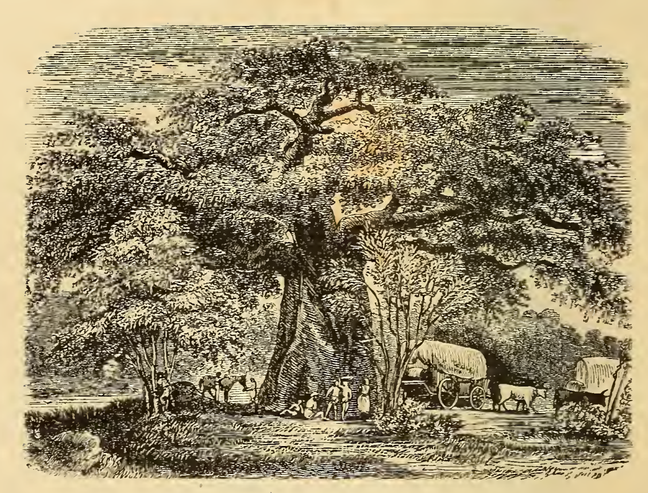
(1) « Nous suivions les bords d'une saline immense appelée Ntouéntoué, sur laquelle on peut prendre la latitude aussi bien que sur la mer. » (Docteur Livingstone, *Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe.* p. 183) — J. B.

des branches les plus inaccessibles et portent généralement les traces des coups de bâton et des pierres dont on les a frappés pour les faire tomber. Plus loin nous trouvâmes des indigènes qui ne trompaient souvent leur faim qu'en serrant les crans d'une ceinture de famine.

Des intrigues se croisent autour de nous. Chacun s'efforce de nous entraîner du côté le plus favorable à ses intérêts. Les Boschimans disent qu'il n'y a pas d'eau vers l'est; mais que, si nous voulons aller chasser vers le sud-ouest, (c'est là qu'ils habitent), nous trouverons de l'eau et du gibier à profusion. Par contre, les Betjouanas affirment qu'il n'y a d'eau que dans le sud-est, aux environs de la ville de Sékomo, où ils prétendent qu'Henry Chapman, que nous savons parvenu à Nchotsa, nous attend avec impatience; si nous les prenons pour guides, ils s'engagent à nous faire rencontrer tout ce que peuvent désirer des gens qui voyagent en Afrique. De leur côté, les Boschimans, ceux qui nous ont suivis depuis le chott Ntetwa, sachant les différends et même les hostilités qui menacent les Betjouanas et par conséquent ne les craignant guère, rient tout haut de leurs combinaisons et ne se gênent pas pour dire : « Ne voyez-vous point que ces gens-là veulent vous tromper? Tout en se prétendant vos amis, ils ne vous disent que des mensonges dans leur intérêt. Ils sont aimables parce qu'ils sont faibles, divisés et menacés de la guerre; mais, s'ils l'o-

neuf cents mètres au sud de notre bivouac; au nord, on en voyait d'autres disséminés sur la plaine onduleuse; un ou deux, comme des perches sans feuille, se tenaient debout, semblables à des navires en partie démâtés au milieu d'une flotte bien approvisionnée. Le 9, après deux ou trois heures de marche, les palmiers et la plaine herbeuse se changeaient en buissons de mimosas, entremêlés de petits baobabs, de maruru papîrie, ou d'arbres à poison, et de mopanées, dont le feuillage sec et jaunâtre donnait au paysage un aspect d'automne. Je rattrapai les wagons au moment que le taillis commençait à prendre l'apparence d'une forêt. A dix-sept kilomètres de notre dernier bivouac, nous sommes passés près d'un étang assez grand, amassé dans un creux calcaire; les abris des chasseurs s'y élevaient du milieu de l'eau comme des forts en miniature, montrant que, tout récemment, cette pièce n'était qu'une petite mare sur les bords de laquelle on avait construit ces *scherms;* d'autre part, la profondeur du fond herbeux qui l'entourait et le témoignage de mon ami ne laissaient aucun lieu de douter que cette pièce d'eau n'eût été, quelques années auparavant, magnifique et n'eût offert une surface suffisante pour qu'une embarcation de plaisance y pût faire ses évolutions

Les Boschimans que nous rencontrons se meurent à peu près de faim ou du moins sont réduits à enfoncer des chevilles dans les troncs des baobabs où ils grimpent pour en cueillir les fruits, qui ne pendent plus que



Le Mowana, arbre à la station Mamou Kahourie (p. 224).



Bande de marabouts au repos (p. 224).

Nous convoquâmes nos gens autour de nous et leur expliquâmes ce qui venait de se passer; on leur rappela que Cajumbie, en réalité le plus beau et le plus intelligent d'eux tous, n'est pas le seul à être soigné dans ses maladies; que tous le sont, sans distinction, même ceux dont la conduite n'a pas été sans reproche; que nous ne refusons à personne les médicaments et les bons soins nécessaires, et qu'enfin ils doivent toujours, comme dans le cas actuel, se borner à exécuter les ordres que nous leur donnons.

Ils se soumirent, sans doute, mais de mauvaise grâce, et prirent peu de peine pour cacher leur mécontentement, indice assez net de la brutalité de leur caractère. Nous avions eu d'abord l'idée de leur faire porter le malade, comme le font les soldats, sur un brancard; mais j'ai la conviction qu'en ce cas, et Chapman m'en a prévenu il y a longtemps, ils auraient saisi la première occasion pour le tuer et pour jeter son cadavre dans le taillis le plus voisin, ne nous laissant d'autre alternative que celle de punir les meurtriers en raison de leur crime, ou de les laisser nous échapper et se vanter de leur méfait en notre présence.

Un remarquable assemblage de sept palmiers, ou plutôt deux groupes de trois et de quatre palmiers, s'élevant comme des avant-postes sur la limite méridionale (1) des arbres de leur genre, étaient à huit ou

(1) N'oublions pas que, dans cet hémisphère opposé au nôtre, le sud est le côté du froid et le nord celui de la chaleur. — J. B.

Le 5 juin, Edouard vient m'apprendre la disparition de la femme de Cajumbie. La veille, nous avions causé avec elle au coin du feu. Il paraît qu'après mon départ elle a pris un tison et s'est éloignée dans une direction contraire à celle des huttes; or, un Damara nous assure qu'il a vu un lion s'abreuver à l'eau, d'où il a fait partir deux élans; de plus, en venant de l'eau au camp, il a aperçu deux rhinocéros. Ces rapports n'ont fait qu'augmenter les inquiétudes que nous donnait cette infortunée. Nous avons peur qu'elle n'ait éprouvé un accès d'une folie qui n'attaque guère que ceux des naturels dont l'intelligence et les sentiments dépassent le niveau ordinaire; et malheureusement cette femme semble être ici la seule qui témoigne de la sympathie pour les douleurs de ses semblables; la seule même qui soigne son mari lorsqu'il est malade ou qui s'inquiète de ses absences. Quand on l'a eu ramenée, nous avons reconnu que nos soupçons n'avaient pas été sans fondement. Les Damaras, avant qu'on fît quitter au wagon notre dernier bivouac, avaient reçu l'ordre de bâtir une hutte pour Cajumbie, près de l'endroit où nous voulions nous rendre, de façon à ce qu'on pût mieux le soigner durant sa maladie. Cet ordre était devenu de leur part une cause de mécontentement et de taquineries. L'esprit de la pauvre femme s'en était trouvé tellement affecté, qu'après avoir pris le tison, elle s'était mise à errer toute la nuit au hasard.

saient, ils vous couperaient la gorge pour s'emparer de vos dépouilles. C'est à nous qu'il faut vous fier et nous vous mènerons tout droit à l'eau que vous désirez atteindre. »

Les Boschimans venus du chott, ont été rémunérés à leur gré, le 10, et ont décampé le plus rapidement qu'ils l'ont pu, parce qu'ils ont peur d'être, aussitôt que nous serons partis, pillés comme à l'ordinaire ar les Betjouanas.

Ceux-ci devaient nous quitter ce matin et Chapman leur avait donné divers objets, comme de la poudre, du plomb, etc., pour leur route; c'est ainsi qu'on jette à un musicien des rues, dont le bruit fatigue, une pièce de monnaie pour s'en débarrasser. Leur conducteur mit beaucoup d'emphase à ordonner à un de ses hommes de rester et de servir d'aide et de guide aux blancs, pour leur indiquer toutes les pièces d'eau (excepté celles où nous voulons aller) ; de fait, leurs regards d'intelligence et les ordres secrets que nous entendîmes, parce qu'on croyait que nous ne pouvions pas les comprendre, nous apprirent qu'il s'agissait de nous égarer et de nous mettre à la discrétion de Sékomo.

A peine nos propres Boschimans étaient-ils en route, que le Betjouana a pris à son service le chef des Boschimans qui résident ici, avec tous ses hommes, et les a fait partir chargés de son ivoire ; ce n'est qu'un prétexte, quant au poids divisé entre eux tous, mais il

est suffisant pour expliquer leur éloignement. Un Calaca s'était offert hier à nous conduire à l'eau la plus voisine; quand on lui rappela sa promesse, il répondit qu'il était un des gens des Betjouanas. Comme nous nous préparions à décamper, Bill s'aperçut que sa boîte à briquet lui manquait et ne put pas s'empêcher de soupçonner un des Betjouanas de l'avoir volée. Celui-ci se mit volontiers à aider les recherches; mais John observa qu'il s'asseyait à une place sur laquelle il gardait obstinément un pied lorsqu'il se levait, et qui restait toujours couverte quand il aidait à gratter dans le sable. Il en avertit Bill, qui trouva immédiatement sa boîte à cet endroit. Alors John saute en bas du wagon. Le criminel, jugeant sans doute d'après les coutumes de ses compatriotes, s'imagine qu'on va le mettre à mort incontinent. Son chef s'élance en criant : « *Va prela*, *va prela*, attendez! attendez un peu! » et le malheureux se met à se prosterner en battant des mains pour détourner le châtiment qu'il croit près de fondre sur sa tête. J'étais sur le point d'ordonner qu'on fouettât le voleur ; mais ces démonstrations de désespoir auraient rendu parfaitement ridicule le genre de punition mitigé que nous infligeons dans des cas pareils. L'affaire mélodramatique avait pris une telle tournure qu'au bout de quelques minutes elle aurait amené une réaction de rire convulsif. Il fallait en finir. Nous prîmes donc l'air le plus féroce possible et nous ordonnâmes au

bandit de s'éloigner des wagons, de se sauver, s'il ne voulait pas mourir, de ne jamais se remontrer et de s'estimer fort heureux d'en être quitte à si bon marché.

Pendant l'après-midi du 12, j'ai vu un baobab sur lequel était inscrit en lettres cursives : *A.-C. Green*, et à côté en capitales romaines : *J.-W. B.*, probablement Bonfield.

Les ruses des Betjouanas de Sékomo semblent inépuisables. D'abord ils nous disaient : « Vous parcourez un pays où il n'y a pas d'eau. Comment verrions-nous notre ami s'obstiner à courir à la mort sans essayer de l'en empêcher ? La guerre ravage ce pays et la tribu vers laquelle vous vous dirigez n'existe plus. Cependant, si vous persévérez à vous y rendre, plusieurs d'entre nous partageront vos dangers. » Ils nous avaient donc suivis, leur chef ne cessant point tout le temps de semer la terreur parmi nos gens, avec ses contes sur la guerre et sur la férocité des gens de Mosilicatsi. Quand leur appréhension eut été suffisamment excitée, un parti qu'on avait envoyé en avant par une route détournée, arriva en courant aux wagons, vers minuit, comme si on le poursuivait. Les fuyards donnèrent toutes les marques de la plus grande frayeur, et les gens de Chapman l'éprouvèrent de la façon la plus naturelle. Le conducteur des Betjouanas vint donc réveiller Chapman et lui conter ces nouvelles : « Venez, disait-il; fuyons vers un en-

droit où nous serons en sûreté. Je vais vous y guider et vous tirer du péril; car je ne peux pas laisser massacrer mon ami et toute sa suite par l'ennemi vainqueur. » Nos gens firent immédiatement leurs paquets et voulurent se sauver en abandonnant les wagons; mais Chapman, qu'on avait déjà une fois trompé par ce stratagème, découvrit dans le récit une contradiction qui le détermina à ne point faire un pas. En quoi il eut raison.

Comme nous passions, le 15, près du village de nos amis du désert, toutes les femmes, dans les variétés de vêtements plus ou moins absents, coururent après nous, frappant avec joie dans les mains et chantant les louanges de ceux qui leur donnaient de la viande pour les engraisser. Bientôt la plupart d'entre elles, chargées de leurs ustensiles de ménage et, il faut l'espérer, de la viande que nous leur avions distribuée, partirent en avant, avec l'intention de nous accompagner jusqu'à la première eau.

Le 18 se leva lourd et froid. A quelque distance au sud de notre chemin, nous avons remarqué les traces de quatre à six wagons qui étaient récemment passés, en venant du sud-ouest. Chapman se figure qu'ils appartiennent au mulâtre Aron de Courouman. Dans ce cas, la foule de Gricouas, de Hottentots et de gens de toute espèce que les véhicules appartenant à cette classe de propriétaires traînent inutilement autour d'eux, et l'instinct de destruction effrénée auquel s'a-

bandonne cette multitude sur tout ce qu'elle rencontre, ne nous laissent d'autre expectative que de trouver sur sa route le pays dénué d'animaux, parce que la terreur les en aura chassés.

Quoi qu'il en soit, nos devanciers ont déjà mis le feu au pays et nous obligent ainsi à faire un détour pour éviter la furie de la flamme. En effet, dans les endroits où l'herbe était vigoureuse et où les touffes des semences étaient assez hautes pour nous caresser la figure et même pour dépasser nos têtes, la flamme et la chaleur devenaient assez ardentes pour qu'on ne désirât pas s'y engager. Il est vrai que, comme le feu brûlant ne s'avance que sur une ligne présentant un front aussi large qu'effrayant, mais assez mince, on pourrait le traverser sans autre danger que des brûlures superficielles, surtout dans une plaine aussi plate que l'est celle-ci. Néanmoins, dans une forêt où sont des entassements de bois sec et d'herbes enlacées, le cas est bien différent. Nous traversions sans inconvénient les places les moins fournies; mais la lueur indécise de la flamme, mêlée à la fumée, semblait jeter mon guide dans la confusion. Soudain nous entendîmes des voix. Comme je croyais que des Damaras pouvaient se trouver en avant, je m'avançai à leur rencontre; mais, à dire vrai, il me fut impossible de me figurer à quelle espèce de gens appartenait le groupe que j'avais sous les yeux. Errant comme nous au milieu du feu et de la fumée, émergeait lentement à la lumière une ligne

d'êtres qui avaient l'air d'hommes, parce qu'ils se tenaient debout, mais auxquels des capuchons, d'énormes coiffures en forme de casques rouges et blancs, donnaient une hauteur gigantesque. Ma première pensée fut que j'avais devant moi des femmes de Damaras, mais l'exagération la plus extraordinaire de leurs bonnets aux longues oreilles ne suffisait pas à expliquer ce que je voyais ; alors je crus que ce pouvait être quelque nouvelle tribu, accomplissant une cérémonie nocturne, peut-être celle de la circoncision ou tout autre rite qui exige des vêtements étranges. Bientôt je m'aperçus que la personne qui marchait en tête portait des cornes et devait être une femme. Enfin un nouvel éclat de flamme me révéla que toute cette procession, qui dépassait les visions les plus extravagantes de saint Antoine, n'était formée que par mes Boschimans, porteurs du gibier que j'avais tué. La femme la plus robuste tenait de temps à autre la tête de l'animal en équilibre sur la sienne, ou sur ses propres épaules, tandis que le reste de la bande avait chargé sur des bâtons la peau et des morceaux de viande, comme les côtés, les jambes et les épaules, qui s'élevaient beaucoup au-dessus des têtes de nos gens.

Je me joignis à ce cortége diabolique et nous partîmes, semblables à la bande des mauvais esprits qu'on réprésente en route sur le lac de feu. En arrivant à la trace du wagon d'Aron, nos gens me dirent que

l'eau était sur notre gauche, « pas loin, » au moins suivant leur estime. Cependant l'obscurité m'égara et je ne rencontrai l'eau qu'après une course assez longue.

En traversant, le 20 juin, des plateaux onduleux et pleins d'herbe, notre caravane prenait un aspect pittoresque. A notre tête et autour des wagons, marchaient les Boschimans, dont quelques-uns portaient des boucliers, en plus des armes que nous leur avions vues jusqu'ici. Fort peu avaient l'arc et les flèches empoisonnées. Après eux, venaient les femmes avec leurs courts jupons de peau ; quand celui de dessus était plus relevé que d'habitude, on voyait les poils du jupon intérieur, c'est-à-dire de la peau de springbok qui formait comme une bordure au premier. Elles portaient sur la tête l'attirail culinaire et tous les effets appartenant à leurs seigneurs et maîtres, hormis les armes; en outre, beaucoup d'entre elles tenaient le sac à enfant, rempli d'une foule de menus objets qu'il n'aurait pas été commode de porter autrement. A l'arrière-garde, se trouvaient les Damaras, conduisant les bœufs de somme et le bétail détaché. De temps à autre, une bande de couaggas, prenant la fuite et entraînant après eux les hommes armés, donnait de l'animation à la scène.

Sur notre droite, c'est-à-dire au sud, courait la chaîne qui nous séparait du chott Ntétwa; au nord, une autre, s'étendant vers le nord-ouest jusqu'à Zougarra, allait presque parallèlement à notre route.

Chapman vient de reconnaître en abondance un arbuste appelé makouw, dont la pâture donne la mort aux bœufs, dit-on, mais n'a aucun inconvénient pour les chevaux. Immédiatement nous avons envoyé notre bétail brouter l'herbe qui tapisse une colline sablonneuse et assez éloignée.

Il est incontestable que les Boschimans font tous leurs efforts pour nous retenir près des mares Thammasetjie. La preuve, c'est qu'ils nous ont conduits au sud de notre chemin dans cette région du poison des bestiaux. En outre, ils prétendent que notre route est infestée par la tsetsé, qui tue les bêtes à cornes, les chevaux et les chiens, en sorte que nous ferons bien de laisser chez eux un wagon avec le plus grand nombre de nos bœufs. Enfin, pour la plupart, ils refusent de nous suivre plus loin. Ce qu'il y a d'évident aussi, c'est qu'il nous faut partir de là le plus promptement possible.

Le matin du 26, Bill, qui savait que je n'avais rien mangé la veille, est venu entr'ouvrir les rideaux de mon wagon et me demander si je désirais qu'il me fît de la soupe. Je lui répondis affirmativement; mais, par suite de quelque malentendu, il ne m'en a pas préparé. Néanmoins, la seule idée de me demander si je voulais quelque chose était une marque d'intérêt et de sensibilité, dont je ne pense pas qu'aucun autre homme dans notre caravane fût en état de se rendre coupable. En fait, ce pauvre Bill a l'air d'être unc

espèce de *lusus naturæ* ou de prodige ethnologique. C'est un de ces cas exceptionnels, qui se présentent de temps à autre pour annuler les théories et les systèmes édifiés par le monde des savants comme par celui des ignorants, et qui prouvent que tout caractère, si vrai qu'il soit en général, ne peut pas s'appliquer indistinctement à tous les individus. Ainsi, depuis son élévation aux fonctions d'intendant, il s'est toujours montré fidèle aux intérêts de son maître, industrieux, obligeant et extrêmement propre. En vérité, voici longtemps qu'il nous semblait mériter un meilleur sort que celui d'être livré aux Hottentots pour être pendu comme un chien, à la fin de notre voyage. Il y a bien de l'espace, dit le proverbe, entre la coupe et les lèvres.

Dans la soirée, nous sommes arrivés à une mare où nous avons trouvé un affût dont les éléphants avaient enlevé le toit. Sachant que le dommage qu'ils avaient éprouvé était parti de là, ces animaux avaient saisi la première occasion de détruire l'affût. Si les poètes connaissaient, d'après les récits des chasseurs, la moitié des marques de sagacité qu'il donne et des leçons qu'il tire évidemment de l'expérience, l'éléphant leur aurait paru plus qu'à demi raisonnable. Un éléphant s'était mis en train d'enlever le toit d'un des affûts où se trouvait l'un des Greens, lorsqu'il fut abattu par le frère du chasseur qu'il attaquait. Or, on sait, d'après une longue expérience, l'effroi qu'un trou

inspire à cet animal qui, depuis un temps immémorial, a toujours trouvé périlleuses pour lui les fosses creusées par les naturels; il lui a donc fallu se servir de sa demi-raison pour comprendre que le danger présenté par les nouveaux affûts venait, non pas tant de ce qu'ils étaient des fosses, que de ce qu'ils recouvraient des hommes pourvus d'armes mortelles. On a constaté aussi qu'en dépit de toutes les peines que les naturels se donnent pour recouvrir leurs piéges, les vieux éléphants ont pris l'habitude de marcher devant le troupeau et de découvrir les fosses avant que le reste de la bande ait la permission de passer.

Chapman vient de s'assurer que notre guide boschiman, qui d'abord paraissait se soucier assez médiocrement de nous renseigner sur l'étendue de ses connaissances, a déjà été aux chutes Victoria et a descendu le Zambèse jusqu'à la résidence de Sapatane. Nous pouvons donc avoir fait là une bonne acquisition.

Il dit s'appeler April (ou Avril) et a l'air d'avoir été une espèce de guide général. Selon lui, un ruisseau descend de Daca vers la rivière, en sorte que nous aurons à boire tout le long du chemin qui mène aux chutes.

Le 3 juillet, après avoir traversé des bosquets de mopanées et passé près d'un étang, nous avons aperçu, sous de longues perspectives d'arbres, un horizon bleuâtre. Evidemment nous commencions à descen-

dre le plateau. Quand nous fûmes arrivés, quelques minutes plus tard, à la lisière du taillis, nous vîmes se développer le plus magnifique paysage que nous eussions encore rencontré. A nos pieds, s'inclinait doucement la colline qui conduisait à une large vallée, toute semblable à un parc avec ses bouquets d'acacias et de mopanées; au delà, les chaînes succédaient aux chaînes, de plus en plus grisonnantes à mesure qu'elles s'éteignaient dans l'horizon. Ces collines onduleuses, dont quelques-unes avaient bien le droit d'être appelées des montagnes, se prolongeaient au nord et à l'est pendant vingt, trente et cinquante kilomètres peut-être Nous ne pouvions plus douter que nous ne fussions au bord du plateau du Zambèse. Edouard s'imaginait même déjà y être arrivé et s'attendait presque à voir la vapeur des chutes au milieu des nuages de fumée qu'envoyait toujours l'herbe incendiée; mais une distance de près de cent kilomètres nous séparait probablement encore de ce merveilleux ouvrage de la nature.

Notre guide boschiman a bien envie de se moquer de nos conducteurs qui auraient dû nous mener depuis longtemps à Daca : le dernier wagon qu'il y a conduit avait fait la route en la moitié du temps que nous y avons déjà mis.

En suivant la vallée qui va au nord-ouest, nous avons franchi un ou deux petits ravins desséchés; mais qui sont les premiers indices que nous ayons rencon-

trés depuis longtemps de l'effet des eaux courantes. Après avoir tourné plus au nord, nous avons fait halte près d'un vieux kraal où se trouvaient quelques huttes abandonnées ainsi qu'un arbre, d'un côté duquel on avait extrait des balles de carabine pour en avoir le plomb. A près de cinq cents mètres de là, était le lit d'une petite rivière dont l'eau formait çà et là des mares de quatre à cinq mètres en largeur et d'une centaine de mètres de long, tandis que le courant s'échappait clair et peu profond par-dessus les saillies rocheuses qu'il rencontrait.

Nous étions arrivés à Daca. Peu de temps après avoir dételé et avoir établi un kraal ou une haie d'épine autour de nos wagons, nous recevions la visite de plusieurs Calacas. Ils nous apprirent qu'au-delà d'une chaîne éloignée était gisant, avec son wagon, un homme de couleur qui récemment avait tué un éléphant. Nous fîmes monter John et Dokkie sur des bœufs de selle et les envoyâmes chercher des nouvelles et se mettre en communication avec le wagon le plus rapproché.

Le 5, je me suis promené durant plusieurs kilomètres, en traversant des ruisseaux et en longeant la petite rivière. Son courant est assez rapide lorsqu'il est resserré par des rochers; mais alors on peut aisément le franchir. J'ai rencontré l'emplacement d'un campement avec un certain nombre de huttes d'indigènes et, en rentrant, j'ai trouvé à notre bivouac le visiteur

que nous attendions; c'est un métis nommé Rapret, ou John Mahurra, dont le wagon est arrêté à quelque distance au nord-ouest d'ici.

Il nous apprend que Séchéli réclame à Sékélétou la restitution des effets qui ont appartenu aux malheureux missionnaires Price et Helmore; ou du moins le wagon de M. Helmore avec deux charges d'ivoire, en compensation de la perte des objets que se sont partagés un assez grand nombre d'individus du pays. En cas de refus, continue le messager, Sékélétou entendra reparler de Séchéli.

Un chef nommé Dabatt s'était procuré des fusils. Mosilicatsi, qui ne permet aux petites tribus voisines de ses frontières qu'une indépendance nominale, a expédié contre lui un corps de Tébélés. Dabatt a été tué; toute sa tribu est dispersée et a complétement perdu sa moisson. On en connaît en un endroit un groupe de vingt hommes et de quatre ou cinq femmes; ailleurs, une quarantaine de femmes; plus loin, une demi-douzaine de femmes; mais ils n'ont plus d'enfants, parce que Mosilicatsi les a fait tous enlever et réduire en esclavage.

Rapret prétend avoir tué vers 1856 un éléphant armé de neuf défenses. Quatre étaient à gauche; cinq, à droite; et toutes sortaient comme à l'ordinaire de la mâchoire supérieure. Chaque dent de la paire qui était à la place habituelle pouvait peser treize kilogrammes et demi; la paire qui suivait était un peu

plus grande et pointait vers la terre en tournant à l'intérieur; entre ces deux paires, s'en trouvait une moindre; enfin, derrière celle-ci, à droite, il y avait deux dents; à gauche, une qui était de dimension beaucoup plus petite. J'ai fait, sous la direction du mulâtre, deux dessins, chacun représentant un côté de la tête de cet éléphant. D'ailleurs, comme M. Edouard, l'associé de Chapman, a acheté six de ces défenses, le rapport de Rapret me paraît fondé. Il est pourtant regrettable que cette tête ait été détruite.

Chapman est rentré au camp le 10 juillet à dix heures du soir, après avoir fait vingt-cinq kilomètres pour rattraper le wagon de Séchéli et environ treize de plus en chassant, après qu'il l'eut quitté; le tout dans la direction du nord-est. Selon Booy, le jeune homme qui a le commandement du wagon, il existe d'ici aux chutes une route ouverte où on ne rencontre pas la tsetsé, destructrice des bœufs, et une autre pareille doit y conduire du village de Mosilicatsi, attendu que Moffat (1) est par là descendu jusqu'au Zambèse. Nous croyons pourtant que ce n'est pas Moffat lui-même qui s'y est rendu, mais que ce sont les Tébélés porteurs du paquet envoyé à Livingstone et qui l'ont déposé pour lui dans l'île près des chutes. Peut-être ces messagers ont-

(1) M. Moffat, le chef de la mission anglicane chez les Betjouanas, homme des plus vénérables, est souvent mentionné par Livingstone. Voir surtout les chapitres I et VII de notre abrégé des *Explorations dans l'Afrique australe*. — J. B.

ils dit qu'ils n'avaient pas rencontré la mouche sur leur route; mais tant qu'on n'y a point mené du bétail, on ne peut rien assurer à cet égard. D'un autre côté, il est vrai que les Calacas affirment qu'ils élevaient dans cette région des bestiaux avant d'avoir eu à souffrir les razzias des Tébélés et qu'ils connaissent parfaitement des endroits où il n'y a certainement aucune des mouches qui font à présent notre grande préoccupation (1).

Chapman a donné, le 11, une chasse aussi longue que passionnée à un troupeau de près de cent cin-

(1) Les premiers détails sur la tsetsé et sur ses ravages sont dus au docteur D. Livingstone, *Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe*, p. 92 et suiv. Une étude, avec dessin, empruntée à cet ouvrage a été publiée dans le *Tour du monde*, 1866, I, p. 60. — « L'habitat de cette mouche, fléau de l'Afrique australe, avait été limité par le docteur Livingstone aux régions situées au sud du Zambèse. Nous la trouvons ici à plus de sept degrés au nord de ce fleuve..., dans la ceinture de jungles qui entoure les champs. » (Burton, *Voyage aux grands lacs*, éd. franç., p. 167). Enfin sir Samuel Baker croit en avoir rencontré bien plus au nord encore, vers le 15e degré, en Abyssinie, sur les bords de l'Atbara. « C'est un fait curieux que les indigènes soient obligés de quitter le pays aussitôt que l'eau coule dans le lit des rivières, à raison des essaims de mouches qui l'accompagnent et qui font périr tous les animaux. Ces mouches de l'espèce de la tsetsé, sans doute, sont à peu près de la grosseur d'une guêpe; elles ont des raies sur le corps, et leur piqûre est si venimeuse qu'elle donne la mort à tous les animaux. » (*Tour du monde*, 1866, II, couverture du n° 343.) — En ce moment, ces mouches venimeuses forment une des principales préoccupations de l'Angleterre, au sujet des préparatifs de l'expédition dont elle menace l'empereur Théodore. — J. B.

quante antilopes noires. Avec leurs grandes cornes qui balayent tout, leurs cous arqués dont les côtés sont noirs comme le charbon, leurs flancs blanchâtres, le ton peu foncé de leurs femelles et de leurs faons, ces animaux fuyant en troupeaux doivent former un spectacle remarquable. Quatre des coups de Chapman avaient porté; mais, bien qu'il eût même blessé gravement un mâle solitaire, il avait dû renoncer à le prendre et rentrer épuisé de fatigue. Il avait observé que, dans leur course, ces animaux portent le col arqué, de façon à mettre les cornes en haut et en avant, et que les faons ont le ton beaucoup moins foncé que les individus plus âgés des deux sexes.

En parlant de ces animaux, nous avons remarqué un bruit qui circule à Courouman et qui nie que la première antilope noire (1) ait été tuée par Harris; l'honneur du coup est attribué à l'un de ses gens. Il faut en faire le même cas probablement que de ceux qui contestent la véracité des récits d'Andersson pour reporter les faits qu'il raconte au crédit de ses hommes. Ces bruits-là ont leur origine fort naturelle dans le penchant bien avéré qu'ont les Hottentots et leurs congénères à exagérer leur prouesse personnelle. Je suis à peu près certain que Dokkie et nos autres serviteurs, dès qu'ils seront rentrés chez eux, ne conser-

(1) *Sable Antilope.* C'est l'harrisbuck (aigocère noir) dont on trouvera la représentation dans une gravure du *Tour du monde*, 1863, II, p. 389. — J. B.

veront qu'un fort vague souvenir que c'est Chapman qui a tué les éléphants, tandis qu'ils en auront un très-vif de la part d'assistance qu'ils lui ont donnée dans ces occasions. Au bout d'un petit nombre de veillées autour du feu, le souvenir qu'ils auront conservé des succès de leur maître aura complétement disparu sous l'ample accroissement que leur imagination aura donné aux leurs. En tous cas, chacun conviendra que, si Harris n'avait pas distingué que ces animaux étaient tout à fait inconnus à la science, s'il ne les avait pas suivis malgré les railleries très-caractérisées de ses gens; si, après un premier échec, il ne s'était pas obstinément attaché à leur piste durant trois jours, ce ne serait pas un des sauvages dont il était accompagné qui aurait fait le sacrifice de renoncer à la part de viande d'éléphant dont il se régalait, en vue de conquérir les honneurs scientifiques les plus appréciables (1).

On a aussi contesté la véracité de Harris lorsqu'il a affirmé que les Tébélés ne connaissaient pas l'antilope noire, parce qu'il est évident que cet animal est commun dans la région qu'habite aujourd'hui leur tribu; mais on ne s'est pas souvenu qu'à l'époque du voyage de Harris, il y avait à peine deux ou trois ans que Mosilicatsi s'y était établi, en fuyant la domina-

(1) Les détails de cette chasse fameuse, faite en 1837, sont reproduits dans une note des pages 389 et suiv. du *Tour du monde*, 1863, II. — J. B.

tion de Dingaan et qu'alors, probablement, ni lui ni ses gens n'avaient pas encore eu le temps de se mettre au fait de ce que leur nouvelle patrie renfermait de remarquable.

John a pris, le 14, son chemin vers l'est afin d'aller camper près du wagon de Moquain; mais à une distance suffisante pour que les relations continuassent d'être bonnes. Quant à nous, nous allions partir de l'autre côté pour nous rendre aux chutes lorsqu'arriva un messager nous dire que John Mahurra ou Rapret se dirigeait vers nous. En effet, il vint vers trois heures. Il approuva le choix que nous avions fait au sujet de la route et considéra comme sûre la localité que nous occupions. Le chemin d'en face peut l'être aussi; mais les buffles, dans leurs migrations, transportent, çà et là, si loin la tsetsé que celle-ci peut ne pas retourner immédiatement dans les limites de sa circonscription, mais trouver au contraire un canton qui lui convienne, surtout si les gommiers doux y sont nombreux; alors elle s'établit là, pendant un temps fort suffisant pour qu'elle puisse détruire tout un troupeau de bœufs, dans un endroit jusqu'alors considéré comme parfaitement à l'abri de pareils malheurs. Mahurra nous en a donné un ou deux exemples qui s'étaient produits dans nos environs et nous a conseillé de prévenir John de ne pas se tenir avec les bœufs dans le voisinage des buffles.

Il affirme que le pays ne manque pas de gibier; et

que c'est notre faute si nous ne savons pas le trouver. Nous ne doutons pas que cela ne soit assez vrai; mais quelle différence entre ce qui existe aujourd'hui et les rapports des premiers voyageurs! Ils traversaient une région où fourmillaient les troupeaux de bêtes sauvages et ils n'avaient pas même la pensée de tuer un animal domestique, gros ou petit, lorsqu'ils avaient atteint le lac Ngami. Voici quelques années à peine que la vallée de la Botletle était encombrée d'éléphants, et que les plaines, désertes et désolées que nous venons de passer, étaient remplies de vie. Chapman assure que, toutes les semaines, pour nourrir ses gens, il pouvait tuer un chameau, c'est-à-dire une girafe ou quelque bête de cette taille; aujourd'hui, on a tellement abusé de la chasse que, lorsqu'un wagon s'est mis au bivouac depuis une journée, on a entrevu à peine une antilope isolée dans un rayon d'une vingtaine de kilomètres. Le travail de se procurer des vivres emploie tout le temps qu'on pourrait donner à d'autres occupations.

Le 16, je crus voir une douzaine de tsétsés, ces petits fléaux redoutables, planer avec le rapide mouvement des ailes qui rend l'insecte stationnaire au-dessus du bétail dévoué à la mort. Près d'une heure se passa avant que nous fussions prêts à nous remettre en route; or quelques minutes suffisaient pour que fût injecté ce poison qui condamnerait à une mort douloureuse, lente, inévitable, douze bœufs de tra-

vail, deux chevaux et nos vaches. Personne ne peut savoir si une bête vient d'en être piquée, et ce n'est que trois semaines après l'événement que votre animal, par l'égarement de ses yeux et la rudesse de sa peau, vous donne les premiers indices qu'il va graduellement s'éteindre. Je désire de tout mon cœur, sans oser vraiment l'espérer, que nous nous soyons trompés; pourtant notre guide affirme qu'il n'a pas vu la mouche et, quand on lui a demandé s'il en était bien certain, il a répondu d'un air fort étonné : « Est-ce qu'il est possible de ne pas reconnaître la tsetsé une fois qu'on l'a vue ? »

Chapman nous a raconté plusieurs anecdotes intéressantes de ses rencontres avec les lions. En voici une. Un jour, un lion se reposant, nous ne devons pas dire d'un air majestueux (1), sur le haut d'un rocher, dédaignait même de jeter un regard sur les wagons qui passaient. Il se tenait avec toute l'immobilité d'une de ces représentations de pierre dont on surmonte quelque beau portail. Chapman se mit à la tête de ses gens qui escortaient sept wagons, puis, marchant au lion, une cinquantaine de mètres en avance du point que son monde refusa de dépasser, il tira deux ou trois balles dont l'une, touchant la noble bête, la mit en fureur. Le lion s'élançait sur Chapman avant qu'il eût eu le temps de recharger. Mon ami, re-

(1) Allusion ironique à la façon dont Livingstone parle du lion. — J. B.

gardant derrière lui, s'aperçut qu'il était abandonné; tout le monde s'enfuyait; un petit Boschiman, le dernier de tous, sautait, s'il ne volait pas, par-dessus un précipice d'une dimension que je n'oserais pas indiquer. Chapman en franchit un qui avait trois mètres de large et s'empressa de se réfugier derrière son cheval avec l'idée que, si le lion, comme il le fait souvent, s'élançait sur l'animal, l'homme aurait l'occasion de lui porter un coup mortel; mais le lion se contint, ce qui peut être une preuve que l'homme n'est pas le seul être à savoir que la prudence est la meilleure partie de la valeur.

En 1853, Chapman, se trouvant sur le haut Zambèse, avait loué des canots et allait s'embarquer pour faire une visite aux chutes, lorsqu'on apprit que le docteur Livingstone venait d'y arriver. Les propriétaires des canots refusèrent alors, sous les prétextes les plus frivoles, d'exécuter leur engagement. Les Tébélés, disaient-ils par exemple, avaient puni un chef du nom de Wankie, voyageant de ce côté, parce qu'il était en de trop bons termes avec eux. Voilà comment Chapman a perdu l'occasion de voir le premier cette magnifique cataracte qui fut, deux ans plus tard, découverte par le docteur Livingstone.

Le 19, j'aperçus le wagon de Séchéli, dételé au milieu d'une plaine découverte, et je rencontrai Chapman qui en revenait; nous rangeâmes le nôtre à quatre cents mètres plus au sud. L'homme qui avait

la charge du wagon de Séchéli m'apprit que c'était vraiment par hasard qu'il n'avait pas perdu tout son bétail par les piqûres de la mouche. Sa première intention avait été de camper à un endroit qu'il avait visité l'année dernière; mais, après avoir fait halte ici, il avait trouvé son ancien bivouac infesté par la tsetsé. Notre place lui paraît tout à fait saine. Ce chef est jeune et, malgré la grossièreté et la saleté de ses vêtements européens, trop rarement lavés, il a l'air assez respectable; cependant je ne m'attendais guère à trouver en lui le plénipotentiaire et l'ambassadeur de Séchéli. — Il était ici depuis cinq semaines, sans avoir pu obtenir la permission d'entrer dans le pays de Sékélétou, quoiqu'il lui eût envoyé des messagers, lorsqu'il était encore peu avancé dans son voyage. Bien plus, on lui avait nettement refusé toute autorisation et tout sauf-conduit, avec l'observation suivante, attribuée à Sékélétou : « Non! vous m'accusez de tuer les gens et je ne veux pas que vous veniez mourir dans mon pays, pour accroître encore les griefs qu'on prétend avoir contre moi. » Quant aux biens des défunts, Sékélétou nie en avoir rien à sa disposition et affirme que M. Price a tout remmené avec lui. A cette allégation, voici la réponse : « Nous savons que M. Price n'a rien pris de ces effets; nous savons en outre que les vêtements, les souliers et les châles de la dame sont portés par des hommes et par des femmes, et que vous, comme vos gens, vous buvez

à présent le thé et le café que vous leur avez pris. »

Ce soir, il est venu en compagnie de trois hommes, envoyés par Sékélétou pour l'espionner et pour rendre compte de l'arrivée des nouveaux voyageurs. Ils nous ont intimé l'ordre de rester ici jusqu'à ce qu'ils se soient rendus auprès du chef qui demeure aux chutes et qu'ils nous aient remis de lui une permission de nous porter en avant. Nous avons répliqué ainsi : « Notre temps a une autre valeur que le leur, qui n'en a aucune, et nous ne pouvons pas le perdre sans raison; nous partirons lundi et, si cela leur convient, ils peuvent se mettre en marche demain matin de façon à nous précéder d'un jour, pour annoncer notre arrivée. » Ils se refusent à cette proposition prétendant que Sékélétou ne manquera pas de leur couper la gorge s'ils négligent de nous arrêter. Nous leur demandons si les Cololos ignorent que Livingstone avait la coutume de se rendre droit chez le chef, bien qu'il sût que l'habitude était de se faire annoncer par des messagers? Mais, nos arguments ne produisant aucun effet, nous ajoutons que nous sommes résolus, à nos risques et périls, à faire cette visite, parce que, si nous venions à être arrêtés, ce ne devait être que par un chef et non par deux ou trois esclaves rencontrés dans le bois, et qui pouvaient n'avoir aucun droit à le faire. Enfin ils se sont retirés après avoir abaissé leurs prétentions jusqu'à promettre qu'un d'entre eux nous accompagnerait.

## CHAPITRE XI

### LES CHUTES VICTORIA

Route du lac Ngami au Zambèse. — Rhinocéros noir ou borièle. — Vallée des chutes Victoria. — L'eau qui se brise, à l'extrémité occidentale. — Falaise des Trois Ruisseaux. — Images des chutes. — La Pointe des Buffles. — Mochotlani. — Hauteur des colonnes vaporeuses. — Largeur de l'abîme. — Issue du fleuve. — Zigzags qu'il décrit. — Arc-en-ciel. — Jaquette de Mochotlani. — Extrémité orientale des chutes. — Le dike méridional. — Gourmandise des alligators. — Le pays en aval des chutes. — Zanjuillah. — Ile du Jardin. — Hippopotames. — La fièvre nous force à regagner le plateau lorsque tout annonçait le succès de notre entreprise.

S'il y a quelque importance à ce que la première vue d'un magnifique ouvrage de la nature soit perçue du point où elle se présente avec ses plus grands caractères de sauvage sublimité, on doit conseiller, à celui qui se propose de visiter les chutes Victoria (1), de

(1) On peut comparer avec plaisir cette description, pleine de richesse et d'abondance, à celles que donnent MM. Livingstone dans leurs livres intitulés : *Explorations dans l'Intérieur de*

s'y rendre en partant du sud, c'est-à-dire du côté de la colonie du Cap.

Après bien des semaines d'une ennuyeuse fatigue que cause le passage du désert montueux situé au nord du lac Ngami et de la rivière Botletle (1), où l'on n'a trouvé un peu d'eau que dans des puits de pierre calcaire, et dans des étangs plus précaires encore, formés par les dernières pluies, on plonge tout à coup, de cette région de la sécheresse, dans une vallée sans limite, où les chaînes pierreuses, arides et brunes du premier plan se fondent successivement et passent, par toutes les nuances imaginables, du vert le plus foncé et d'un pourpre grisâtre au bleu éthéré de l'horizon lointain. Ici, de tous les plis de la terre, sourdent des ruisseaux bouillonnants, qui portent leurs eaux au grand Zambèse. Le voyageur traverse les rivières Daka et Matietsie, et fait halte enfin au milieu des collines où naissent l'Onyati et le Buffalo.

Il laisse là ses voitures, ses chevaux, ses bœufs, ses chiens et tout ce qui ne peut pas être aisément transporté à dos par un petit nombre de Calacas. Qu'il

*l'Afrique australe*, ch. XXVI et *Explorations du Zambèse*, ch. XII, et à celle qu'a publiée, d'après M. Baldwin, le *Tour du monde*, 1863, II, p. 410. Voyez aussi notre abrégé des *Explorations dans l'Afrique australe*, ch. VII. — J. B.

(1) La carte de M. Baines constate que la ceinture hydrographique qui sépare les bassins de la Botletle et du Zambèse atteint une altitude de 3500 pieds anglais ou 1050 mètres environ. — J. B.

se résigne à faire une journée de marche à travers les collines de sable rouge, hantées par la tsetsé et tapissées chétivement par les mopanées et d'autres variétés de *bauhœnia*, dont les feuilles poussent deux à deux, la pointe en l'air, défiant le soleil de les brûler et l'homme de s'abriter à leur ombre (1). Le soir, il fait halte sur le versant septentrional. Etendu sous quelque gigantesque baobab, il regardera la rouge lueur de son feu pénétrer dans les secrètes profondeurs du feuillage, et prêtera l'oreille : dans le silence de la nuit, un sourd murmure monte semblable aux soupirs poussés par l'océan à l'approche de la tempête; il augmente, il s'enfle et finit par rappeler ce mugissement profond et monotone du ressac qui continuellement vient se briser contre une côte d'airain.

Telle est du moins l'esquisse des principaux incidents de la route que nous avons suivie avec assez de succès et qui, pourvu qu'on réussisse à éviter les endroits qu'infeste la tsetsé, peut être prise avec sécurité par d'autres voyageurs.

Partis de Walfisch Bay (la Baie des Baleines), sur la côte occidentale, au commencement de 1861, nous nous trouvions, le 23 juillet 1862, un mercredi, à

(1) Ne sont-ce pas des conifères ? Livingstone, en parlant de la végétation près des chutes, dit : « le mohonono argenté, dans cette région ressemble, pour la forme au cèdre du Liban et produit un heureux contraste avec le sombre motsouri (moconga du second voyage) taillé sur le patron du cyprès. » *Afrique australe*, Ed. fr. p. 570. — J. B.

l'aube du jour, occupés à secouer les engourdissements du sommeil et à empaqueter notre literie pour la dernière marche qui nous séparait des chutes.

Peu après le lever du soleil, nous étions en route. A peine avions-nous fait huit cents mètres que Barry apercevait de la vapeur, et, par une petite ouverture que nous trouvâmes au milieu des arbres, nous vîmes la large nappe d'eau du Zambèse, étincelant comme un miroir, au-delà d'une longue perspective de collines et de vallées. D'en bas, de l'abîme où le fleuve se précipitait, s'élevaient des nuages de brume et de brouillard, sur une longueur de près de seize cents mètres. Les cinq ou les six de ces nuages ou colonnes qui étaient au centre avaient le plus d'importance; mais, en tout, nous en comptions dix qui montaient, plus semblables à la fumée échappée d'un canon qu'à la forme exacte d'une colonne. Une légère brise de l'est inclinait alors leurs sommets vaporeux et le soleil, encore bas à l'horizon, éclairait doucement le côté exposé à ses rayons. Peu à peu, les collines d'un gris chaud, qui se trouvaient par delà, s'évanouirent dans l'éloignement, et la vallée profonde, étendue à nos pieds, se déroulant durant dix kilomètres entre nous et le fleuve, montra toute espèce de formes brunes et rocheuses, toutes les teintes des feuillages verts ou déjà colorés par l'automne. Pour des yeux longtemps fatigués par l'aspect des feuilles sèches et jaunes des mopanées, par l'aridité des roches, l'herbe brûlée, la désolation du désert, c'était le spectacle le

plus rafraîchissant et le plus charmant que pût rêver l'âme d'un artiste. Je me serais volontiers régalé toute la journée de cette ravissante vision, si nos hommes, épuisés de soif et de fatigue, n'eussent pas, sous leurs lourdes charges, ardemment désiré arriver à l'eau.

Ils ne tardèrent pas à voir une scène qui leur était bien plus intéressante qu'aucune des cataractes dont le monde peut se vanter. Nous venions de nous retremper dans la Masoe, petite rivière qui coule sur un lit de cailloux, et nous avions repris notre route avec une vigueur nouvelle, quand notre guide se mit à siffler. Nous nous arrêtâmes et tous les yeux se tournèrent dans la direction qui nous était indiquée. Un rhinocéros noir, un *borièle*, la plus féroce des deux variétés, se tenait debout à notre droite, et ses mouvements inquiets montraient qu'il venait de son côté de nous apercevoir.

Retenant de notre mieux derrière nous nos compagnons surexcités, Chapman et moi, nous nous glissâmes vers l'animal jusqu'à la distance de cinquante mètres et lui envoyâmes avec une précision meurtrière deux plombs dans l'épaule. Il trébucha, dangereusement blessé; mais, cent mètres plus loin, il nous faisait tête, aspirant furieusement avec son nez en l'air. Deux coups de plus le rejetèrent à bas avec une épaule brisée et une profonde blessure au poumon. Cependant il s'enfonça dans le fourré, si rapidement, que nous ne pouvions pas le suivre. Nous courions jusqu'à perdre

haleine tant que la piste était visible; quand elle disparaissait, nous la cherchions par de nombreux détours. Après avoir passé la petite rivière, à six kilomètres plus loin, nous le vîmes encore; mais trois hommes qui nous avaient tenu compagnie, s'étant élancés, le firent détaler. Comme nous étions trop las alors pour revenir sur nos pas, nous ordonnâmes à nos guides Wildebeeste et April de suivre le rhinocéros avec toute l'habileté possible et de l'achever, dès qu'ils en trouveraient l'occasion. Nous dînâmes d'une tranche d'éléphant grillée sur la braise et recommençâmes à avancer, tout en nous détournant chaque fois qu'au milieu de ces petites éminences rocheuses, nous rencontrions des amas de sable fin et rouge. Une de ces collines était semée de beaux cailloux de quartz blanc cristallisé, transparent et opaque; d'autres étaient verts comme du vert-de-gris, bien qu'ils n'eussent pas l'odeur du cuivre; il y avait aussi de l'agate et de grossier jaspe rouge. C'était un nouveau trait de la scène si variée qui excitait notre admiration.

La profonde vallée où coule l'étroite rivière (1) et

(1) A première vue, nous n'avons pas reconnu ce cours d'eau resserré pour la partie inférieure du Zambèse. La description du docteur Livingstone nous avait laissé lieu de croire que la continuation du fleuve partait de l'extrémité orientale, tandis qu'elle ne commence de ce côté que vers les trois quarts de la faille qui reçoit la cataracte. D'ailleurs cette portion inférieure a si bien l'air de n'être qu'un filet d'eau, en comparaison de la large pièce dont elle est surmontée, que rien n'est plus naturel que de

qui étalait la richesse de sa végétation multicolore se présentait maintenant sous des formes de plus en plus arrêtées. Des deux côtés, elle est bornée par des falaises escarpées, dont les brusques déclivités projettent des ombres épaisses qui contrastent avec les plateaux fertiles dont elles sont couronnées. Les plans jaunes de ces terrains paraissaient indiquer des champs de blé mûr. Immédiatement par delà, s'élevait la ceinture de la forêt, sombre, fraîche et verdoyante, qui borde la crevasse où se précipitent les chutes Victoria; plus loin encore, montaient les blanches colonnes de vapeur, ou plutôt les nuages, car le mot colonne laisse l'idée d'une forme trop précise; elles dérobaient, sous leur voile brumeux, la vue de la face méridionale de la cataracte qui entrait dans l'ombre à présent; enfin, aux derniers plans, se profilait le fleuve, étincelant comme l'argent aux rayons du soleil et tacheté d'îles couvertes de palmiers; ses rives, avec leurs tons gris et chauds, montraient alors leurs principaux détails, et les montagnes se fondaient dans l'azur de l'horizon.

Mais, comme la Péri qui jette un coup d'œil sur le paradis, nous eûmes bientôt perdu de vue ce spectacle.

la prendre pour un bras secondaire (note de Th. Baines). — La description dont M. Baines parle ici est celle qu'a écrite le docteur Livingstone après son premier voyage aux chutes Victoria et qu'on trouvera au chap. XXVI de ses *Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe.* Voyez d'ailleurs la note des pages 260 et 261. — J. B.

En poussant vers le nord, nous parvînmes à l'ouest des chutes à environ seize cents mètres de leur extrémité. Selon les règles fixées aux voyageurs, nous aurions dû aller au passage et avertir officiellement le chef inférieur qui y est préposé; mais les artistes ont toujours de ces fantaisies qui ne viendraient jamais à l'esprit des gens raisonnables. Sur mon avis, le camp fut établi à l'ombre d'un grand arbre et, accompagnés de deux ou trois Calacas qui portaient nos fusils et nos albums, nous continuâmes à descendre pour prendre une vue préliminaire du terrain et dresser le plan de nos opérations futures.

L'atmosphère devenait humide sous le vent, qui poussait les nuées brumeuses; à chaque pas, la verte pelouse était plus humectée; bientôt toutes les empreintes des pieds d'éléphant, d'hippopotame ou de buffle, furent trouvées remplies d'eau claire. Nous approchions. Avec nos souliers boueux, nous enjambions les souches, les arbres à moitié tombés, qui obstruaient notre vue. Enfin nous parvînmes subitement vis-à-vis de la face méridionale des chutes Victoria. A l'angle occidental, dont nous étions le plus voisins, et au commencement de la faille, un volume d'eau, large de cinquante à soixante mètres (1), se précipite en gros bouillons sur des rocs ébréchés. La pente de l'inclinaison, en diminuant de quelques pieds la hauteur de la

(1) Dans les *Explorations du Zambèse*, MM. Livingstone ne l'estiment qu'à 36. — J. B.

chute, forme un canal qui reçoit une plus grande quantité d'eau et lui permet de s'élancer avec une violence qui la brise en un torrent floconneux, blanc comme la neige, à bouillons irréguliers. Ce torrent lance en l'air ses plus légères vapeurs qui, semblables à des myriades de diamants animés sous les rayons du soleil, brillent et étincellent avant qu'il prenne son saut définitif pour se précipiter du bord dans le fond de l'abîme.

Puis la chute est interrompue par la masse d'une falaise lisse comme un mur et aussi perpendiculaire. A la base, la roche forme un arc-boutant; au sommet, elle se couronne de gazons et d'arbres, dont la sombre verdure est rendue éternelle par l'humidité qui les baigne. Son front de pourpre, presque noir dans l'ombre, car le soleil est passé au nord, est ouvert profondément et a laissé passer trois moindres courants qui seraient des fleuves si la grandeur des masses environnantes ne les rapetissait pas. Une centaine de mètres plus loin, commence la première portion considérable de la chute, s'étendant d'un seul morceau sur huit cents mètres de cataracte et formant une magnifique perspective depuis la « Falaise des Trois Ruisseaux (1) » jusqu'à la berge occidentale de l'Ile du Jardin. La falaise conserve là sa hauteur primitive avec un bord qui ne semble pas usé : cela rend l'élévation de la chute plus

(1) MM. Livingstone l'appellent l'île Boarouka. — J. B.

grande, mais nécessairement diminue la profondeur de la nappe d'eau qui tombe. En outre, comme il n'y a aucun talus pareil à celui du « canal où l'eau se brise, » le courant ne s'ouvre pas de force un passage, mais s'avance en coulant avec un calme majestueux. Quelques hauts-fonds et des saillies de rocher donnent lieu, il est vrai, à de légers rapides et à des cascades en miniature; mais ils suffisent à peine à troubler le calme de la surface, qui est d'un bleu profond jusqu'à ce bord, où se produit un changement plein de force. Partout où la roche forme un canal donnant passage à l'eau, celle-ci s'élance plus ou moins en avant selon son volume et la rapidité de son courant, faisant des jets plus ou moins verts et transparents pendant les premiers mètres, mais qui bientôt se fondent en masses, dont les plus légères parcelles, détachées pendant la chute, laissent des traînées de poudre vaporeuse semblables à des comètes ou à des fusées. Cependant l'ensemble, même avant de toucher le fond du gouffre, se convertit en une écume floconneuse, battue, blanche comme la neige, n'ayant guère l'air d'être de l'eau, et qui, plus qu'aucune autre chose me rappelle les descriptions que j'ai lues de la chute du Staubach près de Lauterbrunnen en Suisse (1).

Le Zambèse était alors fort bas, circonstance qui peut expliquer les solutions de continuité remarquées

(1) Magnifique nappe d'eau, qui tombe de trois cents mètres de hauteur. — J. B.

dans la nappe d'eau; cependant je doute que celle-ci offre jamais la régularité lisse, unie, qu'indique la seule représentation que nous ayons possédée jusqu'ici (1). De distance en distance, des masses rocheu-

(1) MM. Livingstone (le docteur David et son frère Charles) ont écrit deux livres dont les traductions françaises, dues à madame Loreau, ont été publiées chez MM. Hachette et Cie, la première en 1859, la seconde en 1866, sous les titres : *Explorations dans l'Intérieur de l'Afrique australe* et *Explorations du Zambèse.* Ces deux ouvrages, dont l'importance scientifique est considérable, ont fait connaître les chutes auxquelles le docteur a imposé le nom de Victoria; mais les descriptions qu'ils en donnent laissent à désirer. Toutes deux pourtant, comme celles qu'on lit ici, se rapportent à des époques d'étiage : « la rivière est basse et nous permet d'atteindre un lieu qu'il est impossible d'approcher quand les eaux sont grandes » (*Afrique australe*, p. 570). « Le fleuve étant plus bas que jamais... » (*Zambèse*, p. 237). L'inexactitude de la première, qui date de 1855, s'explique par les circonstances où l'étude a eu lieu : « Le docteur était accompagné de Sékélétou et d'une suite de deux cents hommes, ce qui rendit nécessairement très-court le temps qu'il put consacrer à l'examen de cette merveille » (*Zambèse*, p. 240). En fait, le docteur dut se borner alors à visiter deux fois l'*Ile du Jardin* (*Afrique*, ch. XXVI). La seconde description, celle de 1860, « où les chutes du Zambèse ont été l'objet d'une étude exacte, » est plus complète. Nous l'avons reproduite dans le chap. VII de notre abrégé des voyages de MM. Livingstone. Les auteurs vont à l'Ile du Jardin, puis sur le promontoire que M. Baines appelle *Pointe des Buffles*; mais ils ne paraissent pas avoir descendu sur le *dyke* qui fait face à cette pointe, ni avoir visité les autres, ni longé la rive occidentale du fleuve, de façon à prendre une idée nette de ces immenses zigzags. — Quant aux gravures représentant les chutes, celle qui est insérée dans l'*Afrique australe*, la seule que M. Baines pût connaître en 1862, est fort insuffisante. Le docteur David

ses poussaient leurs sommets en saillies, formant des îlots, qui brisaient l'uniformité des lignes et dont le sol était percé par des pointes de rocs noirs; de chaque côté de ces îlots, tombaient des jets peu considérables, trop faibles pour décrire des courbes comme les autres. Même plusieurs d'entre eux, soit qu'ils fussent dispersés sur les roches, soulevés par le vent qui envoie toujours ses tourbillons du fond de l'abîme, ou absorbés par les vapeurs qui montent vers le ciel, semblaient ne jamais descendre au fond du gouffre.

Maintenant, plongez vos regards dans cette perspective vaporeuse jusqu'au nuage de brume où elle se

est le premier à l'avouer : « la gravure, dit-il, a été faite d'après une esquisse rapidement croquée sur les lieux, et complétée par le graveur au moyen des explications que je lui ai données » (*Afrique*, p. 572). La seconde, bien que plus généralement d'accord avec celle qu'a composée lui-même M. Baines sur de nombreux documents calculés et peints d'après nature par lui ou photographiés par M. J. Chapman, n'est pas absolument fidèle : « La gravure, disent loyalement les auteurs, a été faite d'après un croquis dessiné sur les lieux et envoyé à Sir Roderick Murchison en 1860 : les promontoires y sont nécessairement déprimés afin de montrer les chutes, ce qui n'existe pas dans la nature. Le fond (il devrait y avoir les premiers plans) présente aussi plus de végétation qu'il n'y en a dans la réalité. En dehors de l'influence des colonnes de vapeur, les rochers sont plutôt nus » (*Zambèse*, note de la page 237). MM. Livingstone ont ainsi d'eux-mêmes et par avance justifié les différences remarquables qu'on trouve sur ce sujet entre leurs publications et celles de leurs successeurs. Quant à la gravure qu'on voit dans le *Tour du monde* (1866, I, p. 53), elle reproduit la première des images dont il est ici question, mais en la corrigeant un peu. — J. B.

perd à l'orient. Comment les paroles vous exprimeront-elles ce que le pinceau de Turner ne réussirait peut-être pas à représenter ? Il n'y a plus de ces montées de brouillard qui prennent la forme de colonnes de fumée. La brise qui souffle de l'est les a toutes réunies en une seule. Oubliez la brume, et dites-moi si l'imagination de l'homme a jamais pu concevoir rien de plus splendide que ces deux charmants arcs-en-ciel, dont votre œil ne peut pas supporter l'éclat, dont les segments s'élèvent de l'abîme, aussi profonds que les rayons du soleil peuvent y pénétrer, et qui surmontent, de leur arche immense, brumes, rochers et forêts, jusqu'à ce qu'ils atteignent une élévation où l'humidité, qui réfracte la lumière, leur manque pour se compléter (1).

En avant! vers l'est! toujours vers l'est! A travers la boue, les fougères sauvages à forme de dattier, les marais herbeux, les halliers de vignes enchevêtrées, aux feuilles d'où l'eau dégoutte incessamment, mar-

(1) Dans ces détails ni dans les suivants, on ne trouve aucune mention des « torrents de flammes sulfureuses que Baldwin prétend avoir vues s'élever de l'abîme jusqu'aux nuages. » (*Tour du monde*, 1863, II, p. 410.) MM. Livingstone (*Le Zambèse et ses affluents*, édit. franç., p. 239) se bornent à écrire : « Le soleil du matin revêt ces panaches humides des riches couleurs d'un triple arc-en-ciel. Les rayons du soir, émanant d'un ciel tout ruisselant d'or, leur communiquent *une teinte sulfureuse, qui fait ressembler ce gouffre béant à la gueule de l'enfer.* » Baines dit aussi plus loin « les jets vaporeux prenaient l'apparence de flammes vacillantes. » — J. B.

chons! Nous traversons des sites dont l'aspect a une grandeur toujours croissante, jusqu'à ce que l'imagination s'embarrasse, éperdue dans de telles magnificences. Nous dépassons l'île centrale que nous supposons être celle du jardin et qui, interposant sa masse en précipice taillé à pic, divise la chute en deux grandes nappes. Nous ne pouvons encore en dire la longueur, car son extrémité se perd dans le brouillard. En quelques endroits, le gazon pousse jusqu'au bord. On dirait que les arbres y ont perdu leurs branches antérieures, rasées au niveau de la falaise par le vent impétueux qui souffle de l'abîme. Çà et là, sont de larges intervalles de roches au ton de pourpre foncé, humides et où serpentent des lianes enlacées. J'approche du bord et je jette avec terreur un regard au fond de ce bouillonnement étroit et trouble. L'influence de cette eau qui tombe, et qui tombe sans fin, semble m'appeler. Je m'agenouille et m'appuie sur une main pour regarder plus bas. Enfin mon jeune Boschiman, April, vient m'arracher à cette contemplation, qu'il suppose dangereuse, et n'est content qu'après m'avoir retiré du bord du précipice.

Nous allons toujours vers l'est; nous voulons parvenir jusqu'à l'extrémité de l'angle. Alors, nous n'aurons plus besoin de traverser la rivière, comme on nous avait dit qu'il le fallait. N'aurons-nous pas vu de ce côté tout ce que nous pouvions désirer voir? Comment Livingstone n'y est-il pas venu, pour exa-

miner la chute du côté du sud, au lieu de se contenter de l'entrevoir, au péril de sa vie, du haut de l'île qui domine le précipice?

Mais voici de nouveaux acteurs. Déjà une ouverture de la forêt nous indiquait que nous approchions de sa fin, quand Chapman s'arrête soudain. Je ne vois rien; mais l'attitude de mon. ami et le soin avec lequel il tient sa carabine me prouvent qu'il y a devant nous quelque chose d'extraordinaire. Je recule en tournant le coin du bois, et là, à soixante-dix mètres, j'aperçois, heureusement du côté du vent, une centaine de buffles. Nous faisons feu. Ils s'élancent en furie, cherchant à se mettre sous notre vent. S'ils y réussissent, ils vont faire une charge droit sur nous. Balle après balle les frappe et les arrête. Ils nous voient en plein, mais ils ne savent pas se décider à nous charger de front avant d'avoir essayé encore de prendre notre vent et de s'assurer par le flair de la qualité de leurs ennemis. Enfin ils tournent dos et se précipitent vers la chute écrasant les fougères palmées et les troncs pourris, au grand galop, jusqu'à ce qu'ils aient atteint la pointe du rocher. La peur qu'ils ne s'élancent pardessus, nous fait retenir notre haleine. Ils s'arrêtent juste au bord. Leurs corps massifs forment de hardis reliefs sur ce fond vaporeux. Nos balles les frappent encore. Ils reviennent chercher dans les fougères un abri et leurs blessés s'attardent dans le fourré.

Si nous ne les y voyons pas, nous les entendons

mugir à dix mètres de nous, et un animal si dangereux ne doit être approché qu'avec la plus grande prudence.

Chapman, qui a le plus d'expérience à la chasse, se met en tête; je le suis de près pour l'aider au besoin. Il sonde attentivement les vides que les feuilles laissent entre elles. S'il découvre des pieds, il tire plusieurs coups où il juge qu'est le corps. Enfin tout se tait. Nous laissons les animaux mourir et, retournant à notre première victime, nous ordonnons à deux de nos hommes de nous apporter un peu de viande et de se hâter ensuite d'aller réjouir le cœur de leurs compagnons, en leur portant la bonne nouvelle de la glorieuse bombance qui les attend.

Comme je n'avais encore fait qu'une légère esquisse du buffle dans un petit album, je mis le temps à profit pour confier au papier l'impression que m'avait laissée ce troupeau, s'arrêtant dans sa course furibonde juste au bord du précipice. Tout à coup, j'entends de nouveau les buffles. Toute la bande, inquiétée dans son séjour favori et dont la retraite est coupée par les détours de la gorge profonde que j'ai déjà mentionnée, marche de nouveau sur nous. Nous nous élançons et faisons feu, blessant une bête presque à chaque coup. Parfois ils font tête et nous chargent. Puis, renforcés par une nouvelle troupe qui descend vers les chutes, ils s'élancent sur nous chaque fois que nous tirons et nous poursuivent d'arbre en arbre jusqu'à ce que,

beaucoup des plus avancés se sentant blessés, le courage leur manque; ils se retirent, mais non sans montrer une ferme détermination de recommencer le combat si nous les pressons trop vivement. Enfin ma balle brise la jambe postérieure d'une grande femelle qui se sépare de la troupe et va se cacher derrière quelques arbres, où elle ne laisse de visible qu'une faible partie de son épaule. J'y envoie une nouvelle balle, et mon Boschiman April frappe de sa sagaie, derrière l'omoplate, l'animal abattu.

Bientôt après, arrivèrent deux beaux hommes porteurs de ces longs et lourds javelots dont on se sert le long du Zambèse. Au bruit de nos coups de fusil, Mochotlani, le chef inférieur préposé au passage, nous les avait dépêchés pour savoir qui nous étions et quel était l'objet de notre arrivée. Nous répondîmes que, le docteur Livingstone ayant fait connaître le désir qu'avait Sékélétou de faire le commerce avec les hommes blancs, Chapman avait apporté quelques articles pour commencer un honnête trafic; mais que, à cause des longueurs et des fatigues du transport par terre, à cause du grand nombre de bœufs qu'avaient fait périr la maladie et la tsetsé, il ne pouvait vendre qu'à haut prix les objets fabriqués en Europe. Nous désirions donc demander au chef Sékélétou dix de ses hommes pour nous aider à construire un bateau près du village de Sinamané et le faire descendre à Tété; nous donnerions à chaque homme un fusil ou

tout autre salaire préalablement convenu; nous faisions observer que les articles transportés par eau dans le pays pourraient être cédés à un prix presque égal à celui qu'ils avaient coûté; d'ailleurs nous nous engagions à retourner en personne avec les hommes ou à nous arranger avec le consul britannique, le docteur Livingstone, pour qu'ils fussent rapatriés avec sécurité.

Un point délicat à traiter pour des gens dans notre position, c'était la mort des malheureux missionnaires; car il nous était impossible d'exonérer le chef de toute responsabilité. S'il n'avait pas, comme les indigènes nous l'assuraient, employé contre eux le poison, du moins il avait hâté leur mort par sa négligence et par ses mauvais traitements; et, peut-être, cédant au ressentiment causé par l'absence prolongée des hommes qu'il avait donnés pour guides à Livingstone, il avait trop certainement pillé les survivants; il les avait insultés en déterrant et en mutilant d'une façon sacrilége les cadavres de leurs plus chers parents.

Les messagers de Mochotlani firent allusion à ce désastre. Nous leur dîmes qu'au Cap le bruit répandu que Sékélétou avait empoisonné les missionnaires avait rempli le peuple de chagrin et d'indignation; mais nous étions de simples particuliers, n'ayant aucun pouvoir de traiter un sujet pareil; il valait donc mieux le laisser à la discussion du chef lui-même et des personnes que notre gouvernement ne manque-

rait sans doute pas de charger de cette commission.

Tout cela se passa tranquillement et en conversation. Nos visiteurs remarquèrent aussi qu'ils étaient eux-mêmes des gens sans autorité. Ce que nous avions de mieux à faire, selon eux, était de descendre à la rive où des bateaux nous attendaient pour nous porter chez le préposé. Comme nous ne voulions pas être pris dans le piége où était tombé Baldwin (1), nous rejetâmes leur offre en leur expliquant que notre intention était d'envoyer à Mochotlani un messager pour l'avertir en bonne forme de notre arrivée. Nous ne pouvions d'ailleurs agir autrement, ajoutâmes-nous, à cause du grand nombre de buffles que nous avions tués et dont la chair ne manquerait pas de se corrompre si nous ne demeurions pas sur les lieux pour nous en occuper.

La direction générale de la cataracte est aussi droite que possible de l'ouest à l'est; d'où il suit que la latitude de notre camp, soit 17 degrés 55 minutes 4 secondes de latitude méridionale, peut être acceptée pour celle de la chute du Zambèse.

Vers le point du jour du 24, je me suis réveillé au bruit continuel et monotone qu'elle produit. Le nuage de vapeur s'élevait sombre et gris en colonnes irrégulières; il étendait sur le ciel oriental ses formes noirâtres, ne différant de la fumée qu'en ce qu'il ne montait ni ne tombait au-delà d'une certaine limite; il ne dérivait

(1) Pour Mochotlani et pour la captivité de Baldwin, voyez notre abrégé de Livingstone, chap VII. — J. B.

pas et se tenait suspendu au-dessus de l'endroit d'où il s'élevait ; son sommet pareil à des palmes s'inclinait et s'altérait sous la pression d'une douce brise. J'observais avec attention les effets du lever du soleil qui avait lieu d'un des côtés du nuage vaporeux ; mais l'espérance que j'avais conçue fut un peu désappointée ; il ne se fit aucun jeu de tons brillants sur le côté illuminé ; il ne se produisit ni plus de transparence ou de lumière ni plus d'ombre que n'en aurait montré un nuage de vapeur placé dans les mêmes circonstances.

Au-dessus des arbres, la vapeur s'élevait suivant les places de cent trente-cinq mètres à deux cent vingt-cinq. Si, au dernier chiffre, nous ajoutons vingt-sept mètres pour la hauteur des arbres, plus les cent cinq mètres auxquels le docteur Livingstone évalue la profondeur de la chute (1), nous aurons onze cent quatre-vingt-dix pieds anglais (environ trois cent cinquante-sept mètres), pour la somme de l'élévation qu'atteint cette brume à partir du fond de l'abîme.

Après avoir un peu bavardé, je me dirigeai vers les chutes, emmenant avec moi Edouard le long de la

(1) « Trois cents dix pieds de corde avaient été fournis par celui qui tenait la ligne, quand les balles rencontrèrent un plan incliné de la falaise et s'y arrêtèrent ; elles avaient encore, selon toute probabilité, cinquante yards à descendre pour gagner la surface de l'eau » (*Explorations du Zambèse*, éd. fr. p. 235). — L'yard répondant à 3 pieds anglais, cinquante font cent cinquante pieds qui, avec les 310 précédents, produisent 460 au lieu de 350. — J. B.

rivière. Nous considérions fréquemment les eaux. Leur cours, d'abord vite mais calme encore, dégénérait bientôt en rapide, et s'élançait avec une violence proportionnée à l'inclinaison du talus. Arrivés au bord même du canal occidental et contemplant d'en haut cette masse d'écume brisée qui bouillonnait sous nos dieds dans une confusion sauvage, nous pouvions voir plus loin l'eau troublée s'ouvrir dans le fond du ravin un passage vers l'est et, à travers les déchirures du voile de brouillard ascendant, nous apercevions parfois, çà et là, de moindres ruisseaux se précipitant par les échancrures des falaises et même, d'une façon indistincte, quelques portions de la nappe qui tombe de ce côté-ci de l'Ile du Jardin. Edouard semblait déjà émerveillé et prêt à déclarer qu'il ne pouvait rien exister de plus grand; mais, cent mètres plus loin, quand nous eûmes tourné l'extrémité occidentale du gouffre et que nous fûmes en face de la masse d'écume blanche formée par « l'eau qui se brise », avec ses parcelles ascendantes qui miroitaient comme des paillettes d'argent au soleil levant, les mots lui manquèrent pour exprimer son admiration.

Au-delà de l'Ile du Jardin, nous avons aperçu, à sa partie orientale une flaque d'eau dormante. Un arbre s'élevait directement en face de nous, peut-être à une centaine de mètres; je visai ses racines pour me donner un moyen quelconque d'en mesurer l'éloignement. Ma carabine porte bien et au-delà de la dis-

tance que j'ai indiquée. Or ma balle tomba dans la flaque d'eau un peu au-dessous du point que j'avais visé. J'estime donc qu'ici la largeur du ravin est d'un peu plus d'une centaine de mètres (1).

Après notre champ de bataille avec les buffles, la forêt se termine brusquement. Nous étions décidés à voir cette fois la fin de la cataracte; nous avancions donc bravement à travers l'herbe du marais, quand tout-à-coup nous nous trouvâmes arrêtés par une brêche profonde. Cependant nous n'étions pas arrivés au bout, puisqu'à travers le brouillard nous voyions encore la cascade se profiler à plus de quatre cents mètres au-delà.

D'ailleurs, sous l'influence de la description et des récits qu'a publiés le docteur, notre première pensée fut que ce courant devait être l'une des rivières que nous avions passées mercredi. Mais il nous suffit d'un coup d'œil jeté du haut de la falaise sur le courant resserré au fond du gouffre, pour nous assurer qu'il était la continuation du Zambèse lui-même, et que les eaux de la cataracte y coulaient aussi bien de l'est que de l'ouest pour s'échapper par ce canal (2).

(1) Des évaluations plus scrupuleuses ont permis à MM. Livingstone et Baines de fixer à environ 70 mètres la largeur du ravin en face de l'Ile du Jardin et ailleurs à 120 mètres. — J. B.

(2) Il était impossible en cet instant de décider qu'il n'existait aucune issue à l'extrémité de la cataracte; mais dès lors il était évident que, s'il y en avait une, elle ne pouvait laisser échapper qu'une très-faible quantité d'eau. Par la suite, je reconnus

Ce courant avait le vert sombre qui dénote une grande profondeur. Le rapide modéré qu'il formait dans le tournant étroit, au-dessous de l'entrée, roulait avec ce renflement uni comme la glace, sans écume, et, qui, malgré l'air le plus calme, est presque infranchissable quand on essaie de le remonter. J'ignorais alors quels obstacles existaient en aval; mais il me semblait que, si l'on réussissait à surmonter ce gonflement d'eau, un équipage expérimenté pourrait conduire une baleinière jusque dans le ravin et même raser la base de la cataracte pendant un certain temps, à l'est comme à l'ouest, avant d'être arrêté par les rapides et par les hauts fonds.

En rentrant dans notre enclos, je trouvai le préposé Mochotlong ou Mochotlani, accompagné de sa suite. Nos propositions avaient été favorablement accueillies, me dit Chapman, et notre message semblait de nature à être agréable au chef et conforme à ses projets d'ouvrir par le fleuve une route commerciale à ses Etats.

Au moment qu'ils partaient, j'offris au lieutenant Madzekazi la seule chose qui fût en état d'être donnée, parmi celles que j'avais à ma disposition: un grand

qu'il n'y avait aucune issue du côté de l'est (note de Th. Baines). — La gravure des *Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe* paraît effectivement indiquer que l'issue du fleuve est à l'extrémité orientale de la chute. Voir la note de la page 260 et suiv. — J. B.

mouchoir rouge aux brillants dessins. Il me remercia avec un ton inimitable de politesse indigène et déposa le cadeau aux pieds du préposé, jusqu'à ce que celui-ci lui eût donné la permission de le garder.

Edouard est parti de bonne heure, le 26, avec Dokkie et quelques naturels pour retourner au wagon; car il est dangereux de le laisser plus longtemps qu'il ne le faut, sans être gardé par un blanc. Chapman et moi nous sommes allés aux chutes et nous avons passé la journée à esquisser et à photographier le précipice près du roc qui domine le rapide « de l'eau qui se brise », à son extrémité occidentale. La vue en était magnifique bien que les volumes de brouillard et de vapeur comprimés en nuages, qui ressemblaient à ceux que ferait la poudre si une flotte entière tirait ses bordées dans les mêmes limites, nous voilassent tout, à l'exception d'une faible partie de la chute la plus voisine. Cependant l'espace maintenu libre par la sombre muraille de l'île occidentale nous permettait d'apercevoir les eaux et leurs tourbillons troublés. Ici, unies comme une glace et d'un vert noir; là, écumeuses et blanches comme se brisant sur des hauts-fonds et des roches sans nombre, elles semblaient s'efforcer, par le seul canal qui leur fût ouvert, d'échapper aux chocs et aux agitations qu'elles venaient de dépasser. A cet endroit qu'on peut appeler la tête de la faille, le rocher du côté septentrional ou supérieur projette à sa base une espèce d'arc-boutant, et l'espace réservé

au cours de l'eau est encore rétréci par des masses de matériaux tombés au fond. Le sommet est échancré par une ouverture dont la formation a sans doute précipité les roches qui sont au bas. De cette échancrure, s'échappent deux ou trois ruisseaux qui, s'ils étaient vus à part, seraient pris eux-mêmes pour des cataractes; ils s'ouvrent un chemin à travers les rocs et les forêts, tombent aussi perpendiculairement que le permettent les saillies de la paroi et remplissent l'abîme d'un brouillard gris, que rien ne peut illuminer, si ce n'est, à d'autres saisons, un soleil vertical.

Depuis l'endroit que nous avons nommé « la Falaise des Trois-Ruisseaux », jusqu'au rivage occidental, le canal a plus de pente qu'ailleurs, reçoit un volume d'eau plus profond et oblige par degrés le courant à devenir un rapide écumeux. Plus loin, grâce à la force acquise, l'eau formant un énorme bouillon, qui brille comme de l'argent à la lueur du soleil, quitte vivement le bord et s'élance en bas, par masses qu'on pourrait comparer aux nœuds des comètes laissant derrière elles de longues traînées de vapeur.

Le soleil en se couchant fit s'élever de dessous nos pieds un arc-en-ciel qui peu à peu surmonta tout le tableau, enveloppant de ses tons, plus colorés que nous ne pouvons l'imaginer dans notre climat brumeux de l'Angleterre, les roches supérieures, la vapeur, le nuage, la chute et la forêt. Alors les effets combinés de la sombre et sauvage magnificence des

falaises éternelles, ce mouvement animé des eaux tombant ou tombées, l'inimitable délicatesse du nuage vaporeux qui voile les précipices éloignés, les teintes vives et pourtant fondues de la forêt profonde et surtout le charme inexprimable de l'arc étincelant, nous forcèrent à reconnaître l'impuissance de l'art humain vis-à-vis de cette œuvre immense du Créateur (1).

La Falaise des Trois-Ruisseaux forme à sa base un énorme arc-boutant; mais la paroi opposée n'offre pas, dans sa partie inférieure, de coupure correspondante; au contraire, elle présente deux ou trois couches horizontales qui montrent qu'elle a plus perdu d'en haut que d'en bas. Il est donc vraisemblable qu'à l'époque où le sol s'est disloqué, une masse en forme de voussoir, très-large au sommet, sera tombée en débris, ou aura été assez ébranlée et fracturée pour être emportée graduellement en bas. La Falaise des Trois-Ruisseaux et le canal très-incliné de l'Eau qui se brise auront aussi apporté leur contingent à ce monceau formé au pied des falaises, et auront constitué plusieurs des hauts-fonds qu'on remarque dans le courant inférieur lorsqu'il s'ouvre un chemin vers l'est. L'extrémité occidentale du grand abîme s'incline aussi à une cinquantaine de mètres et l'apparence générale nous mène à conclure que si, à l'extré-

(1) La vue de la chute du Niagara a produit une impression analogue sur Mme Ida Pfeiffer. Voyez notre édition des voyages de cette dame célèbre, cha . XI. — J. B.

mité, la crevasse a jamais eu une grande profondeur au-dessous de la surface des basses eaux, les débris de rochers doivent l'avoir suffisamment comblée pour qu'elle soit à présent peu profonde.

Chapman a beaucoup amélioré notre camp durant mon absence ; j'ai appris qu'en outre, mon ami avait suivi la berge de la rivière inférieure. Celle-ci tourne brusquement vers le sud-ouest, arrivant jusqu'à près de cinq cents pas de la portion occidentale de la cataracte; alors, au lieu de continuer cette direction, elle retourne abruptement sur ses pas, par la continuation presque imperceptible d'une fissure aussi étroite que profonde. Chapman avait passé en face des chutes quand le soleil couchant élevait l'arc-en-ciel jusqu'au sommet de la nuée; alors les jets vaporeux qui, à de longs intervalles, s'élançaient brisés à travers le court segment de l'arche prismatique, prenaient l'apparence de flammes vacillantes (1).

Un vieux monsieur d'une très-agréable tournure nous a remis en cadeau trois corbeilles de grains, deux pour Chapman et pour moi, et la troisième pour Edouard qui est absent. Nous sommes restés assis à causer quelque temps et, comme il désirait voir une peinture des chutes, je lui ai ouvert mon portefeuille. Il fit preuve d'assez de goût; mais, comme à l'ordinaire, le simple profil d'un homme ou d'un animal, sur un

(1) Se reporter à la note de la page 262. — J. B.

fond tout à fait blanc, était ce qui l'intéressait le plus. Enfin Mochotlani et sa suite nous ont surpris encore, avant que nous eussions pu nous éloigner. Je pensais déjà aux moyens de m'esquiver sans malhonnêteté, quand Chapman mit la même idée à exécution, et me laissa dans l'embarras avec le grand homme et ses gens sur les bras. Il était fort malade, à ce que me transmit Madzekazi, et voulait une médecine qui le mît à même de boire de la bière sans s'exposer à la colique ou à l'ivresse. Il était arrivé sans culottes, exprès pour en obtenir de nous une paire. Comme je lui demandai ce qu'il avait fait de celles qu'il portait la veille, il chargea Madzekazi de m'expliquer que j'étais « pas bon », et il eut l'air de beaucoup s'amuser quand je le remerciai de son compliment.

Aussitôt que je l'ai pu, je suis parti et me suis rendu pour dessiner à l'issue de la rivière en face de la cataracte, durant tout le reste de l'après-midi. J'avais suivi un chemin plus sec, derrière le marais des palmiers. En revenant le long de l'étroite fissure où la rivière inférieure disparaît, en coulant dans un canal resserré d'une profondeur inconnue, à quatre-vingt-dix mètres au-dessous de la surface du sol, j'ai vu le brusque tournant dont Chapman m'avait parlé. J'en ai fait un croquis. La rivière, après avoir coulé dans la direction du nord-ouest, jusqu'à cinq cents mètres du bout occidental de la cataracte, a l'air de s'accumuler dans un marais profond, dont les eaux d'un vert sombre

étaient rendues plus noires encore par le contraste que formaient des roches d'un jaune rougeâtre. Si l'on n'avait pas eu d'informations préalables, on aurait même pu chercher longtemps l'issue située à la gauche et par laquelle le fleuve redouble presque parallèlement son cours. Des singes cynocéphales se jouaient parmi les rochers; nous aurions bien voulu en avoir un pour notre dîner du lendemain; mais je ne pus jamais les tirer. Chapman, de son côté, avait remonté la rivière en canot et avait blessé quatre hippopotames; mais le bruit que faisaient les bateliers et leur lâcheté l'avaient empêché de s'en rendre maître.

Les bateliers sont venus de bonne heure, le 29, avec deux canots, chercher Chapman, et, comme Bill désirait voir les chutes, je l'ai pris avec moi.

J'ai achevé, avec autant de soin que le permettaient le temps et les circonstances, l'esquisse que j'ai prise du premier promontoire, situé au Coude de l'Issue, avec la vue des chutes qu'on aperçoit à travers l'ouverture. Si l'on en excepte le bout occidental, quand la journée est calme, c'est le seul endroit qui soit assez exempt de vapeur pour qu'on y puisse faire une aquarelle. Pendant ce temps, Bill m'a fait la surprise de mettre bouillir de l'eau, de m'accommoder un plat de fèves, et, avec l'addition de gâteaux qu'il a apportés du camp, de m'arranger, à l'ombre d'un arbre, un petit impromptu très-délicat. Nous n'avions jamais eu l'idée de cette agréable récréation au milieu

d'une journée de travail. Peut-être était-ce que nous n'avions jamais encore trouvé de garçon assez soigneux pour s'en occuper. Ce bon Bill paraît mieux apprécier les beautés de la nature que ne le font ses compatriotes. Dès qu'il a eu surmonté l'impression nerveuse que produit le premier regard jeté du haut du bord, il s'est mis à rire et à battre des mains avec une joie enfantine à la vue des eaux qui se précipitent; plus tard, lorsque je l'ai envoyé voir l'arc-en-ciel dans le brouillard, non-seulement il l'a considéré quelque temps, mais même il a appelé Rocde Baatzie pour l'admirer avec lui.

La journée faillit se terminer par un événement tragique. Pour que les fosses à gibier servent à quelque chose, elles doivent être dissimulées avec soin. Il n'est donc pas extraordinaire que mon ami ait fait une chute dans l'une d'elles. Heureusement, il tomba sur ses pieds, entre deux des quatre pieux aiguisés qui se trouvent au fond, et il en fut quitte pour une meurtrissure que lui fit au col le fusil qu'il portait.

Mes travaux, de ces journées et des suivantes, m'ont donné de ces chutes, des esquisses inachevées mais assez fidèles, prises à tous les points où le travail est possible du côté méridional; je commence donc à penser à aller rendre à nos amis de l'autre rive les visites dont ils nous ont honorés.

Le 1er août, je me suis dirigé vers l'angle que décrit la rivière inférieure et j'ai pris place au-dessus du ma-

rais, en face de la longue et étroite falaise. De là, je pouvais suivre, sur ma gauche, le courant dans son premier pli durant près de seize cents mètres avec la vapeur qui sortait des chutes et qu'on voyait au-dessus de la ligne de la forêt; puis, sur ma droite, le fleuve pendant une course à peu près égale. Ces deux bras coulent dans des sens si parallèles que, du point où je les observais, leurs distances extrêmes ont à peine l'air de former un angle de douze degrés. Je me tins là jusqu'au coucher du soleil à dessiner des points de vue ; mais la grandeur des traits principaux était telle que les arbres, les rochers, ces masses qui, dans des paysages ordinaires, ont de l'importance, devenaient presque trop minimes pour que je pusse donner à mon crayon la finesse que nécessite leur indication. Et cependant, si ces accessoires ne sont pas reproduits avec une minutieuse exactitude, la vaste étendue de l'ensemble ne se fera plus comprendre.

Un autre ennui pour le peintre provient des attaques incessantes de la tsetsé. Au moment peut-être qu'il a le plus besoin de la tranquillité et de la délicatesse de sa main, il sent une douzaine de ces petits monstres tirer parti de son immobilité et lui plonger à la fois leurs lancettes venimeuses dans le cou, dans le poignet, dans les parties les plus tendres du corps.

Le lendemain matin, j'envoyai de bonne heure chercher une paire de bateliers. J'avais bien envie d'abord

de descendre vers les chutes avant de visiter le village; mais, voyant en aval une large crique, je pensai qu'il valait mieux remonter et commencer par me procurer un guide. Je trouvai les grosses têtes de l'endroit occupées à une grave consultation. Il s'agissait d'une jaquette. On cherchait à savoir lequel des deux, Mochotlani ou Madzekazi, avait cousu la manche sens devant derrière ; mon arbitrage fut accepté et je me décidai à donner une leçon au grand homme, en rectifiant sa méprise. On m'apporta un bol de lait frais qui m'était plus agréable que la bière ; mais en même temps, Mochotlani me faisait inviter à mettre une mire à son fusil et à lui couper une paire de culottes. Je promis de rendre les deux services qu'on me demandait, tout en déclarant qu'auparavant je voulais voir les chutes, et je me levai pour m'y rendre. On me donna un guide avec l'autorisation de prendre un canot, mais on me recommanda bien de ne pas m'en servir beaucoup pour descendre; je devais débarquer et faire le reste du chemin à pied. Mon guide me prouva qu'il était un assez habile cicerone: il me montra l'île sur laquelle le docteur Livingstone avait planté son jardin et me conduisit aux roches par dessus lesquelles passe la chute orientale, avant de me faire voir la perspective du bout de l'excavation. Il y avait bien, à l'est de l'Issue, un quart de la cataracte prise dans son entier. La cavité où coule le premier coude de la rivière inférieure se rapproche tellement de la

face de la falaise qu'on se demande comment il s'est fait qu'une autre ouverture ne se soit pas déclarée à cent cinquante mètres plus près du bout oriental. Ici le lit de la rivière paraît avoir conservé son niveau primitif, et l'eau, par conséquent, moins profonde qu'au bout occidental, se sépare en courants et en ruisseaux innombrables, formant des chutes de grandeur diverse, quelques-unes sur une échelle considérable, mais la plupart n'étant que de maigres filets d'eau en comparaison de la puissance du rapide que fait l'Eau qui se brise, à l'autre extrémité.

En face des chutes, la vue n'était limitée que par le volume de la vapeur qui remplit la faille, et les rochers ici, n'étant pas saturés de brume, se montraient tapissés d'une végétation plus sèche. L'aloès aux triples épines écarlates et aux feuilles d'un vert rougeâtre poussait dans les falaises ou pendait en forme de lustre à la face noire du rocher. Les toucans d'un bleu sombre ou callaos (1), que j'ai vus ici pour la première fois, volaient parmi les arbres, et les légers colibris papillonnaient, semblables à de brillantes pierres précieuses, au-dessus des fleurs. L'induction qu'on peut naturellement tirer de ces différences caractéristiques, c'est que le vent de l'est doit dominer ici la plus grande partie de l'année et pré-

(1) Il y en a aux environs du Cap, où Levaillant les a remarqués. — J. B.

server ordinairement ces rochers des nuages de vapeur que lance la cataracte.

Le 5 août, j'ai achevé la jaquette de Mochotlani. Ce n'est pas sans doute un chef-d'œuvre dans son genre, mais elle n'est pas mal réussie pour un homme qui n'en fait pas son métier. J'ai repris ensuite ma course vers les chutes, bien résolu cette fois à pénétrer dans l'épaisse forêt qui est au sud de la falaise et à me mettre vis-à-vis de la portion orientale de la cataracte, comme je l'avais fait pour la portion occidentale. Pendant deux ou trois cents mètres, le terrain restait sec parce que le vent dominant en éloignait les colonnes de brouillard ; aussi la plante, dont la feuille ressemble à celle de l'aloès avec lequel on fait des cordes, élevait ses pointes aiguës, longues de près d'un mètre, pareilles à des baïonnettes et sortant droit du sol de la façon la plus désagréable pour le voyageur.

Ici le terrain dévalait brusquement ; mon guide s'arrêta court et s'assit résolument sur la rive. A nos pieds, nous ne voyions pas autre chose qu'un épais et sombre feuillage et des troncs noircis. Cependant je tentai l'aventure et, ayant trouvé une descente praticable, j'ordonnai à mes Boschimans de me suivre. Je m'avançai, sous le couvert désormais humide et dégouttant d'eau, le long de la gorge que forme une taille remplie d'arbres touffus, derrière la falaise, et que j'avais remarquée deux jours auparavant. La langue de terre s'abaissait et se rétrécissait à mesure que

nous avancions ; l'herbe vigoureuse nous cachait dangereusement les anfractuosités des roches sous nos pieds. Enfin la forêt cessa. Les talus couverts d'herbe plongèrent et disparurent plus subitement encore, et nous ne vîmes plus qu'un dike ou une muraille de rocher noir, formant une paroi parfaitement lisse du côté des chutes, mais brisée en blocs irréguliers du côté de la gorge du sud; c'était le seul lien qui unît cette portion de la falaise à la tête de terrain où s'ouvrait l'issue de la rivière inférieure. J'aurais peut-être réussi à la franchir; mais déjà j'étais saturé d'humidité, et je ne voyais rien, au point de vue de l'art, qui pût compenser ma peine, si je poussais plus avant au milieu de ce brouillard. Déjà mon papier était trempé, bien que je le tinsse au-dessus de ma tête avec le folio tourné en bas durant les deux minutes que je prenais pour fixer précipitamment mon esquisse. Déjà mes Boschimans avaient reçu la permission de se retirer sur un terrain plus sec. Je finis par revenir sur mes pas, le long du bord, dessinant un autre croquis des chutes orientales, qui sont plus hautes que celles de l'occident, parce que la roche qui fait le lit de la rivière a conservé ici son niveau originel. La conséquence nécessaire en est que le volume des chutes est moindre et qu'en beaucoup d'endroits ce ne sont que des brumes brisées, qui se précipitent à travers des brèches, au lieu de ces masses d'eau puissantes, qui tombent net des profondes échancrures de l'extrémité

opposée. Mes deux croquis étaient sans aucun doute des plus imparfaits et laissaient trop de place au souvenir et à l'imagination, si j'en voulais faire des tableaux.

Chapman a essayé, le 7, de se renseigner auprès de Mochotlani sur la Cafoué et sur d'autres rivières. En passant, il a parlé de l'accident arrivé à Green sur la rivière près de Libébé, où, après que le canot eut été renversé par un hippopotame, M. Bonfield et un ou deux indigènes devinrent la proie des alligators « Oui, » a répondu Moctholani ; « ce sont de vilaines bêtes que ces alligators : la nuit passée, un d'eux m'a enlevé une de mes filles, et mon *collier aussi! un beau collier de verroterie,* qu'elle portait avec ma permission. Ce sont des animaux bien gourmands ! »

Ce matin, j'ai pris mes couleurs à l'huile, et liant ensemble les pétioles de trois feuilles de palmier à éventail pour me servir de chevalet, je me suis transporté au petit promontoire dans le Coude de l'Issue, environ à deux cents mètres du cap occidental. De cet endroit que nous pouvons appeler la Pointe des Buffles, puisque la trace du troupeau que nous avons rencontré le jour de notre arrivée y est encore visible, je fis avec soin une étude de l'eau de la chute du Roc Central et des autres cascades et ruisseaux qu'on aperçoit de chaque côté à travers l'ouverture où s'échappe la rivière inférieure.

Je suis descendu, le 10, un peu le long de cette

rivière et j'ai fait une esquisse comprenant la forêt en face des chutes avec les brumes qui la surmontent, une vue de la rivière supérieure, un morceau de la cataracte et les dikes et les promontoires aussi bizarrement étroits que longs qui déterminent les zigzags du cours de la rivière inférieure, dont on aperçoit une faible portion tout au fond de la ravine. On ne peut qu'être frappé du changement subit et complet qui se manifeste dans ce pays. La portion où coule la large rivière, de niveau avec la surface du sol, est fertile et couverte de palmiers, de baobabs et d'autres essences forestières propres à ce climat. Le premier plan, après cette grande faille qu'a ouverte la terre pour l'engloutir, est stérile et brûlé. Le sable rouge, des roches brunes, des monceaux de noires scories, le quartz vert, rouge ou blanc, brillant à peu près avec la transparence du cristal, les rouges aloès, les mopanées sèches, grises et presque sans feuilles : voilà ce qui fatigue l'œil du spectateur.

Le vieux batelier des rapides, Zanjuillah, qui, en 1855, a conduit à la cataracte le docteur Livingstone et Sékélétou (1), avait une véritable collection de crânes d'hippopotame et d'autres animaux. C'est le seul, je crois, qui aille vraiment jusqu'aux chutes. Prenant

(1) Celui qui a conduit le docteur en 1860 s'appelait Touba Mokoro « le briseur de pirogues, » mais passait pour être le seul à posséder le charme qui préserve le voyageur de rouler dans l'abîme (*Explorations du Zambèse*, éd. fr., p. 232). — J. B.

sa formidable lance, il nous a conduits à son long et étroit esquif. Il pagayait de façon à ce que Chapman et moi pussions nous servir de nos fusils. Nous glissions vivement en aval de la rivière, changeant avec le courant, qui tantôt contournait les îles et tantôt s'élançait comme un cheval de course dans les rapides, à travers les roches. En quelques endroits, les hauts-fonds barraient presque la rivière, et, bien que nous prissions les passes les plus profondes et que notre esquif ne tirât que dix-sept ou vingt centimètres, nous touchions continuellement; et je me surprenais à dire involontairement : « Maintenez sa poupe dans le courant; » mais le vieux Zanjuillah connaissait le maniement du bateau aussi bien que personne. Debout à la proue avec sa perche à la main, tandis que son second en faisait autant à la poupe, il guidait son embarcation étroite et peu profonde, la balançant et la tenant en équilibre par la simple pression de ses pieds, tandis qu'elle franchissait l'un après l'autre les rapides. En longeant l'extrémité d'une île, nous troublâmes dans leurs songes paisibles quelques hippopotames, qui, se jetant de la rive, plongèrent juste à l'arrière du bateau; on en voyait d'autres sur notre gauche, dans de l'eau tranquille où je les avais tirés les jours précédents; mais il ne nous parut pas opportun de troubler l'attention de notre vieux nocher, car notre esquif avait un rapide en tête, et nous laissâmes les amphibies en repos jusqu'à notre retour.

A environ quatre-vingt-dix mètres du bord, notre course s'altéra subitement avec adresse, et nous entrâmes dans l'eau dormante sur la rive orientale de l'Ile du Jardin. Nous abordâmes sans même attacher le bateau et nous nous avançâmes, sur des rochers nus, jusqu'à la ligne des grandes eaux et, à travers le petit bois touffu, vers le jardin du docteur Livingstone. Il y avait peu de temps qu'un hippopotame en avait franchi l'enceinte, et les plantes d'Europe étaient à peine reconnaissables au milieu de l'épaisse végétation que l'humidité y avait développée (1).

L'île ne présente qu'un seul bon point de vue, celui qui est du côté de l'est, mais il est magnifique. Le milieu de la falaise perpendiculaire se projette de façon que c'est ici la partie la plus resserrée de la faille. Elle y a, fort probablement, conservé sa largeur primitive. Mais l'échancrure orientale descend précipitamment de manière à ce que les chutes les plus voisines ne cachent pas au spectateur les autres qui, par-delà, se développent en une belle perspective dont le terme de ce côté n'est autre que la dernière extrémité de la cataracte. Ici l'on peut se tenir sur le bord même du précipice, comme sur un balcon solidement établi, d'où l'on cherche à reconnaître les objets lointains à travers

(1) L'île s'appelait auparavant Kazérouka; son nom nouveau lui vient du jardin que le docteur, en 1862, y avait déjà planté deux fois, en 1855 et en 1860 (V. *Explorations du Zambèse*, p. 240 de l'éd. fr.). — J. B.

la nuée brumeuse, qui les voile et permet à peine de les distinguer. On domine l'eau qui tombe, blanche comme la neige lorsqu'elle est chassée par les vents, le brouillard qui monte, gris comme la fumée, et les rocs éternellement noirs; devant, s'étend le voile, aux teintes douces et délicates, que composent les particules humides, étincelantes, dont l'air est chargé; un arc-en-ciel plein de charme et d'éclat encadre le spectateur, car, à l'exception du petit segment coupé par l'ombre de la roche qui vous soutient, il forme un cercle parfait, que redouble un autre arc aux couleurs renversées, moins ardentes et s'effaçant lentement sur les bords ou dans les espaces les moins épais du brouillard. De là, vous plongez le regard dans l'abîme qui se creuse à vos pieds; votre ombre est marquée à cent mètres de distance sur les eaux troublées qui tourbillonnent au fond, et vous pouvez, si cela vous plaît, calculer le nombre d'âges géologiques qu'il a fallu pour amonceler les masses de débris enlevées à cette portion de la falaise placée en retraite et dont la chute a presque doublé la largeur de la faille, en rejetant la cataracte voisine, de façon à satisfaire les désirs de l'artiste le plus exigeant, pour lui ouvrir la vue des chutes les plus lointaines.

A peine m'étais-je mis à faire une esquisse de cette scène grandiose que le sage nocher des rapides nous a donné des avis réitérés : « Le jour baisse; remonter le courant est une œuvre de longue haleine et ce n'est

pas là une route qu'on puisse parcourir dans l'obscurité. » Je dois donc obéir aux sommations et plier bagage.

Un seul instant, nous nous arrêtons encore devant l'arbre qui porte les inscriptions D. L. 1855, et plus bas C.L 1860 (1), avec la large flèche du Gouvernement entaillée au-dessous. Nous rejetons l'eau de notre léger esquif, qui en prend un peu, et nous partons. La lutte commence contre le terrible courant. Celui qui connaît et apprécie la nature des dangers qu'il court les sent plus sans doute qu'un homme inexpérimenté, quand il est réduit au rôle de passager inactif et inutile. Mais aussi il peut estimer le courage et l'habileté de ce vétéran qui dirige la barque, et il lui rend un hommage mérité. Voyez-le debout, plein de sang-froid, sur la proue étroite; il n'a besoin que du jeu de ses cous-de-pied, sans même bouger les pieds, pour empêcher la barque de donner à la bande ou de rouler quand le flot danse à l'entour. Comme il se tient solide ! Pourtant, avec quelle rapidité ne la pousse-t-il pas contre les courants dans les hauts-fonds; avec quelle énergie, il manie sa pagaie dans l'eau profonde; avec quel soin, il guide l'esquif dans les places plus tranquilles ! Son œil toujours attentif étudie les

(1) David Livingstone 1855 et Charles Livingstone 1860. — « C'est la seule fois que nous ayons inscrit notre chiffre dans le cours de nos voyages, » disent les auteurs es *Explorations du Zambèse*, p. 240 de l'éd. fr., note. — J. B.

ondulations des divers remous avant de s'y engager. Son jugement exact fait entrer la proue dans le seul endroit où le canot peut franchir les rapides qui se succèdent ; il saute dehors juste lorsqu'il le faut, pour lui faire remonter le plan incliné; il y rentre aussitôt qu'il trouve les eaux horizontales.

Déjà huit cents mètres nous séparent de la cataracte; nous sommes parvenus à une sécurité relative, et voici les hippopotames qui reparaissent dans l'eau dormante près des rocs qui surplombent. Le vieillard conduit la barque de façon à ce que nous puissions tirer; mais ces animaux avisés ronflent comme des chevaux et plongent si vite que nous ne pouvons pas les viser. Zanjuillah franchit les hauts-fonds et nous débarquons, en supposant qu'on appelle ainsi se tenir à mi-jambe dans l'eau, en pleine rivière, sur un roc inondé, pour attendre le retour des hippopotames. Le premier que nous voyons, je le frappe sous l'eau entre l'œil et l'oreille; la balle de Chapman réussit moins: après avoir rasé l'eau et avoir soulevé un jet d'éclaboussures si près d'un autre hippopotame qu'il semble impossible qu'elle ne le touche point, elle court en faisant des bonds et des ricochets à la surface du fleuve, jusqu'à ce qu'elle dépasse le bord de la cataracte et se perde dans le gouffre. Le reste de la traversée est aussi long qu'ennuyeux; mais, à mesure que nous avançons, le danger et les obstacles s'amoindrissent et, avant le coucher du soleil, nous rentrons dans notre bivouac.

Le 14 a été le premier jour nuageux de la saison La plus grande partie du ciel s'est couverte de nuages d'un ton chaud qui, vers le soir, ont pris les nuances pourpre, cramoisi et orange, en laissant les rayons du soleil passer par leurs interstices. Je me suis tenu chez moi à colorier mon croquis de l'Ile du Jardin, tandis que Chapman descendait aux chutes pour se rendre au bord de la falaise qui entoure le « Coude du Marais. »

Après avoir évalué à deux mille mètres environ le développement total des chutes (1), Chapman est allé chercher son wagon, et est parti le 1 septembre pour Boana, localité située entre les rivières Matietsie et Daca ou Luisi, à une trentaine de kilomètres de distance. Le 4, je suis parti à mon tour. Immédiatement, nous avons commencé les préparatifs pour transporter jusqu'au Zambèse les instruments et les autres objets dont nous avions besoin pour couper le bois nécessaire à la construction d'un bateau ou plutôt afin de suppléer à ce qui manquait à mon double bateau de cuivre. La difficulté de voyager qui avait eu pour cause la longue durée de la maladie dont avait souffert notre bétail, ne nous avait permis d'amener jusqu'ici que quatre sections de ce bateau, c'est-à-dire que les deux proues et

(1) « La crevasse dépasse de quelques mètres la largeur du fleuve qui est ici d'un peu plus de 1860 mètres, en négligeant buelques-uns qui auraient altéré ce chiffre, indiquant l'annéc où les chutes du Zambèse ont été l'objet d'une étude exacte. » (*Explorations du Zambèse*, p. 234 de l'éd. fr.). — J. B.

les deux poupes; les huit autres étaient restées en arrière à Otjimbingue. Au bout de quelques jours, emmenant la plupart de nos Damaras et un assez grand nombre de Calacas que j'avais engagés, j'allai m'établir sur une petite éminence que j'appelai colline Lagier, en l'honneur d'un de mes excellents amis du Cap; elle est située à deux ou trois kilomètres au-dessus de l'île de Molomo-e-a-tolo, dans le confluent de la Luisi. Chapman étant venu m'y joindre quelque temps, nous avons fait une excursion pour examiner si nous pouvions descendre plus bas le Zambèse. Nos efforts pour compléter mon embarcation et pour assurer le retour à bon port de nos wagons paraissaient toucher au moment du succès, lorsqu'une attaque soudaine d'une fièvre pernicieuse nous a fait renoncer à tout et nous a obligés, dans l'intérêt de nos gens, à retourner aussi rapidement que possible sur les hautes terres du désert. Je n'en dirai pas davantage, car j'ai peur d'avoir déjà trop abusé de la patience du lecteur.

FIN

# TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE

Coulommiers. — Typographie Paul BRODARD.

Librairie de L. Hachette et Cie




Imp. Clamaron-Graff. 90 Bd Montparnasse

Librairie de L. Hachette et Cie



## CONDITIONS DE VENTE ET D'ABONNEMENT

Le **JOURNAL DE LA JEUNESSE** paraît le samedi de chaque semaine.

Le prix du numéro, comprenant 16 pages grand in-8, est de **40** centimes.

Les 52 numéros publiés dans une année forment deux volumes.

Prix de chaque volume : broché, **10** francs; cartonné en percaline rouge, tranches dorées, **13** francs.

## PRIX DE L'ABONNEMENT

## POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

| | |
|---|---|
| Un an (2 volumes)........ | **20** francs |
| Six mois (1 volume)....... | **10** — |

Prix de l'abonnement pour les pays étrangers qui font partie de l'Union générale des postes : Un an, **22** francs, six mois, **11** francs.

*Les abonnements se prennent à partir du 1er décembre et du 1er juin de chaque année.*

# NOUVELLE COLLECTION ILLUSTRÉE

## POUR LA JEUNESSE ET L'ENFANCE

### 1re SÉRIE, FORMAT IN-8 JÉSUS

Prix du volume : broché, 7 fr.; cartonné, tranches dorées, 10 fr.

**About** (Ed.) : *Le roman d'un brave homme.* 1 vol. illustré de 52 compositions par Adrien Marie.

— *L'homme à l'oreille cassée.* 1 vol. ill. de 61 comp. par Eug. Courboin.

**Beauregard** (G. de) et **H. de Gorsse** : *Le roi du Timbre-poste.* 1 vol. illustré de 50 grav. d'après Vulliemin.

— *Les plumes du Paon.* 1 vol. illust. de 52 gravures, d'après Alfred Paris.

**Cahun** (L.) : *Les aventures du capitaine Magon.* 1 vol. illustré de 72 gravures d'après Philippoteaux.

**Cim** (Albert) : *Grand'mère et petit-fils.* 1 vol. illustré de 70 gravures d'après Vulliemin.

**Dillaye** (Fr.) : *Les jeux de la jeunesse.* 1 vol. illustré de 203 grav.

**Du Camp** (Maxime) : *La vertu en France.* 1 vol. ill. de 45 grav. d'après Duez, Myrbach, Tofani et E. Zier.

**Fleuriot** (Mlle Z.) : *Cœur muet.* 1 vol. ill. de 57 grav. d'après Adrien Marie.

— *Papillonne.* 1 volume illustré de 50 gravures d'après E. Zier.

**Guillemin** (Amédée) : *La lumière.* 1 vol. contenant 13 planches en couleurs, 14 planches en noir et 353 figures dans le texte.

**La Ville de Mirmont** (H. de) : *Contes mythologiques.* 1 vol. illustré de 41 gravures.

**Maël** (Pierre) : *Terre de Fauves.* 1 vol. illustré de 52 gravures, d'après les dessins d'Alfred Paris.

— *Robinson et Robinsonne.* 1 vol. illustré de 50 gravures, d'après A. Paris.

— *Fleur de France.* 1 vol. illustré de 52 gravures d'après Tofani.

— *Au pays du mystère.* 1 vol. illustré de 50 grav. d'après A. Paris.

— *Seulette.* 1 vol. illustré de 53 grav. d'après E. Zier.

**Mouton** (Eug.) : *Voyages et Aventures du Capitaine Marius Cougourdan.* 1 vol. ill. de 66 grav. d'après E. Zier.

— *Aventures et mésaventures de Joël Kerbabu.* 1 vol. illustré de 55 gravures d'après A. Paris.

**Rousselet** (Louis) : *Nos grandes écoles militaires et civiles.* 1 vol. ill. de 169 grav. d'après A. Lemaistre, Fr. Régamey et P. Renouard.

— *Nos grandes écoles d'application.* 1 vol. illustré de 95 grav. d'après Busson, Calmettes, Lemaistre et P. Renouard.

**Toudouze** (Gustave) : *La vengeance des Peaux-de-Bique.* 1 vol. illustré de 53 gravures d'après J. Le Blant.

**Toudouze** (Gustave) (suite) : *Le démon des Sables* (1798). 1 vol. illustré de 53 gravures, d'après Alfred Paris.

**Witt** (Mme de), née Guizot : *Les femmes dans l'histoire.* 1 vol. illustré de 80 gravures.

— *La charité en France à travers les siècles.* 1 vol. ill. de 81 gravures.

— *Père et fils.* 1 volume illustré de 40 gravures d'après Vogel.

## 2e SÉRIE, FORMAT IN-8 RAISIN

Prix du volume : broché, 4 fr.; cartonné, tranches dorées, 6 fr.

**Arthez** (Danielle d') : *Les tribulations de Nicolas Mender.* 1 vol. ill. de 83 grav. d'après Tofani.

**Assollant** (A.) : *Pendragon.* 1 vol. avec 42 gravures d'après C. Gilbert.

**Champol** (F.) : *Anaïs Evrard.* 1 volume illustré de 22 gravures d'après Tofani et Bergevin.

**Chéron de la Bruyère** (Mme) : *La tante Derbier.* 1 vol. illustré de 50 gravures d'après Myrbach.

— *Princesse Rosalba.* 1 vol. illustré de 60 gravures d'après Tofani.

**Colomb** (Mme) : *Le violoneux de la sapinière.* 1 vol. avec 85 gravures d'après A. Marie.

— *La fille de Carilès.* 1 vol. avec 96 grav. d'après A. Marie.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

— *Deux mères.* 1 vol. avec 133 grav. d'après A. Marie.

— *Le bonheur de Françoise.* 1 vol. avec 112 grav. d'après A. Marie.

— *Chloris et Jeanneton.* 1 vol. avec 105 gravures d'après Sahib.

— *L'héritière de Vauclain.* 1 vol. avec 104 grav. d'après C. Delort.

**Colomb** (Mme) (suite) : *Franchise.* 1 v. avec 113 gravures d'après C. Delort.

— *Feu de paille.* 1 vol. avec 98 grav. d'après Tofani.

— *Denis le tyran.* 1 vol. avec 115 grav. d'après Tofani.

— *Pour la muse.* 1 vol. avec 105 grav. d'après Tofani.

— *Hervé Plémeur.* 1 vol. avec 112 grav. d'après E. Zier.

— *Jean l'innocent.* 1 vol. illustré de 112 gravures d'après Zier.

— *Danielle.* 1 vol. illustré de 112 grav. d'après Tofani.

— *La Fille des Bohémiens.* 1 vol. illustré de 112 grav. d'après S. Reichan.

— *Les conquêtes d'Hermine.* 1 vol. ill. de 112 grav. d'après Th. Vogel.

— *Hélène Corianis.* 1 vol. illustré de 80 gravures d'après A. Moreau.

**Daudet** (E.) : *Robert Darnetal.* 1 vol. avec 81 grav. d'après Sahib.

**Demage** (G.) : *A travers le Sahara.* 1 vol. illustré de 84 grav. d'après Mme Crampel.

**Demoulin** (Mme G.) : *Les animaux étranges.* 1 vol. avec 172 gravures.

**Énault** (L.) : *Le chien du capitaine.* 1 vol. avec 43 gr. d'après E. Riou.

**Fleuriot** (Mlle Z.) : *M. Nostradamus.* 1 vol. avec 36 gr. d'après A. Marie.

— *La petite duchesse.* 1 vol. avec 73 gravures d'après A. Marie.

— *Grandcœur.* 1 vol. avec 45 gravures d'après C. Delort.

— *Raoul Daubry,* chef de famille. 1 vol. avec 32 gr. d'après C. Delort.

— *Mandarine.* 1 vol. avec 95 gravures d'après C. Gilbert.

— *Cadok.* 1 vol. avec 24 gravures d'après C. Gilbert.

— *Câline.* 1 vol. avec 102 grav. d'après G. Fraipont.

— *Feu et flamme.* 1 vol. avec 80 gravures d'après Tofani.

— *Le clan des têtes chaudes.* 1 vol. illustré de 65 gr. d'après Myrbach.

— *Au Galadoc.* 1 vol. illustré de 60 gravures d'après Zier.

— *Les premières pages.* 1 vol. avec 75 gravures d'après Adrien Marie.

— *Rayon de soleil.* 1 vol. illustré de 10 gravures d'après Mencina Kresz.

**Girardin** (J.) : *Les braves gens.* 1 vol. avec 115 gr. d'après E. Bayard.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

— *Nous autres.* 1 vol. avec 182 gravures d'après E. Bayard.

— *La toute petite.* 1 vol. avec 128 gravures d'après E. Bayard.

— *L'oncle Placide.* 1 vol. avec 139 gravures d'après A. Marie.

— *Le neveu de l'oncle Placide.* 3 vol. illustrés de 367 gravures d'après A. Marie, qui se vendent séparément.

— *Grand-père.* 1 vol. avec 91 gravures d'après C. Delort.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

— *Maman.* 1 vol. avec 112 gravures d'après Tofani.

— *Le roman d'un cancre.* 1 vol. avec 119 gravures d'après Tofani.

**Girardin** (J.) (suite) : *Les millions de la tante Zézé.* 1 vol. avec 112 grav. d'après Tofani.

— *Second violon.* 1 vol. illustré de 112 gravures d'après Tofani.

— *Le fils Valansé.* 1 vol. avec 112 gravures d'après Tofani.

— *Le commis de M. Bouvat.* 1 vol. illustré de 119 gr. d'après Tofani.

**Giron** (Aimé) : *Les trois rois mages.* 1 vol. illustré de 60 gravures d'après Fraipont et Pranishnikoff.

**Jeanroy** (B.-A.) : *Beaux-frères.* 1 vol. illustré de 50 gravures, d'après Robaudi.

**Meyer** (Henri) : *Les Jumeaux de la Bouzaraque*. 1 vol. illustré de 71 gravures d'après Tofani.

— *Le serment de Paul Marcorel.* 1 vol. illustré de 51 gravures d'après Tofani.

**Nanteuil** (Mme P. de) : *Le général Du Maine.* 1 vol. avec 70 gravures d'après Myrbach.

— *L'épave mystérieuse.* 1 volume illustré de 80 gr. d'après Myrbach.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

— *En esclavage.* 1 vol. illustré de 80 gravures d'après Myrbach.

— *Une poursuite.* 1 vol. illustré de 57 gravures d'après Alfred Paris.

— *Le secret de la grève.* 1 vol. ill. de 50 gr. d'après A. Paris.

— *Alexandre Vorzof.* 1 vol. illustré de 80 grav. d'après Myrbach.

— *L'héritier des Vaubert.* 1 vol. illustré de 80 gravures d'après A. Paris.

— *Alain le Baleinier.* 1 vol. illustré de 80 grav. d'après A. Paris.

— *Deux frères.* 1 vol. illustré de 80 gravures d'après A. Paris.

— *Monnaie de singe.* 1 vol. illustré de 60 grav. d'après A. Paris.

Rousselet (L.) : *Le charmeur de serpents.* 1 vol. avec 68 gravures d'après A. Marie.

— *Le Fils du Connétable.* 1 vol. avec 113 grav. d'après Pranishnikoff.

— *Le tambour du Royal-Auvergne.* 1 vol. avec 115 gr. d'après Poirson.

Saintine : *La nature et ses trois règnes.* 1 vol. avec 171 grav. d'après Foulquier et Faguet.

— *La mythologie du Rhin et les contes de la mère-grand.* 1 vol. avec 160 grav. d'après G. Doré.

Schultz (Mlle Jeanne) : *Tout droit.* 1 vol. ill. de 112 gr. d'après E. Zier.

— *La famille Hamelin.* 1 vol. ill. de 89 gravures d'après E. Zier.

— *Sauvons Madelon!* 1 vol. illustré de 60 gravures d'après Tofani.

Stany (Le C[t]) : *Les trésors de la Fable.* 1 vol. illustré de 80 gravures d'après E. Zier.

— *Mabel.* 1 vol. illustré de 60 gravures d'après E. Zier.

Tissot et Améro : *Aventures de trois fugitifs en Sibérie.* 1 vol. avec 72 gr. d'après Pranishnikoff.

Witt (Mme de), née Guizot : *Scènes historiques.* 1 vol. avec 28 gravures d'après A. Marie.

— *Normands et Normandes.* 1 vol. avec 70 gravures d'après E. Zier.

— *Un jardin suspendu.* 1 vol. avec 30 gravures d'après C. Gilbert.

— *Notre-Dame Guesclin.* 1 vol. avec 70 gravures d'après E. Zier.

— *Une sœur.* 1 vol. avec 65 gravures d'après E. Bayard.

— *Légendes et récits pour la jeunesse.* 1 vol. avec 18 gravures d'après Philippoteaux.

— *Un nid.* 1 vol. avec 63 gravures d'après Ferdinandus.

— *Un patriote au XIV[e] siècle.* 1 vol. illustré de gravures d'après E. Zier.

— *Alsaciens et Alsaciennes.* 1 vol. illustré de 60 grav. d'après A. Moreau et E. Zier.

# BIBLIOTHÈQUE DES PETITS ENFANTS

## DE 4 A 8 ANS

FORMAT GRAND IN-16

CHAQUE VOLUME, BROCHÉ, 2 FR. 25

CARTONNÉ EN PERCALINE BLEUE, TRANCHES DORÉES, 3 FR. 50

*Ces volumes sont imprimés en gros caractères*

**Chéron de la Bruyère** (Mme) : *Plaisirs et aventures.* 1 vol. avec 30 gravures d'après Jeanniot.
— *La perruque du grand-père.* 1 vol. illustré de 30 gr. d'après Tofani.
— *Les enfants de Boisfleuri.* 1 vol. ill. de 30 grav. d'après Semechini.
— *Les vacances à Trouville.* 1 vol. avec 40 gravures d'après Tofani.
— *Le château du Roc-Salé.* 1 vol. illustré de 30 gr. d'après Tofani.
— *Les enfants du capitaine.* 1 vol. ill. de 30 grav. d'après Geoffroy.
— *Autour d'un bateau.* 1 vol. illustré de 36 gravures d'après E. Zier.

**Desgranges** : *Le chemin du collège.* 1 vol. ill. de 30 grav. d'après Tofani.
— *La famille Le Jarriel.* 1 vol. illustré de 36 gr. d'après Geoffroy.

**Duporteau** (Mme) : *Petits récits.* 1 vol. avec 28 gr. d'après Tofani.

**Erwin** (Mme E. d') : *Un été à la campagne.* 1 vol. avec 39 grav.

**Favre** : *L'épreuve de Georges.* 1 vol. avec 44 gravures d'après Geoffroy.

**Fresneau** (Mme), née de Ségur : *Une année du petit Joseph.* Imité de l'anglais. 1 vol. avec 67 gravures d'après Jeanniot.

**Girardin** (J.) : *Dans notre classe.* 1 vol. avec 26 gravures d'après Jeanniot.
— *Un drôle de petit bonhomme.* 1 vol. illustré de 36 grav. d'après Geoffroy.

**Le Roy** (Mme F.) : *L'aventure du petit Paul.* 1 vol. illustré de 45 gravures, d'après Ferdinandus.
— *Les étourderies de Mlle Lucie.* 1 vol. ill. de 30 gr. d'après Robaudi.
— *Pipo.* 1 vol. illustré de 36 gravures d'après Mencina Kresz.

**Malassez** (Mme) : *Sable-Plage.* 1 vol. ill. de 52 grav. d'après Zier.

**Pape-Carpantier** (Mme) : *Nouvelles histoires et leçons de choses.* 1 vol. avec 42 gravures d'après Semechini.

**Surville** (André) : *Les amis de Berthe.* 1 vol. avec 30 gravures d'après Ferdinandus.
— *Fleur des champs.* 1 vol. illustré de 32 gravures d'après Zier.
— *La vieille maison du grand-père.* 1 vol. avec 34 gravures d'après Zier.
— *La fête de Saint-Maurice.* 1 vol. illustré de 34 grav. d'après Tofani.

**Witt** (Mme de), née Guizot : *Histoire de deux petits frères.* 1 vol. avec 45 grav. d'après Tofani.
— *Sur la plage.* 1 vol. avec 55 gravures d'après Ferdinandus.
— *Par monts et par vaux.* 1 vol. avec 54 grav. d'après Ferdinandus.
— *En pleins champs.* 1 vol. avec 45 gravures d'après Gilbert.
— *A la montagne.* 1 vol. illustré de 45 gravures d'après Ferdinandus.
— *Deux tout petits.* 1 vol. illustré de 32 gravures d'après Ferdinandus.
— *Au-dessus du lac.* 1 vol. avec 44 gr.
— *Les enfants de la tour du Roc.* 1 vol. ill. de 56 gr. d'après E. Zier.
— *La petite maison dans la forêt.* 1 vol. illustré de 36 grav. d'après Robaudi.
— *Histoires de bêtes.* 1 vol. illustré de 34 gravures d'après Bouisset.
— *Au creux du rocher.* 1 vol. ill. de 48 grav. d'après Robaudi.

# BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

## FORMAT IN-16, BROCHÉ, A 2 FR. 25 C. LE VOLUME

La reliure en percaline rouge, tranches dorées, se paye en sus 1 fr. 25

---

### 1re SÉRIE. — POUR LES ENFANTS DE 4 A 8 ANS

**Anonyme** : *Chien et Chat;* 5e édition, traduit de l'anglais par Mme A. Dibarrart. 1 vol. avec 45 gravures d'après E. Bayard.

— *Douze histoires pour les enfants de quatre à huit ans,* par une mère de famille; 3e édit. 1 vol. avec 18 grav. d'après Bertall.

— *Les enfants d'aujourd'hui,* par la même; 3e édit. 1 vol. avec 40 grav. d'après Bertall.

**Carraud** (Mme) : *Historiettes véritables,* pour les enfants de quatre à huit ans; 7e édition. 1 vol. avec 94 grav. d'après Fath.

**Fath** (G.) : *La sagesse des enfants,* proverbes; 4e édit. 1 vol. avec 100 grav. d'après l'auteur.

**Laroque** (Mme) : *Grands et petits;* 1 vol. avec 61 gravures d'après Bertall.

**Marcel** (Mme J.) : *Histoire d'un cheval de bois;* 4e édit. 1 vol. imprimé en gros caractères, avec 20 gravures d'après E. Bayard.

**Pape-Carpantier** (Mme) : *Histoires et leçons de choses pour les enfants;* 15e édit. 1 vol. avec 85 gravures d'après Bertall.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

**Perrault, Mmes d'Aulnoy et Leprince de Beaumont** : *Contes de fées.* 1 volume avec 65 gravures d'après Bertall, Forest. etc.

**Porchat** (L.) : *Contes merveilleux;* 5e édit. 1 vol. avec 21 gravures d'après Bertall.

**Schmid** (Le chanoine) : 190 *contes pour les enfants,* trad. de l'allemand par A. Van Hasselt; 7e édit. 1 vol. avec 29 grav. d'après Bertall.

**Ségur** (Mme de) : *Nouveaux contes de fées;* nouvelle édition. 1 vol. avec 46 gravures d'après G. Doré et J. Didier.

### 2e SÉRIE. — POUR LES ENFANTS DE 8 A 14 ANS

**Alcott** (Miss) : *Sous les lilas,* traduit de l'anglais par Mme Lepage; 2e édition. 1 volume avec 23 gravures.

**Andersen** : *Contes choisis,* trad. du danois par Soldi; 9e édition. 1 vol. avec 40 gravures d'après Bertall.

**Anonyme** : *Les fêtes d'enfants,* scènes et dialogues ; 5ᵉ édition. 1 vol. avec 41 gravures d'après Foulquier.

**Assollant** (A.) : *Les aventures merveilleuses mais authentiques du capitaine Corcoran ;* 8ᵉ édit. 2 vol. avec 50 grav. d'après A. de Neuville.

**Barrau** (Th.) : *Amour filial ;* 5ᵉ édition. 1 vol. avec 41 gravures d'après Ferogio.

**Bawr** (Mme de) : *Nouveaux contes ;* 6ᵉ édition. 1 vol. avec 40 gravures d'après Bertall.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

**Belèze** : *Jeux des adolescents ;* 6ᵉ édition. 1 vol. avec 140 gravures.

**Berquin** : *Choix de petits drames et de contes ;* 2ᵉ édition. 1 vol. avec 36 gravures d'après Foulquier, etc.

**Berthet** (E.) : *L'enfant des bois ;* 8ᵉ édition. 1 vol. avec 61 gravures.
— *La petite Chailloux.* 1 vol. avec 44 gravures d'après Bayard et J. Fraipont.

**Blanchère** (De la) : *Les aventures de La Ramée et de ses trois compagnons ;* 4ᵉ édit. 1 vol. avec 36 gravures d'après E. Forest.
— *Oncle Tobie le pêcheur ;* 3ᵉ édit. 1 vol. avec 80 gravures d'après Foulquier et Mesnel.

**Boiteau** (P.) : *Légendes* recueillies ou composées pour les enfants ; 3ᵉ édition. 1 vol. avec 42 gravures d'après Bertall.

**Carpentier** (Mlle) : *La maison du bon Dieu ;* 2ᵉ édit. 1 vol. avec 58 gravures d'après Riou.
— *Sauvons-le !* 2ᵉ édition. 1 vol. avec 40 gravures d'après Riou.
— *Le secret du docteur*, ou la Maison fermée ; 2ᵉ édition. 1 vol. avec 43 gravures d'après Girardet.
— *La tour du Preux.* 1 vol. avec 60 gravures d'après Tofani.
— *Pierre le Tors.* 1 vol. avec 56 gravures d'après E. Zier.
— *La dame bleue.* 1 vol. avec 49 gravures d'après E. Zier.

**Carraud** (Mme) : *La petite Jeanne ;* 10ᵉ édit. 1 vol. avec 21 gravures d'après Forest.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

**Carraud** (Mme) (suite) : *Les métamorphoses d'une goutte d'eau.* 5ᵉ édition. 1 vol. avec 50 gravures d'après E. Bayard.

**Castillon** (A.) : *Récréations physiques ;* 8ᵉ édition. 1 vol. avec 36 grav. d'après Castelli.
— *Récréations chimiques ;* 5ᵉ édit. 1 vol. avec 34 grav. d'après H. Castelli.

**Cazin** (Mme) : *Les petits montagnards ;* 3ᵉ édition. 1 vol. avec 51 grav. d'après G. Vuillier.
— *Un drame dans la montagne ;* 2ᵉ édit. 1 vol. avec 33 gravures d'après G. Vuillier.
— *Histoire d'un pauvre petit ;* 3ᵉ édit. 1 vol. avec 60 gravures d'après Tofani.
— *L'enfant des Alpes ;* 3ᵉ édition. 1 vol. avec 33 gravures d'après Tofani.
Ouvrage couronné par l'Académie française.
— *Perlette ;* 2ᵉ édit. 1 vol. avec 54 gravures d'après Myrbach.
— *Les saltimbanques*, scènes de la montagne ; 2ᵉ édit. 1 vol. avec 65 gravures d'après Girardet.
— *Le petit chevrier.* 1 vol. avec 39 gravures d'après Vuillier.
— *Jean le Savoyard ;* 2ᵉ édit. 1 vol. avec 51 grav. d'après Slom.
— *Les orphelins bernois ;* 2ᵉ édit. 1 vol. avec 58 gravures d'après E. Girardet.

**Chabreul** (Mme de) : *Jeux et exercices des jeunes filles ;* 6ᵉ édition. 1 vol. avec la musique des rondes et 55 gravures d'après Fath.

**Chéron de la Bruyère** (Mme) : *Giboulée.* 1 vol. illustré de 24 gravures d'après Zier.
— *La tour grise.* 1 vol. ill. de 25 grav. d'après Zier.
— *Le manoir de Boishaël.* 1 vol. ill. de 42 grav. d'après Zier.
— *Merle blanc.* 1 vol. illustré de 42 gravures d'après Zier.
— *Violette bleue.* 1 vol. illustré de 50 gravures d'après Robaudi.

**Cim** (Albert) : *Mes amis et moi.* 1 vol. avec 16 grav. d'après Ferdinandus et Slom.
— *Entre camarades.* 1 vol. illustré de 20 gravures d'après Ferdinandus.
— *Mademoiselle Cœur d'Ange.* 1 vol. avec 20 gravures.

**Colet** (Mme L.) : *Enfances célèbres ;* 13e édit. 1 vol. avec 57 gravures d'après Foulquier.

**Colomb** (Mme J.) : *Souffre-Douleur.* 1 vol. avec 49 gravures d'après Mlle Lancelot.

**Contes anglais**, traduits par Mme de Witt. 1 vol. avec 43 gravures d'après E. Morin.

**Deschamps** (F.) : *Mon amie Georgette.* 1 vol. illustré de 43 gravures d'après Robaudi.

— *Mon ami Jean.* 1 vol. illustré de 40 gravures d'après Robaudi.

— *L'intrépide Marcel.* 1 vol. illustré de 40 gravures d'après Robaudi.

— *Les grandeurs de Sophie.* 1 vol. ill. de 48 grav. d'après Robaudi.

— *Mon Jacques.* 1 vol. illustré de 48 gravures d'après Robaudi.

**Deslys** (Ch.) : *Grand'maman.* 1 vol. avec 29 gravures d'après Ed. Zier.

**Edgeworth** (Miss) : *Contes de l'adolescence.* 1 vol. avec 42 gravures d'après Morin.

— *Contes de l'enfance.* 1 vol. avec 27 gravures d'après Foulquier.

— *Demain*, suivi de *Mourad le malheureux.* 1 vol. avec 55 gravures d'après Bertall.

**Fath** (G.) : *Bernard, la gloire de son village.* 1 vol. avec 56 gravures d'après l'auteur.
Ouvrage couronné par l'Académie française.

**Fleuriot** (Mlle Z.) : *Le petit chef de famille;* 9e édit. 1 vol. avec 57 grav. d'après Castelli.

— *Plus tard,* ou le Jeune Chef de famille; 6e édit. 1 vol. avec 60 grav. d'après E. Bayard.

— *Un enfant gâté;* 5e édition. 1 vol. avec 48 gravures d'après Ferdinandus.

— *Tranquille et Tourbillon,* 5e édition. 1 vol. avec 45 gravures d'après C. Delort.

— *Cadette;* 5e édit. 1 vol. avec 25 grav. d'après Tofani.

— *En congé;* 7e édit. 1 vol. avec 61 gravures d'après A. Marie.

— *Bigarrette;* 7e édit. 1 vol. avec 55 gravures d'après A. Marie.

— *Bouche-en-Cœur;* 3e édition. 1 vol. avec 45 gravures d'après Tofani.

**Fleuriot** (Mlle Z.) (suite) : *Gildas l'Intraitable;* 3e édit. 1 vol. avec 56 gravures d'après E. Zier.

— *Parisiens et montagnards.* 1 vol. avec 49 gravures d'après E. Zier.

**Foe** (De) : *La vie et les aventures de Robinson Crusoé*, édit. abrégée. 1 vol. avec 40 grav.

**Fonvielle** (W. de) : *Néridah.* 2 vol. avec 40 gravures d'après Sahib.

**Fresneau** (Mme), née Ségur : *Comme les grands!* 1 vol. avec 46 grav. d'après Ed. Zier.

— *Thérèse à Saint-Domingue.* 1 vol. avec 49 gravures d'après Tofani.

— *Les protégés d'Isabelle.* 1 vol. avec 50 grav.

— *Deux abandonnées.* 1 vol. illustré de 42 gravures d'après M. Orange.

**Froment** : *Petit-Prince.* 1 vol. illustré de 5 gravures d'après Vogel.

**Genlis** (Mme de) : *Contes moraux.* 1 vol. avec 40 gravures d'après Foulquier, etc.

**Gérard** (A.) : *Petite Rose. — Grande Jeanne.* 1 vol. avec 28 gravures d'après C. Gilbert.

**Giron** (Aimé) : *Ces pauvres petits!* 2e édition. 1 vol. avec 22 grav. d'après B. de Monvel, etc.

— *Contes à nos petits rois.* 1 vol. avec 23 grav. d'après Blanchard, Vogel et Zier.

**Gouraud** (Mlle J.) : *Les enfants de la ferme;* 5e édit. 1 vol. avec 59 grav. d'après E. Bayard.

— *Le livre de maman;* 4e édition. 1 vol. avec 68 gravures d'après E. Bayard.

— *Cécile*, ou la Petite Sœur; 8e édition. 1 vol. avec 26 gravures d'après Desandré.

— *Lettres de deux poupées;* 8e édition. 1 vol. avec 59 grav. d'après Olivier.

— *Le petit colporteur;* 8e édition. 1 vol. avec 27 gravures d'après A. de Neuville.

— *Les mémoires d'un petit garçon;* 9e édit. 1 vol. avec 86 gravures d'après E. Bayard.

— *Les mémoires d'un caniche;* 9e édition. 1 vol. avec 75 gravures d'après E. Bayard.

— *L'enfant du guide;* 6e édition. 1 vol. avec 60 gravures d'après E. Bayard.

— *Petite et grande;* 4e édition. 1 vol. avec 48 gravures d'après E. Bayard.

**Gouraud** (Mlle J.) (suite) : *La petite maitresse de maison;* 6[e] édit. 1 vol. avec 37 gravures d'après A. Marie.

— *La famille Harel;* 2[e] édit. 1 vol. avec 48 gravures d'après Valnay et Ferdinandus.

— *Aller et retour;* 2[e] édition. 1 vol. avec 40 gravures d'après Ferdinandus.

— *Les petits voisins;* 2[e] édition. 1 vol. avec 39 gravures d'après C. Gilbert.

— *Le petit bonhomme.* 1 vol. avec 45 gravures d'après Ferdinandus.

— *Pierrot.* 1 vol. avec 31 grav. d'après Zier.

**Grimm** (Les frères) : *Contes choisis*, trad. de l'allemand; 14[e] édit. 1 vol. avec 40 grav. d'après Bertall.

**Hauff** : *La caravane*, trad. de l'allemand, 5[e] édition. 1 vol. avec 40 grav. d'après Bertall.

**Hawthorne** : *Le livre des merveilles*, trad. de l'anglais; 3[e] édit. 2 vol. avec 40 grav. d'après Bertall.

**Johnson** : *Dans l'extrême Far West*, traduit de l'anglais par A. Talandier; 2[e] édition. 1 vol. avec 20 gravures d'après A. Marie.

**Junka** (Paul) : *L'enfant des Pyrénées.* 1 vol. illustré de 36 gravures d'après E. Zier.

**Marcel** (Mme J.) : *L'école buissonnière;* 4[e] édit. 1 vol. avec 20 gravures d'après A. Marie.

— *Les petits vagabonds;* 4[e] édition. 1 vol. avec 25 gravures d'après E. Bayard.

— *Histoire d'une grand'mère et de son petit-fils.* 1 vol. avec 36 gravures d'après Delort.

— *Daniel;* 2[e] édition. 1 vol. avec 45 gravures d'après Gilbert.

— *Un bon gros pataud.* 1 vol. avec 46 gravures d'après Jeanniot.

— *Un bon oncle.* 1 vol. avec 56 gravures d'après F. Régamey.

**Maréchal** (Mlle) : *La dette de Ben-Aïssa;* 4[e] édit. 1 vol. avec 20 grav. d'après Bertall.

— *Nos petits camarades;* 2[e] édition. 1 vol. avec 18 gravures d'après E. Bayard et H. Castelli.

— *La maison modèle;* 3[e] édition. 1 vol. avec 42 gravures d'après Sahib.

**Martignat** (Mlle de) : *Les vacances d'Elisabeth;* 3[e] édit. 1 vol. avec 46 grav. d'après Kauffmann.

— *L'oncle Boni;* 2[e] édition. 1 vol. avec 42 gravures d'après Gilbert.

— *Ginette;* 2[e] édit. 1 vol. avec 50 gravures d'après Tofani.

— *Le manoir d'Yolan;* 2[e] édition. 1 vol. avec 56 gravures d'après Tofani.

— *Le pupille du général.* 1 vol. avec 40 gravures d'après Tofani.

— *L'héritière de Maurivèze.* 1 vol. avec 41 gravures d'après Poirson.

— *Une vaillante enfant;* 2[e] édit. 1 vol. avec 43 gravures d'après Tofani.

— *La petite fille du vieux Thémi.* 1 vol. avec 44 gravures d'après Tofani.

**Mayne-Reid** (Le capitaine) : *Œuvres* traduites de l'anglais :

— *Les chasseurs de girafes.* 1 vol. avec 10 gravures d'après A. de Neuville.

— *A fond de cale*, voyage d'un jeune marin à travers les ténèbres. 1 vol. avec 12 grandes gravures.

— *A la mer!* 1 vol. avec 12 grandes gravures.

— *Bruin*, ou les Chasseurs d'ours. 1 vol. avec 8 grandes gravures.

— *Le chasseur de plantes.* 1 vol. avec 12 grandes gravures.

— *Les exilés dans la forêt.* 1 vol. avec 12 grandes gravures.

— *L'habitation du désert*, ou Aventures d'une famille perdue dans les solitudes de l'Amérique. 1 vol. avec 23 grandes gravures d'après G. Doré.

— *Les grimpeurs de rochers*, suite du *Chasseur de plantes.* 1 vol. avec 20 grandes gravures.

**Mayne-Reid** (Le capitaine) (suite) :
— *Les peuples étranges.* 1 vol. avec 8 gravures.
— *Les vacances des jeunes Boers.* 1 vol. avec 12 grandes gravures.
— *Les veillées de chasse.* 1 vol. avec 45 gravures d'après Freeman.
— *La chasse au Léviathan.* 1 vol. avec 51 gravures d'après Ferdinandus et Weber.

**Meyners d'Estrey** : *Les aventures de Gérard Hendriks à la recherche de son frère.* 1 vol. illustré de 15 gravures d'après Mme P. Crampel.
— *Au pays des diamants.* 1 vol. illustré de gravures d'après Riou.

**Moussac** (Mme la marquise de) : *Popo et Lili, histoire de deux jumeaux.* 1 vol. avec 58 grav. d'après Zier.

**Muller** (E.) : *Robinsonnette ;* 4e édition. 1 vol. avec 22 gravures d'après Lix.

**Peyronny** (Mme de) : *Deux cœurs dévoués ;* 4e édit. 1 vol. avec 53 grav. d'après Devaux.

**Pitray** (Mme de) : *Les enfants des Tuileries ;* 4e édit. 1 vol. avec 29 grav. d'après E. Bayard.
— *Le château de la Pétaudière ;* 3e édition. 1 vol. avec 78 gravures d'après A. Marie.
— *Le fils du maquignon ;* 2e édition. 1 vol. avec 65 gravures d'après Riou.
— *Petit Monstre et Poule Mouillée ;* 6e mille. 1 vol. avec 36 gravures d'après E. Girardet.
— *Robin des Bois.* 1 vol. avec 40 gravures d'après Sirouy.
— *L'usine et le château.* 1 vol. avec 44 grav. d'après Robaudi.
— *L'arche de Noé.* 1 vol. illustré d'après Robaudi.

**Rendu** (V.) : *Mœurs pittoresques des insectes.* 1 vol. avec 49 gravures.

**Rieder** (Mme C.) : *Rose et Violette.* 1 vol. illustré de 40 grav. d'après Lecoultre.

**Sandras** (Mme) : *Mémoires d'un lapin blanc ;* 5e édit. 1 vol. avec 20 grav. d'après E. Bayard.

**Sannois** (Mme de) : *Les soirées à la maison ;* 3e édit. 1 vol. avec 42 grav. d'après E. Bayard.

**Ségur** (Mme de) : *Après la pluie le beau temps ;* nouvelle édition. 1 vol. avec 128 gravures d'après E. Bayard.

— *Comédies et proverbes ;* nouvelle édition. 1 vol. avec 60 gravures d'après E. Bayard.

— *Diloy le Chemineau ;* nouvelle édition. 1 vol. avec 90 gravures d'après H. Castelli.

— *François le Bossu ;* nouvelle édition. 1 vol. avec 114 gravures d'après E. Bayard.

— *Jean qui grogne et Jean qui rit,* nouvelle édition. 1 vol. avec 70 grav. d'après H. Castelli.

— *La fortune de Gaspard ;* nouvelle édit. 1 vol. avec 32 gravures d'après Gerlier.

— *La sœur de Gribouille ;* nouvelle édition. 1 vol. avec 72 gravures d'après Castelli.

— *Pauvre Blaise ;* nouvelle édition. 1 vol. avec 96 gravures d'après H. Castelli.

— *Quel amour d'enfant !* nouvelle édition. 1 vol. avec 79 gravures d'après E. Bayard.

— *Un bon petit diable ;* nouvelle édition. 1 vol. avec 100 gravures d'après Castelli.

— *Le mauvais génie ;* nouvelle édition. 1 vol. avec 90 gravures d'après E. Bayard.

— *L'auberge de l'Ange-Gardien ;* nouvelle édition. 1 vol. avec 75 grav. d'après Foulquier.

— *Le général Dourakine ;* nouvelle édition. 1 vol. avec 100 gravures d'après E. Bayard.

— *Les bons enfants ;* nouvelle édition. 1 vol. avec 70 grav. d'après Ferogio.

— *Les deux nigauds ;* nouvelle édition. 1 vol. avec 76 grav. d'après Castelli.

— *Les malheurs de Sophie ;* nouvelle édition. 1 vol. avec 48 gravures d'après Castelli.

— *Les petites filles modèles ;* nouvelle édition. 1 vol. avec 21 grandes gravures d'après Bertall.

— *Les vacances ;* nouvelle édition. 1 vol. avec 36 gravures d'après Bertall.

**Ségur** (Mme de) (suite) : *Mémoires d'un âne;* nouvelle édition. 1 vol. avec 75 gravures d'après Castelli.

**Stolz** (Mme de) : *La maison roulante;* 7ᵉ édit. 1 vol. avec 20 gravures d'après E. Bayard.
— *Le trésor de Nanette;* 6ᵉ édition. 1 vol. avec 25 gravures d'après E. Bayard.
— *Blanche et Noire;* 4ᵉ édition. 1 vol. avec 54 gravures d'après E. Bayard.
— *Par-dessus la haie;* 4ᵉ édition. 1 vol. avec 56 gravures d'après A. Marie.
— *Les poches de mon oncle;* 5ᵉ édition. 1 vol. avec 20 gravures d'après Bertall.
— *Les vacances d'un grand-père;* 4ᵉ édition. 1 vol. avec 40 gravures d'après G. Delafosse.
— *Les deux reines;* 2ᵉ édit. 1 vol. avec 32 gravures d'après Delort.
— *Les mésaventures de Mlle Thérèse;* 3ᵉ édition. 1 vol. avec 29 gravures d'après Charles.
— *Les frères de lait;* 2ᵉ édition. 1 vol. avec 42 gravures d'après E. Zier.
— *Magali;* 2ᵉ éd. 1 vol. avec 36 grav. d'après Tofani.
— *Deux tantes.* 1 vol. avec 43 grav. d'après Ed. Zier.
— *Violence et bonté.* 1 vol. avec 36 gravures d'après Tofani.

**Stolz** (Mme de) (suite) : *L'embarras du choix.* 1 vol. avec 40 gravures d'après Tofani.
— *Petit Jacques.* 1 vol. avec 48 gravures d'après Tofani.
— *La famille Coquelicot.* 1 vol. illustré de 30 gravures d'après Jeanniot.

**Swift** : *Voyages de Gulliver,* traduits de l'anglais et abrégés à l'usage des enfants. 1 vol. avec 57 gravures d'après G. Delafosse.

**Tournier** : *Les premiers chants*, poésies à l'usage de la jeunesse; 2ᵉ édition. 1 vol. avec 20 gravures d'après Gustave Roux.

**Vareppe** (Cᵗᵉˢˢᵉ de) : *La chance de Jeanne.* 1 vol. ill. de 42 grav. d'après Zier.

**Verley** : *Miss Fantaisie.* 1 vol. avec 36 grav. d'après Zier.
— *Tous jeunes.* 1 vol. ill. de 54 grav. d'après Vulliemin.

**Vimont** (Ch.) : *Histoire d'un navire;* 8ᵉ édit. 1 vol. avec 40 grav. d'après Alex. Vimont.

**Witt** (Mme de), née Guizot : *Enfants et parents;* 4ᵉ édition. 1 vol. avec 34 gravures d'après A. de Neuville.
— *La petite fille aux grand'mères;* 4ᵉ édit. 1 vol. avec 36 gravures d'après Beau.
— *En quarantaine,* jeux et récits; 2ᵉ édit. 1 vol. avec 48 gravures d'après Ferdinandus.

## 3ᵉ SÉRIE. — POUR LES ADOLESCENTS

### VOYAGES

**Agassiz** (M. et Mme) : *Voyage au Brésil,* traduit et abrégé par J. Belin-de Launay; 3ᵉ édition. 1 vol. avec 15 gravures et 1 carte.

**Aunet** (Mme d') : *Voyage d'une femme au Spitzberg;* 6ᵉ édit. 1 vol. avec 34 gravures.

**Baines** : *Voyages dans le sud-ouest de l'Afrique,* traduits et abrégés par J. Belin-de Launay; 2ᵉ édit. 1 vol. avec 22 grav. et 1 carte.

**Baker** : *Le lac Albert.* Nouveau voyage aux sources du Nil, abrégé par J. Belin-de Launay; 2ᵉ édit. 1 vol. avec 16 grav. et 1 carte.

**Baldwin** : *Du Natal au Zambèze,* 1851-1866. Récits de chasses, abrégés par J. Belin-de Launay; 3ᵉ édit. 1 vol. avec 24 grav. et 1 carte.

**Catlin** : *La vie chez les Indiens*, traduite de l'anglais; 6ᵉ édition. 1 vol. avec 25 gravures.

**Fonvielle** (W. de) : *Le glaçon du* Polaris, aventures du capitaine Tyson ; 3ᵉ édit. 1 vol. avec 19 gravures et 1 carte.

**Hayes** (Dʳ) : *La mer libre du pôle,* traduite par F. de Lanoye et abrégée par J. Belin-de Launay; 2ᵉ édition. 1 vol. avec 14 gravures et 1 carte.

**Hervé** et de **Lanoye** : *Voyage dans les glaces du pôle arctique;* 6ᵉ édition. 1 vol. avec 40 gravures.

**Lanoye** (F. de) : *Le Nil, son bassin et ses sources;* 4e édit. 1 vol. avec 32 gravures et cartes.

— *La Sibérie;* 2e édition. 1 vol. avec 48 gravures d'après Lebreton, etc.

— *Les grandes scènes de la nature;* 5e édit. 1 vol. avec 40 gravures.

— *La mer polaire*, voyage de l'*Erèbe* et de la *Terreur;* 4e édit. 1 vol. avec 29 gravures et des cartes.

**Livingstone** : *Explorations dans l'Afrique australe,* abrégées par J. Belin-de Launay; 5e édit. 1 vol. avec 20 gravures et 1 carte.

— *Dernier journal*, abrégé par J. Belin-de Launay; 2e édition. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte.

**Mage** (L.) : *Voyage dans le Soudan occidental*, abrégé par J. Belin-de Launay; 2e édit. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte.

**Milton** et **Cheadle** : *Voyage de l'Atlantique au Pacifique*, trad. et abrégé par J. Belin-de Launay; 2e édit. 1 vol. avec 16 grav. et 2 cartes.

**Mouhot** (Ch.) : *Voyage dans les royaumes de Siam, de Cambodge et de Laos;* 4e édition. 1 vol. avec 28 gravures et 1 carte.

**Palgrave** (W. G.) : *Une année dans l'Arabie centrale,* trad. abrégée par J. Belin-de Launay; 2e édition. 1 vol. avec 12 grav. et 1 carte.

**Pfeiffer** (Mme) : *Voyages autour du monde*, abrégés par J. Belin-de Launay; 5e édition. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte.

**Piotrowski** : *Souvenirs d'un Sibérien;* 3e édit. 1 vol. avec 10 gravures.

**Schweinfurth** (Dr H.) : *Au cœur de l'Afrique* (1868-1871), traduit par Mme H. Loreau, et abrégé par J. Belin-de Launay; 2e édition. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte.

**Speke** : *Les sources du Nil*, édition abrégée par J. Belin-de Launay; 3e édition. 1 vol. avec 24 gravures et 3 cartes.

**Stanley** : *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, trad. par Mme H. Loreau et abrégé par J. Belin-de Launay; 4e edit. 1 vol. avec 16 gravures et 1 carte.

**Vambery** : *Voyages d un faux derviche dans l'Asie centrale.* traduits par E. Forgues, et abrégés par J. Belin-de Launay; 4e édit. 1 vol. avec 18 gravures et 1 carte.

## HISTOIRE

**Loyal Serviteur** (Le) : *Histoire du gentil seigneur de Bayard*, revue et abrégée, à l'usage de la jeunesse, par Alph. Feillet; 4e éd. 1 vol. avec 36 gravures d'après P. Sellier.

**Monnier** (M.) : *Pompéi et les Pompéiens;* 3e édition, à l'usage de la jeunesse. 1 vol. avec 23 gravures d'après Thérond.

**Plutarque** : *Vies des Grecs illustres,* édition abrégée par Alph. Feillet, 7e édit. 1 vol. avec 53 gravures d'après P. Sellier.

— *Vies des Romains illustres*, édit. abrégée par Alph. Feillet. 5e édit. 1 vol. avec 69 grav.

**Retz** (De) : *Mémoires*, abrégés par Alph. Feillet. 1 vol. avec 35 gravures d'après Gilbert.

## LITTÉRATURE

**Bernardin de Saint-Pierre** : *Œuvres choisies.* 1 vol. avec 12 gravures d'après E. Bayard.

**Cervantes** : *Don Quichotte de la Manche.* 1 vol. avec 64 grav. d'après Bertall et Forest.

**Homère** : *L'Iliade et l'Odyssée*, traduites par P. Giguet, abrégées par Alph. Feillet. 1 vol. avec 33 gravures d'après Olivier.

**Le Sage** : *Aventures de Gil Blas*, édition destinée à l'adolescence. 1 vol. avec 50 gravures d'après Leroux.

**Mac-Intosh** (Miss) : *Contes américains*, traduits par Mme Dionis; 2e édition. 1 vol. avec 60 gravures d'après E. Bayard.

**Maistre** (X. de) : *Œuvres choisies.* 1 vol. avec 15 gravures d'après E. Bayard.

**Molière** : *Œuvres choisies*, abrégées à l'usage de la jeunesse. 2 vol. avec 22 gravures d'après Hillemacher.

**Virgile** : *Œuvres choisies*, traduites et abrégées à l'usage de la jeunesse, par Th. Barrau et Alph. Feillet. 1 vol. avec 20 gravures d'après les grands peintres, par P. Sellier.

# ALBUMS POUR LES PETITS ENFANTS

## FORMAT IN-4

**A 4 fr. le volume cartonné avec couverture en couleurs**

**Bilhaud** (P.) : *Les vacances de Bob et Lisette.* Album illustré de 56 gravures en couleurs d'après Job.

— *Fanfan la Tulipe.* Album illustré de 32 gravures en couleurs d'après Job.

**Cim** (Albert) : *Spectacles enfantins.* Album illustré de 58 gravures en couleurs et en noir d'après Gerbault et Job.

**France** (A.) : *Nos enfants*, avec 36 gravures en noir et en couleurs d'après Boutet de Monvel.

— *Filles et garçons*, avec 38 gravures en noir et en couleurs d'après Boutet de Monvel.

**Giron** (Aimé) : *Trois héros.* Album illustré de 34 gravures en couleurs et en noir d'après Job.

**Houdetot** (Mme la comtesse de) : *Mémoires d'un parapluie.* Album illustré de 48 gravures en couleurs et en noir d'après Gerbault.

**Nanteuil** (Mme de) : *Un fils de capitaine.* Album illustré de 24 gravures d'après H. Vogel.

**Quatrelles** : *Histoire de l'intrépide capitaine Castagnette*, avec les illustrations de Gustave Doré.

— *Croquemitaine*, avec les illustrations de Gustave Doré.

**Samary** (Mme J.) : *Les gourmandises de Charlotte*, avec les illustrations de Job.

**Trim** : *Le bon Toto et le méchant Tom*, avec 70 gravures en couleurs et en noir d'Eug. Le Mouel et Semechini.

---

# MON PREMIER ALPHABET

Album in-4, contenant 250 gravures en noir et 4 gravures en couleurs, cartonné. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 2 fr.

# MON HISTOIRE DE FRANCE

Album in-4, contenant plus de 100 gravures en noir et 10 grav[ures] en couleurs, cartonné. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 2 [fr.]

# MON HISTOIRE SAINTE

Album in-4, contenant 100 gravures en noir et 8 planches en couleurs, cartonné. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 2 fr.

# MON HISTOIRE NATURELLE

Album in-4, contenant 287 gravures en noir et 4 planches en couleurs, cartonné. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 2 fr.

Coulommiers. Imp. — Paul BRODARD. — 10-98-100.000.

# BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE

*(suite)*

**Le Sage.** *Aventures de Gil Blas*, édition destinee à l'adolescence. 1 vol. 42 vignettes.

**Loyal serviteur** (Le). *Histoire du chevalier Bayard.* 1 volume illustré.

**Mac Intosch** (Miss). *Contes américains*, trad. par Mme Dionis. 2 vol. 120 vign. par E. Bayard.

**Maistre** (Xavier de). *OEuvres choisies.* 1 vol. 20 vignettes par Bayard.

**Marcel** (Mme Jeanne). *Les petits vagabonds.* 1 vol. 25 vignettes par E. Bayard.

— *Histoire d'un cheval de bois.* 1 vol. 20 vignettes par E. Bayard.

**Marc-Monnier.** *Pompéi et les Pompéiens.* 1 vol. 20 vign. par Thérond.

**Martin.** *Les contes allemands*, imités de Hébel et de Karl Simrock. 1 vol. 25 vignettes par Bertall.

**Mayne-Reid** (le capitaine) Ouvrages traduits de l'anglais.

— *A fond de cale !* 1 vol. 12 vignettes.

— *A la mer !* 1 vol. 12 vign.

— *Bruin, ou les chasseurs d'ours*, 1 vol. 8 vignettes.

— *Le chasseur de plantes*, 1 vol. 12 vign.

— *Les exilés dans la forêt*, 1 vol. 12 vign.

— *Les grimpeurs de rochers*, 1 vol. 20 vignettes.

— *Les peuples étranges.* 1 vol. 8 vignettes.

— *Les vacances des jeunes Boërs.* 1 vol. 12 vignettes.

— *Les veillées de chasse.* 1 vol. 43 vign.

— *L'Habitation du désert*, ou Aventures d'une famille perdue dans les solitudes de l'Amérique. 1 vol. 24 vignettes par Gustave Doré.

**Molière.** *OEuvres choisies* et abrégées à l'usage de la jeunesse. 22 vignettes sur bois par E. Hillemacher. 2 vol.

**Pape-Carpentier** (Mme). *Histoires et leçons de choses pour les enfants.* 1 vol. illustré de 80 vignettes.

**Perrault, Mmes d'Aulnay, Leprince de Beaumont.** *Contes de Fées.* 1 vol. 40 vignettes par Bertall.

**Porchat.** *Contes merveilleux.* 2e édition. 1 vol. 21 vignettes par Bertall.

**Pitray**, née de Ségur (Mme la vicomtesse de). *Les Enfants des Tuileries*, 1 vol. 25 vignettes par E. Bayard.

— *Les Débuts du gros Philéas.* 1 vol. 57 vignettes par H. Castelli.

**Plutarque.** *Les Grecs illustres*, édition abrégée sur la traduction de M. Talbot, par Alph. Feillet, et illustrée de vign. par P. Sellier.

**Retz** (cardinal de). *Mémoires* abrégés par Alph. Feillet, 39 vignettes par Gilbert. 1 volume.

**Ségur** (Mme la comtesse de). *Nouveaux contes de fées.* 4e édition. 1 vol. 46 vignettes par G. Doré et H. Didier.

— *Mauvais Génie.* 1 vol. 80 vignettes par E. Bayard.

— *Quel amour d'enfant !* 1 vol. 74 vignettes par E. Bayard.

— *La Fortune de Gaspard.* 1 vol. 33 vignettes par Gerlier.

— *Comédies et Proverbes.* 1 vol. 60 vignettes par E. Bayard.

— *François le Bossu.* 2e édition. 1 vol. 100 vignettes par E. Bayard.

— *Jean qui grogne et Jean qui rit.* 1 vol 80 vignettes par Castelli.

— *La Sœur de Gribouille.* 2e édition. 1 vol. 70 vign. par Castelli.

— *L'Auberge de l'Ange-Gardien* 3e édition. 1 vol. 75 vignettes par Foulquier.

— *Le général Dourakine.* 3e édition. 1 vol 108 vignettes par E. Bayard.

— *Les Bons Enfants.* 3e édition. 1 vol. 70 vignettes par Ferogio.

— *Les Deux Nigauds.* 3e édition. 1 vol. 70 vignettes par Castelli.

— *Les Malheurs de Sophie.* 4e édition. 1 vol. 42 vign. par Castelli.

— *Les Petites Filles modèles.* 5e édition. 1 vol. 21 gr. vignettes par Bertall.

— *Les Vacances.* 4e édition. 1 vol. 40 vignettes par Bertall.

— *Mémoires d'un Ane.* 6e édition. 1 vol. illustré par Castelli.

— *Pauvre Blaise.* 1 vol. 76 vignettes par H. Castelli.

— *Un bon petit Diable.* 1 vol. 100 vignettes par H. Castelli

**Speke.** *Les Sources du Nil*, édition abrégée des Voyages de Speke et de Grant. 1 vol. 24 vignettes et 3 cartes.

**Stolz** (Mme de). *Le Trésor de Nanette.* 1 vol. 35 vign. par E. Bayard.

**Swift.** *Voyages de Gulliver à Lilliput, à Broodingnag et au pays des Houyhnhnms*, abrégés à l'usage des enfants. 1 vol. 57 vignettes

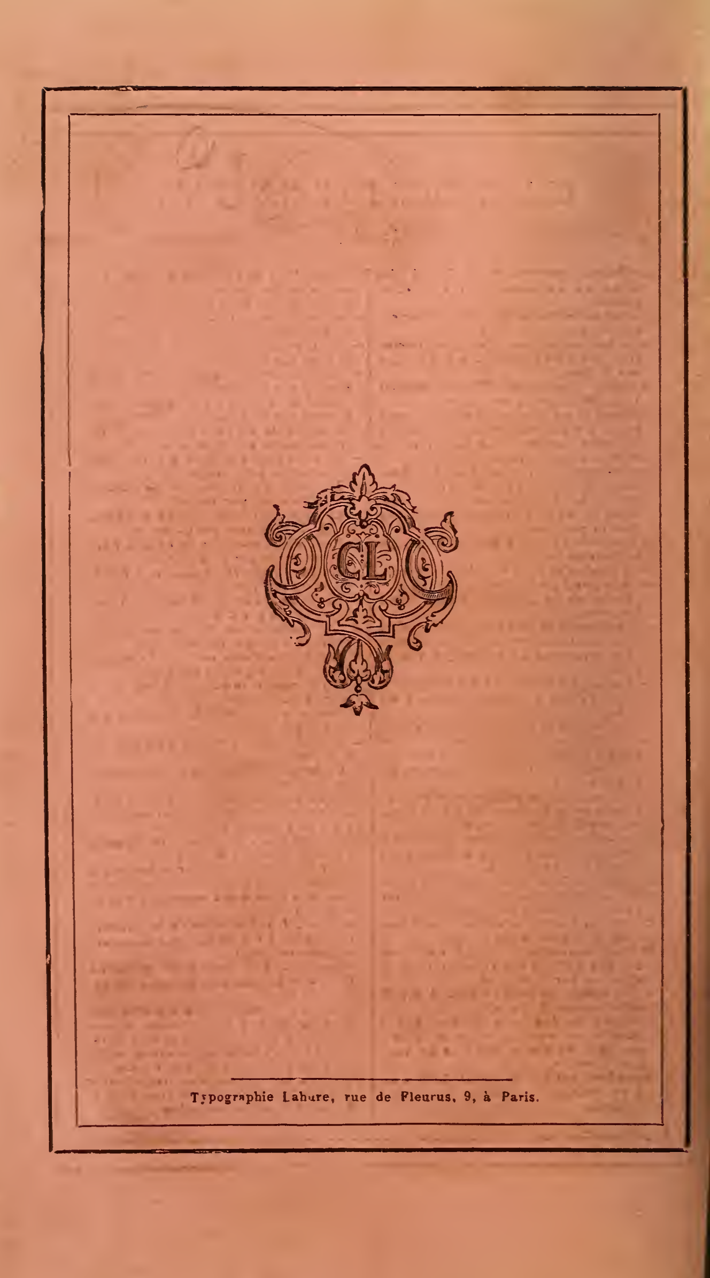
**Taulier.** *Les Robinsons de la Grande-Chartreuse.* 1 vol. 40 vign. par E. Bayard et Hubert-Clerget

**Tournier.** *Les Enfantines*, poésies à l'usage de la jeunesse. 20 vignettes par Gustave Roux

**Vambéry** (Arminius). *Voyage d'un faux Derviche dans l'Asie centrale*, édition abrégée. 1 vol. 16 vignettes et 1 carte.

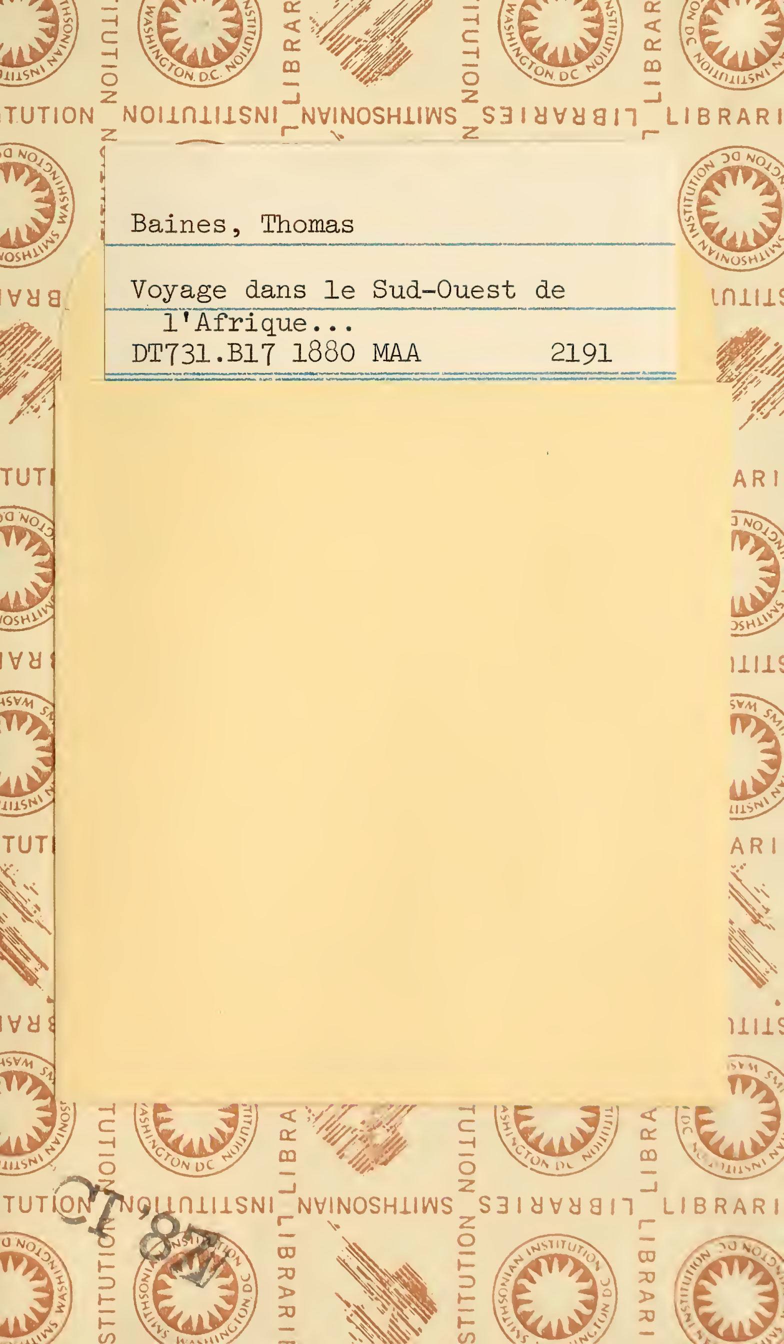
**Vimont** (Ch.). *Histoire d'un navire.* 4e éd. 1 vol. 40 vignettes par Alex. Vimont.

**Virgile.** *OEuvres choisies*, traduites et abrégées par Th. Barrau et Alph. Feillet. 1 vol. 20 vignettes par Sellier.



Typographie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.


SMITHSONIAN
INSTITUTION
LIBRARIES
SMITHSONIAN INSTITUTION WASHINGTON D.C.


SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES
WASHINGTON D.C.


SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES
3 9088 00062 2191